

Eglise *vocations*

Promouvoir la vie consacrée

N° 16 ■ Novembre 2011

Trimestriel

Eglise et Vocations

N° 16 ■ Novembre 2011

Directeur de la publication : Père Eric Poinso

Rédactrice en chef : Paule Zellitch

Secrétaire de rédaction : Laurence Vitoux

Impression : Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue

Conception graphique : Isabelle Vaudescal

Comité de rédaction : Père Eric Poinso, Paule Zellitch

Abonnements 2011 :

France : 39 € (le numéro : 12 €)

Europe : 42 € (le numéro : 14 €)

Autres pays : 45 €

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0415 G 82818

© UADF, Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations, 2011

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

Email : vocations@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>

Promouvoir la vie consacrée

EDITO

Paule Zellitch

RÉFLEXIONS

Prêter des vœux en Occident. Un geste de toujours 9
Nicole Lemaître

Le rôle de la vie religieuse dans l'Église et dans le monde 17
Jean-Pierre Longeat

La vie religieuse comme écart fertile 29
Jean-Claude Lavigne

L'identité de la vie religieuse 37
Joëlle Ferry

La vie religieuse : une institution à l'épreuve 45
Jean-Daniel Hubert

Dans l'attente du monde à venir, au cœur du monde présent 49
Sylvie Robert

De nouvelles formes de vie consacrée dans la culture contemporaine 59
Jean-Claude Lavigne - Danièle Brunon

Quel avenir pour la vie religieuse ? 63
Grégoire Catta

Cinéma et vie consacrée 69
Mgr Pascal Wintzer

Pour une communauté en inter-congrégation 75
Thérèse Revault

PARTAGE DE PRATIQUES

Vivre sa consécration dans une mission éducative 81
Marguerite Lena

Dimension missionnaire de la vie consacrée 85
Marie-Hélène Robert

La vie religieuse apostolique dans le monde de la santé 91
Marie-Françoise Crépin et la REPSA

La pastorale des vocations chez les Sœurs Blanches Cécile Dillé	97
Pastorale d'appel de la communauté du Chemin Neuf Lysanne Guibault	101
Regard sur la vie religieuse Isabelle Le Bourgeois	103
S'engager aujourd'hui à la suite du Christ Bénédicte Barthalon	111
Le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle Evelyne Mayer	119
Bibliographie	123

CONTRIBUTIONS

Le rôle du prêtre aujourd'hui dans la pastorale des vocations (2 ^e partie) Oscar Llano	129
--	-----

Amis lecteurs d'*Église et Vocations*,

30/10/2011

C'est avec une certaine peine que je dois vous prévenir de la fin de la revue *Église et Vocations*. Vous recevez donc ici le dernier numéro qui porte sur la vie consacrée.

La raison de cette décision prise par la Conférence des évêques de France de ne plus poursuivre le travail de rédaction et de diffusion de cette revue est d'ordre économique.

Il est vrai que le nombre sans cesse diminuant des abonnés rendait difficile le maintien de la revue. Avec vous, j'adresse mes profondes félicitations à Madame Paule Zellitch et à tous ceux qui ont collaboré à ce travail si apprécié depuis tant d'années. Je souhaite que les efforts qui seront entrepris sur le site Internet du Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations puissent prendre d'une certaine manière le relais de la revue de la pastorale des vocations.

Plus que jamais, avec des moyens nouveaux, nous savons que nous comptons sur la prière et le travail de tous ceux qui espèrent ardemment voir se lever de plus en plus les vocations religieuses et sacerdotales si nécessaires à notre monde actuel.

+ Benoît RIVIERE

Président du Conseil pour la pastorale des enfants et des jeunes

Ceci est le dernier numéro de la seule revue, largement centenaire, traitant, sur le fond des vocations spécifiques à l'échelle de l'Église de France. Notre tristesse est à la hauteur de notre souci des vocations spécifiques, dans la diversité. La transposition de ce type d'outil de réflexion et de partage, notamment sur Internet s'avère complexe. Mais, j'en suis sûre, notre équipe – ou celle qui nous succédera – trouvera le moyen de sortir de cette difficulté. Nous adressons à tous les contributeurs nos remerciements les plus chaleureux ! Ce sont eux qui ont fait le succès et la pertinence de notre revue depuis... 1901.

Il me reste à vous dire que mon mandat prendra fin cet été.
Au revoir !

Paule Zellitch,
rédactrice en chef d'*Église et vocations*,
membre de l'équipe pastorale du SNEJV,
vice-coordinatrice du Congrès européen des vocations

Voici le deuxième numéro d'Église et vocations dédié à la vie consacrée¹. Plus de lamentations mais des perspectives, un désir de dialoguer avec le monde et en particulier avec les jeunes ! Le temps des propositions est arrivé. Pour certaines communautés en mesure d'accueillir de nouveaux membres reste parfois encore cet autre pas à franchir : passer des intentions à la réflexion et des paroles aux actes.

Nous savons tous combien il faut d'énergie et de désir pour procéder aux remises en questions, aux transformations, aux arbitrages communautaires que requièrent l'entrée et l'engagement de jeunes. Il y a des questions culturelles et anthropologiques² difficiles à éluder. Tirer les leçons du changement des mentalités, revisiter les habitus communautaires, revoir ce que recouvrent, vraiment, les règles, les statuts des uns et des autres afin de discerner l'utile de l'accessoire pour envisager un avenir... avec les jeunes.

Lorsque l'on ambitionne le redéploiement de la vie religieuse, deux grandes questions qui participent fortement au caractère des instituts se posent. Quelle place est faite aux jeunes ? Quel sort est fait aux femmes³ ? Si on désire des communautés missionnaires, saines et appelantes, les réponses à ces deux questions sont importantes⁴. Bien pensées, elles permettent de laisser une vraie place à la créativité et au savoir faire de ceux qui désirent entrer. De telles conversions des esprits participent au déploiement des fondamentaux de la vie religieuse et laissant entrevoir la possibilité d'un avenir fécond ; elles disposent les jeunes à un engagement dans la durée. Suivre le Christ ne signifie pas une réduction des capacités, mais le développement des charismes de chacun, au service du monde et de la communauté. La fraternité, vécue selon le Fils gagne ainsi en visibilité.

Une communauté qui se projette dans l'avenir a aussi le souci de la vraie diversité en son sein. Elle ne se contente pas de différences formelles, de minuscules caractéristiques, car c'est la vie de la communauté qui est en jeu ! Réunir des charismes multiples pour garder sauve les possibilités d'adaptations d'une communauté devrait être l'objet de toutes les attentions, notamment en période de pénurie de vocations. Cette préoccupation devrait être celle de la communauté tout entière.

Demeure une question, à laquelle il est urgent de réfléchir. En quoi les propositions de la vie consacrée excèdent-elles ce que n'importe quel laïc catholique peut vivre dans le monde ? En effet, de nos jours, les hommes et les femmes de ce temps, peuvent avoir une foi ardente et une pratique régulière, témoigner du Christ et de la beauté

de l'Évangile dans l'ordinaire de leur vie. Il faut donc qu'il y ait une différence, une vraie différence.

Pour répondre à ce type de problématiques, il n'est pas rare que des « consacrés » parlent de la vie religieuse comme d'un témoignage prophétique⁵, mettant en avant la vie communautaire et la suite d'un fondateur, sans voir que ces affirmations, souvent apologétiques sont assez peu performatives « telles quelles » dans le monde qui est le nôtre. Tous ceux qui ont participé au média-training que notre service propose savent à quel point il est difficile de sortir du langage – et de ses images – de notre tribu pour être audible !

Si ce sont les vocations spécifiques qui nous pressent, force est de constater que l'ensemble des difficultés de communication, en matière de vie religieuse, se cristallisent sur la question de ses autodéfinitions. Aussi est-ce avec une grande joie que nous avons accueillis le travail de la commission théologique de la CORREF. Elle a clarifié de nombreux points, procédant à une analyse voire à un *aggiornamento* des contenus comme du vocabulaire.

Nous le savons tous, la jeunesse est souvent le temps de l'idéalisme et de la radicalité. Et si elle n'attendait de la vie consacrée qu'une belle série de « plus » : plus d'humanité, plus de respect, plus d'amour et plus de confiance ? Or, ces attentes proprement évangéliques qui ne se décrètent pas, ne sont attachées ni un statut, ni une fonction au sein d'une communauté, mais à la capacité de chacun à laisser, par amour, suffisamment de jeu dans les missions et les structures soutenant ainsi la fécondité de chacun.

Le 2 février 2012 commencera une suite d'initiatives, fruit d'une réflexion commune, d'une belle collaboration entre le pôle vocation du SNEJV⁶ et les différentes composantes de la vie consacrée. Nous espérons tous qu'elles permettront de rendre à ce beau chemin de Vie la visibilité qu'il mérite ! ■

NOTES

1 - *Église et vocations* n°3, août 2008.

2 - D'ailleurs, chaque époque a eu à faire un travail d'inculturation !

3 - Avec cette troisième question : quel sort est fait aux jeunes-femmes ?

4 - Il y a parfois une confusion entre jeunesse en termes absolus et « jeunesse dans la vie religieuse ».

5 - La bonne question, qui ouvre sur l'avenir, ne serait-ce pas plutôt : « Les jeunes sont-ils prophétiques pour la vie religieuse ? » Vivre l'adéquation entre désir et réalité, être et agir, leur donnerait à envisager la vie religieuse comme une voie possible de croissance et de bonheur humains.

6 - Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations.

RÉFLEXIONS

Prêter des vœux en Occident

Un geste de toujours

Nicole Lemaître

professeur,

Université Paris 1 (Panthéon-Sorbonne)

Institut catholique de Paris (ISEO)

L'aventure chrétienne doit beaucoup aux fous de Dieu qui ont choisi le retrait du monde avant de peupler les calendriers des saints, de façon officielle ou populaire. Très tôt, les chrétiens ont considéré que l'engagement devant l'Église aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance était le sommet de la perfection du fidèle : l'état de vie des ascètes est considéré comme le modèle de la piété, de la moralité et de la fraternité réalisées dès l'époque antique. Pourtant, les moines sont aussi à l'origine des pires moments de l'anticlérisme et du refus du christianisme par leur arrogance ou leur richesse. En quoi le radicalisme d'un engagement absolu pour Dieu seul peut-il expliquer tant de contradictions ? En dénonçant au début du XVI^e siècle l'orgueil de la perfection atteinte par des vœux ou par la vie sous une règle, considérée parfois comme plus parfaite que l'Écriture même, Érasme puis Luther ne faisaient que dire avec talent et surtout dans la révolution médiatique de l'imprimé, ce que disaient les farces du théâtre anticléréal médiéval. La mise en question de l'utilité des vœux de religion commençait. Mais quels vœux et pourquoi ? Le Moyen Âge occidental ne les comprenait que comme un engagement définitif, qui retirait le fidèle de la société mauvaise en lui interdisant tout acte juridique (posséder, acheter, vendre, agir en justice...) : une mort civile. Les vœux solennels, seule forme juridique admise en Occident depuis 1215, restent de mise jusqu'au XVI^e siècle tout en évoluant ; ils sont peu à peu précédés par des vœux simples et même, ils sont parfois abandonnés sans que la

vie commune en soit affectée pour autant. Pourquoi cette évolution propre à l'Occident ? Quel est son rapport avec les critiques humanistes ? Comment les vœux se sont-ils adaptés au monde nouveau désormais mondialisé ?

Les vœux solennels, une histoire d'hommes puis de femmes

Si le vœu est d'abord « *pieux désir, sacrifice, donation gratuite de soi* » pour Dieu, qui rend sensible le désir de perfection dans son expression extérieure donc, il est aussi, depuis saint Thomas d'Aquin au moins, promesse, relation à Dieu et donc intimité personnelle. En grec ou en latin, le commentaire de la notion de vœu porte des accents différents qui sont encore aujourd'hui sensibles entre les deux grandes traditions : le vœu-offrande domine le vœu-promesse dans le monde grec et particulièrement chez les Pères du Désert tandis que dans le monde latin, il établit le lien indélébile du sujet avec le divin. Entre XI^e et XIII^e siècle, la première scolastique rapproche le sacrifice du serment, à une époque où celui-ci engage les rapports sociaux. Le vœu devient alors une convention avec Dieu et Thomas d'Aquin lui donne enfin le sens de promesse libre mais volontaire et délibérée. Les vœux de religion (pauvreté, chasteté, obéissance) sont pour lui une voie de perfection car ils obligent à se livrer volontairement mais totalement, bref à se sacrifier pour un « bien meilleur ». Cette longue gestation de la théologie des vœux jalonne en fait les transformations au fil des siècles de la perception des modalités d'une eschatologie réalisée.

S'engager ainsi auprès d'un abbé pour changer radicalement de vie est un geste issu des pratiques du désert au IV^e siècle. La rupture des vœux était un cas réservé au Pape, rare et cher donc dans l'espace culturel médiéval. Milieu protecteur en temps d'anarchie, les monastères devinrent rapidement des lieux à la fois de perfection et de privilèges partagés. De façon parallèle, mais sur d'autres règles et constitutions, les chanoines réguliers et les hospitaliers assuraient des tâches spécifiques dans la société et jouissaient également de privilèges spécifiques. Pourtant la renaissance des villes au XIII^e siècle,

provoqua une première crise, à laquelle les grands établissements monastiques, même réformés, ne savaient répondre. Les ordres mendiants sont issus de cette crise. S'ils sont très originaux dans leurs activités et leurs formes de gouvernement par rapport aux moines, ils ne connaissent toujours que les vœux solennels, qui entraînent la mort civile.

Le formidable développement du monachisme féminin commençait également avec le développement urbain. En prêtant des vœux au lieu de se marier, les femmes prennent le voile de manière définitive et le radicalisme qui les anime est encore plus visible que pour les hommes. La clôture est de plus en plus l'idéal féminin absolu, profondément admiré par les hommes ; elle n'est pas une contrainte pour elles mais le moyen d'échapper au pouvoir masculin ou familial et aux violences extérieures. Thérèse d'Avila († 1582) insiste particulièrement sur les avantages de la clôture. Pour autant la structure des vœux ne change pas ; elle se teinte seulement parfois d'un quatrième vœu (se livrer comme otage pour les Trinitaires, vivre le carême perpétuel pour les Minimes, obéir au Pape pour les Jésuites...) qui aura un grand succès au XVI^e siècle.

Critique et nouvelle approche des vœux du XIII^e au XVI^e siècle

Depuis les Pères du Désert, la réflexion sur la vocation et les vœux n'a jamais cessé. Le cheminement personnel, psychologique et spirituel du moine ou de la moniale est distingué du rite de la profession, qui suppose la liberté de celui qui la reçoit mais aussi l'acceptation de celui qui la donne au nom de sa communauté. La forme la plus ancienne de profession religieuse est la « consécration des vierges », fondement de toutes les autres. Très rapidement, une idéologie de la perfection, développée par ces sociétés fermées que sont les milieux monastiques, exalte chaque règle ou chaque constitution propre, tandis que les autres refusent leur orgueil, en particulier en ville. C'est ainsi que Vaudès à Lyon ou François à Assise, ont cherché des alternatives à cette suffisance de certains réguliers. Les solutions les plus avancées concernent les béguines des Pays-Bas qui

vivent dans la retraite et se groupent parfois en communautés au XIII^e siècle, sans prononcer de vœux.

La réflexion de la scolastique est cependant sans ambiguïté, tirée pour une bonne part des Pères du Désert mais exaltant à la fois le mariage et la virginité (chez les bénédictins en particulier). C'est saint Thomas d'Aquin qui pose la définition la plus efficace des vœux : il les perçoit comme une aide, un appui, un ressort qui aide les fidèles à pratiquer plus parfaitement la loi de Dieu et celle de l'Église. C'est donc un dominicain qui montre comment l'état de religieux doit conduire à la perfection personnelle à travers les trois vœux tout en conservant l'humilité.

On a beaucoup utilisé l'adage attribué à Érasme, mais qui est en fait tiré du droit canon, *Monachus non est pietas* (« L'état de moine n'est pas piété ») mais on oublie régulièrement d'ajouter la suite : *sed professione* (seule la profession assure de l'accès à la perfection, en droit...). Mais la critique de l'hypocrisie monastique est terrible à la fin du XV^e siècle. C'est au nom d'un culte en esprit et en vérité qu'Érasme déploie une critique impitoyable du formalisme religieux, dont on oublie trop qu'il excluait les chartreux et les tenants de l'Observance. C'est aussi au nom de l'Évangile et de la liberté du chrétien que Luther s'en prend aux vœux de religion, centrant sa dénonciation des usages monastiques qu'il connaissait si bien sur l'exploitation abusive des « œuvres » au détriment de la foi. L'humaniste et le réformateur donnent expression et vigueur à des idées déjà en travail dans les esprits et les comportements mais qui bénéficient désormais d'une diffusion massive. Ils ne seront jamais oubliés dans les siècles suivants.

Face à ces attaques, Ignace de Loyola invente avec ses amis un nouveau rapport des religieux au monde. Il lui a fallu du temps puisque les constitutions des jésuites ont été élaborées entre 1539 et 1551, pour être promulguées en 1556, de façon provisoire encore. Le futur jésuite commence par prêter des vœux temporaires qui n'obligent pas l'ordre à le garder. Il prête ensuite des vœux perpétuels dans le courant de ses études et les « grands vœux » à la fin de ses études, qui l'intègrent à la Compagnie, soit comme profès, invité à prêter le quatrième vœu d'obéissance au Pape, soit comme coadjuteur spirituel, selon la décision de la Compagnie. Ces vœux en paliers imposent aux candidats une disponibilité totale à la

volonté de Dieu à travers l'abandon de leur volonté propre au supérieur. La discussion est désormais ouverte et les nouvelles congrégations de la Contre-Réforme ont un choix de plus en plus large sur la forme des vœux. C'est ce qui permet à François de Sales et surtout à Vincent de Paul de créer de nouvelles formes de vie religieuse. C'est désormais sur l'âge légal des vœux que les divergences apparaissent. On assiste à ce paradoxe que l'âge du mariage demeure fixé à 12-14 ans tandis que celui des vœux augmente sans cesse, pour atteindre officiellement 16 ans au concile de Trente, mais parfois 20 et 25 ans (ordonnance d'Orléans, 1560), ou 18 et 21 ans dans l'édit de 1768. Mais il faut bien voir que chaque ordre l'interprète aussi à sa façon pour réguler les entrées : les capucins par exemple choisissent en 1575 de n'admettre les candidats qu'entre 19 et 45 ans et en pleine santé physique et mentale.

Vœux solennels, vœux privés, pas de vœux ?

Que fait le catholicisme romain face aux critiques protestantes ou séculières ? Il s'adapte au changement. Il impose la clôture et place les femmes sous l'autorité des évêques et non sous celle des pères de leur famille religieuse. Ce n'est pas au concile de Trente lui-même, qui opère une timide révision du droit des réguliers et des moniales (1563), mais bien plutôt à la politique de son application qu'il faut attribuer le durcissement de l'appareil juridique dans la plupart des ordres religieux : désormais, les réguliers servent la centralisation pontificale et en reçoivent la protection.

La rigidité des catégories canoniques du droit n'étouffe pas l'invention à l'époque tridentine ; parfois même elle la stimule. Les sociétés de prêtres sans vœux sont une réplique à l'intangibilité du statut des réguliers ; et elles favorisent, notamment chez les disciples de François de Sales et Bérulle, une revalorisation des engagements baptismaux comme des exigences de la condition sacerdotale par le biais de la servitude volontaire. Tandis que les « religieuses » sont nécessairement cloîtrées, saint Vincent de Paul préfère pour ses Filles de la Charité le dévouement total aux pauvres, hors cloître, ouvrant ainsi la porte aux congrégations féminines futures. Depuis le xv^e

siècle, à côté des « religions » établies selon les règles, des associations se créent plus ou moins en marge des ordres, tel le groupement délibérément laïque des Frères des écoles chrétiennes. On n'y prête pas de vœux. Les sociétés de vie apostolique sans vœux connaissent un grand succès à partir du XVII^e siècle. L'inadaptation du droit religieux général expliqueront pour une part les péripéties complexes de nombreuses fondations au cours du XIX^e siècle.

Ces recherches se sont peu à peu ralenties au XVIII^e siècle, d'autant que la Commission des Secours (femmes) puis celle des Réguliers tendent à donner au roi la maîtrise du processus d'entrée en religion en France. Cette dernière remodèle le paysage monastique français dès 1768 en supprimant plus de quatre cent maisons religieuses et neuf ordres. Le Joséphisme, dans les terres d'Empire, a également entamé un tel processus en 1770 avant de reculer devant les réticences des populations.

En France, l'Assemblée constituante vote la loi sur l'abolition des vœux monastiques le 13 février 1790, supprimant les deux tiers du clergé de cette époque, considérés comme non « utiles ». Bien plus que la fameuse constitution civile du clergé, cette loi est véritablement révolutionnaire puisque l'État y prend le contrôle total de ce qui appartenait jusque-là à l'Église ou du moins restait partagé. Or le préambule de la Constitution de 1791 est sans ambiguïté : *« L'Assemblée nationale voulant établir la Constitution française sur les principes qu'elle vient de reconnaître et de déclarer, abolit irrévocablement les institutions qui blessaient la liberté et l'égalité des droits... La loi ne reconnaît plus de vœux religieux, ni aucun autre engagement qui serait contraire aux droits naturels ou à la Constitution. »*

Les vœux, qu'ils soient perpétuels ou temporaires, sont assimilés aux privilèges alors qu'ils avaient constitué jusque-là une forme de la perfection humaine.

Pourquoi cette dégradation nouvelle des réguliers dans l'opinion publique ? L'essentiel de la critique des Lumières portait sur le manque de liberté personnelle attaché aux vœux, perpétuels ou simples, mis en place depuis le XVI^e siècle. A partir du cas jésuite, en observant que les novices doivent obéissance absolue à l'institution, même en prêtant des vœux privés (à l'intérieur de l'ordre et pour un temps réduit), les juristes gallicans critiquent de façon systématique au moins trois conséquences des vœux : comme instruments de la

politique ultramontaine du Pape ; comme contrat civil privant l'État de ses sujets ; comme rouages d'un système de pouvoir subversif des gouvernements légitimes (C. Maire). Pour les juristes gallicans des deux siècles précédents (Étienne Pasquier, Roland Le Vayer de Boutigny et Louis-Adrien Le Paige), les vœux soustraient à l'État des sujets par la mort civile de celui qui les prête et introduisent un gouvernement absolu étranger au sein de la nation elle-même. Depuis le XVII^e siècle, les sociétés sans vœux ont largement résolu le problème, mais les congrégations sans vœux sont alors assimilées aux corporations, également balayées dans la nuit du 4 août (1789).

La brutalité révolutionnaire a peut-être plus fait pour redorer le prestige des religieux et religieuses contemplatifs que toute l'apologétique catholique antérieure. Après la rupture de la Révolution, dans laquelle la fidélité des religieux, des femmes en particulier, est largement soulignée par les historiens, la création de nouvelles congrégations est souvent au XIX^e siècle le moyen de tourner la loi interdisant les formes de vie de l'Ancien Régime. La liberté individuelle redevient la base des vœux pour la société environnante et paradoxalement pour les moines et moniales. Ce mouvement a libéré peu à peu des formes de vie religieuse d'une très grande variété, en tout cas adaptées aux besoins spirituels et charitables du moment. Les normes actuelles bénéficient de l'apport des textes du concile Vatican II, qui s'inscrit dans la continuité de l'acceptation et de l'organisation par l'Église des charismes de vie consacrée (dons de l'Esprit-Saint), individuels (ermites et vierges consacrées), ou collectifs (instituts de tout genre au service des autres). Cette organisation est fondée sur la vocation universelle à la sainteté, propre à tout fidèle, que l'Église régule sans l'imposer, dans des instituts de vie consacrée érigés canoniquement. Ces organismes sont soit des instituts religieux, où les membres prononcent, selon leur droit propre, des vœux publics perpétuels ou temporaires et mènent en commun une vie fraternelle, soit des instituts séculiers, où sont assumés les conseils évangéliques mais où les membres ne sont pas tenus à la vie commune.

Le retour au foisonnement des origines tend cependant à rejoindre les quêtes anciennes qui tentaient de tourner le caractère très juridique et fermé des vœux définis par le droit canon au Moyen Âge et qui ont perduré en raison de leur assimilation au mariage.

Les vœux simples, plus exactement privés, puis les vœux simples publics des Jésuites, les vœux des Filles de la Charité, annuels et à l'intérieur de la congrégation étaient des solutions qui semblaient un pis aller mais qui ont tenu parce qu'elles permettaient une grande liberté individuelle et collective au sein d'un monde nouveau. Lorsque le monde change, la quête d'autres valeurs – aujourd'hui contre l'argent, la consommation, la jouissance immédiate... – permettent de réinterroger le sens d'une vie à travers l'engagement personnel. Les vœux de religion sont la forme visible de ces quêtes.

Les formes du don de soi évoluent donc, les formes de l'engagement pour Dieu aussi, mais les mêmes angoisses continuent de hanter les sociétés qui s'y adonnent : la manipulation par les pouvoirs, l'autoritarisme sans frein des supérieurs, l'exploitation des individus pour des buts douteux... Aujourd'hui comme autrefois, nous devons lutter contre les comportements sectaires engendrés par l'utopie chrétienne de service et de fraternité pour n'en retenir que la beauté et l'amour, partagés par tous les fidèles. ■

Bibliographie

- *Dictionnaire de théologie catholique*, (« Vœu », t. XV, 1950, col 3182-3281 ; « Vœux de religion » col. 3234-3281), P. Sejourné.
- *Dictionnaire de droit canonique*, 7, 1965, col 1619-1630, R. Naz.
- *Guide pour l'histoire des ordres et des congrégations religieuses. France XVI^e-XX^e siècles*, dir. Daniel-Odon Hurel, Turnhout, 2001.
- Dom Jacques Hourlier, *L'âge classique (1140-1378). Les religieux*, Éditions Cujas, Paris, 1974.
- Dom Robert Lemoine, *L'époque moderne (1563-1789). Le monde des religieux*, Éditions Cujas, Paris, 1976.
- Dom Jacques Dubois, *Les ordres monastiques*, Que sais-je ? n° 241, PUF, Paris, 1985.
- Bernard Dompnier, *Enquête au pays des frères des anges. Les Capucins de la province de Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Publications de l'Université, Saint-Etienne, 1993.
- Pierre-Antoine Fabre, « Prononcer ses vœux. Pour une étude des rituels d'énonciation orale du vœu dans la tradition des ordres religieux » dans *L'Inactuel*, numéro spécial sur l'oral, 1995, p. 121-129.
- Catherine Maire, « La critique gallicane et politique des vœux de religion », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 24/2000, mis en ligne le 17 janvier 2009.
<http://ccrh.revues.org/index2052.html> (consulté le 14 août 2010).

Le rôle de la vie religieuse dans l'Église et dans le monde

Dom Jean-Pierre Longeat
abbé de Ligugé,
président de la CORREF*

Comme toutes les autres réalités institutionnelles de notre temps, la vie consacrée dans ses différentes formes traverse une période de profonde mutation. Faut-il penser pour autant qu'elle soit menacée au point de devoir se résoudre passivement à disparaître du paysage ecclésial ?

À vrai dire, nous sommes témoins d'une tout autre réalité. La vie consacrée au cœur de l'Église reste extrêmement vivante malgré toutes les difficultés qu'elle doit affronter. Vitalité et renouvellement sont pour elle des axes de travail très actuels. Deux questions peuvent nous aider à mieux caractériser cette disposition.

Tout d'abord, comment la vie consacrée se comprend-elle aujourd'hui et d'autre part comment s'implique-t-elle à nouveaux frais dans la vie de l'Église et du monde ?

L'identité de la vie religieuse aujourd'hui

La vie religieuse est une. Il est nécessaire aujourd'hui de ré-exprimer le socle commun qui soutient tout son déploiement. En particulier il est important de tenir ensemble action et contemplation : l'une et l'autre dimension aident les personnes et les communautés à répondre pleinement à la mission qui leur est confiée.

*CORREF : Conférence des religieux et religieuses de France (ndlr).

Même si tel ou tel verset d'Écriture ont pu être mis en relation avec le charisme de la vie consacrée, en particulier en relation avec le célibat pour le Royaume, c'est malgré tout la totalité du donné évangélique qui le justifie. La révélation du Christ dans l'ensemble des Écritures donne une base solide à la vie religieuse. Les membres des instituts de vie consacrée inscrivent toute leur existence dans le sillage du Christ et de sa Parole en communion radicale de fraternité.

En fait, de ce fondement est né, dès la période apostolique, un courant de vie marqué par le célibat et la remise de soi et de ses biens au cœur d'une communauté fraternelle, soutenu par un fort élan de prière. Des formes multiples de cet engagement à la suite du Christ sont rapidement apparues dans les différentes régions où l'Évangile germait.

Tout au long des âges, la vie « religieuse » n'a jamais manqué de diversité. Mais à l'intérieur de cette diversité, c'est toujours la même grâce qui s'exprime dans un lien radical au Christ. Ainsi, les membres des instituts de vie consacrée ont pu devenir et sont encore appelés à être des témoins bouleversants du Royaume de Dieu au cœur de la fraternité humaine.

Ceux qui ressentent un appel à consacrer leur vie au Christ sont animés par un puissant désir de connaître Dieu et d'aimer comme il aime. Pour cela, ils prennent du recul par rapport aux réflexes ordinaires de la vie en société. Ces personnes désirent une vie sans fin, comme au-delà du voile. Mais cette approche les encourage d'autant plus à s'engager dans la vie du monde pour être au plus près de toutes les réalités humaines et s'efforcer de les accompagner avec justesse.

Rôle et implication dans la vie de l'Eglise et du monde

Si la vie religieuse se donne à voir dans le témoignage de communautés de frères et de sœurs réunis au nom du Christ, elle rejoint là une des dimensions particulièrement importantes de la vie du peuple de Dieu. En effet, sans référence à une communauté, pas de vie chrétienne, pas de corps ecclésial du Christ ! Cela vaut même pour les ermites qui, d'une certaine manière, vivent toujours leur

vocation en relation avec une Église locale et bien sûr dans la grande communion des saints. Mais comment vivre la réalité de cette fraternité entre personnes d'horizons, de cultures, d'âges si divers ? Comment se donner une visée commune pour permettre un vrai mouvement de conversion : un mouvement qui permet de se tourner ensemble dans une même direction en sachant se mettre à l'écoute des autres, de l'Autre. C'est là l'un des grands défis de notre vie en Église aujourd'hui. La construction de communautés où se pratiquent l'écoute et le dialogue est un aspect majeur dans une société à tendance individualiste qui a, de ce fait même, de la peine à ouvrir des voies de bonheur dans l'être et le vivre ensemble. Car seule la communion d'amour avec autrui fait sortir de l'indifférence, rend dynamique et profondément heureux. La vie religieuse en ses différentes dimensions possède un savoir-faire communautaire qu'elle peut partager avec d'autres dans l'Église. C'est pourquoi, tant de laïcs viennent s'associer à la spiritualité des instituts et y apporter leur pierre.

Par ailleurs, la vie religieuse met à disposition les trésors spirituels d'une foi en Christ vécue selon différentes sensibilités d'expression et d'engagement. Le recours à la prière ou à la lecture personnelle, à la liturgie, à l'ouverture du cœur et à tant d'autres aspects de l'approfondissement de la foi est particulièrement soutenu par les grands auteurs et les grands témoins des familles religieuses. Sur la base d'une telle expérience, elles peuvent partager avec d'autres l'attitude spirituelle qui aide ensuite à faire face à toutes sortes de situations heureuses ou difficiles du parcours humain.

Enfin, la vie religieuse ne se limite pas à la seule préoccupation interne des communautés de frères ou de sœurs, elle est au cœur de nombreux réseaux et elle intervient sur beaucoup de terrains d'action qui lui permettent d'entreprendre des projets audacieux face à toutes sortes de crises où l'attention aux plus petits et à ceux qui vivent dans les marges de nos sociétés est l'une de ses grandes priorités.

Lorsque des visiteurs frappent à la porte de nos instituts, et spécialement les plus pauvres, il est capital qu'ils ressentent la possibilité d'un véritable dialogue fraternel et que, par une expérience spirituelle d'ordre pascal, ils puissent goûter une perspective de communion jusqu'à engager toute leur vie avec le Christ en diverses vocations selon la grâce de chacun.

Oui, la vie consacrée n'a pas dit son dernier mot, mais elle souhaite le faire dans le croisement des différentes vocations et dans la perspective du Christ qui appelle tous et chacun à la sainteté du Royaume dans l'élan de l'Esprit nous ramenant tous ensemble au Père, source de tout amour.

Des communautés d'Évangile

Pour vivre dans une telle perspective, ce qui fonde les communautés religieuses, c'est un engagement personnel de chacun de leurs membres à la suite du Christ dans une relation d'amour unique et c'est aussi une mission reçue et vécue en communauté d'Église pour partager l'Évangile avec tous. La rencontre personnelle du Christ comme la vie et la mission des communautés ne trouvent leur sens que dans l'heureuse nouvelle, l'Évangile, transmis par Jésus et ses disciples. À tel point que pour caractériser l'expérience des communautés religieuses, il est bon de parler de communautés d'Évangile.

Mais qu'entendre par ce mot « Évangile » ? Il s'agit d'un message vécu et transmis par Jésus. Il ouvre une brèche dans la vie de ce monde qui peut apparaître parfois comme sans issue : dans cette perspective, tout est encore possible, tout peut changer, rien n'est définitivement fermé. Dieu continue son œuvre en ce monde et tous ceux qui le veulent peuvent y participer. En livrant toute sa vie, Jésus a manifesté l'ordre véritable de toutes choses : rien ne tient de nos existences et de la vie du monde, sinon dans et par l'amour. Jésus a résumé ainsi toute la loi et les prophètes dans l'unique exigence de l'amour mutuel et de l'amour de Dieu : *« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force et ton prochain comme toi-même »* ; *« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés »* ; *« Si quelqu'un dit aimer Dieu alors qu'il hait son frère, c'est un menteur »* (1 Jn). En vivant ainsi, Jésus a manifesté la source infinie d'amour qui est dans celui qu'il appelle son Père et l'a transmise aux hommes en les invitant ouvertement au grand repas de noces célébrant cet amour inconditionnel de Dieu à l'égard de tous. Ainsi est dessiné le signe d'une humanité nouvelle, d'un « royaume » nouveau que chaque communauté réunie au nom de l'Évangile, représente.

Ces communautés sont donc appelées à un témoignage d'amour, d'amitié, d'espérance, de joie au cœur de toutes les situations humaines, y compris les plus difficiles ou les plus marginales. Ce témoignage est une annonce qui laisse totalement libre l'interlocuteur et qui se vit sur le mode relationnel. Il n'y a donc là aucune formule théorique, aucun enseignement trop formel, aucun commandement tout extérieur. Il s'agit d'un témoignage vivant conforme à la foi commune, mais vécu sur le mode de la rencontre dans une appropriation à chaque personne, à chaque situation.

Quel monde ?

Mais un tel message est-il encore partageable aujourd'hui notamment dans les pays riches ? On a dit que l'hémisphère Nord était déchristianisé. Il est vrai qu'en nombre de personnes fréquentant assidûment les églises, la baisse est notable, mais cela a commencé dès le XIX^e siècle et s'est poursuivi tout au long du XX^e d'une manière très progressive lorsque le milieu ouvrier de ce monde industrialisé et d'autres après lui ont cessé de fréquenter assidûment l'Église. Cependant, ce qui a changé, c'est surtout l'évolution de la vision du christianisme lié à des États, des nations que certains voulaient croire entièrement chrétiens et qui ne l'étaient plus et même peut-être ne l'avaient jamais été selon le message du Christ. La religion chrétienne et les États ne peuvent avoir partie liée comme cela a pu arriver dans le passé. Par ailleurs, l'expression libre de la conscience personnelle si valorisée depuis quelques siècles, a changé totalement le rapport à la « religion » institutionnelle. Le message chrétien n'a jamais cessé d'intéresser les hommes et les femmes de tous les temps y compris dans son expression communautaire mais actuellement une forme trop marquée institutionnellement retient difficilement l'attention. Les Églises chrétiennes ne sont pas obligatoirement dans cette attitude, mais elles revêtent inévitablement un caractère institutionnel qui peut les faire percevoir comme quelque peu rigides. Paradoxalement pourtant, c'est le christianisme lui-même qui est à l'origine de cette émancipation de la conscience, c'est lui qui a permis aux esprits de se libérer des tutelles arbitraires

des potentats de ce monde. Mais le progrès de ce phénomène semble maintenant se retourner contre l'institution ecclésiale. Il est vrai que l'Église catholique – pour ne parler que d'elle – a pu prendre peur face à ce phénomène, susceptible, pensait-elle, d'ébranler sa tradition et son autorité. Des reprises en main n'ont pas manqué de se produire en ces deux derniers siècles ; si bien que des fidèles se sentirent le droit, en conscience, de s'éloigner ou de quitter leur appartenance à un corps ecclésial auquel ils n'accordaient plus de crédit. Il y a là un phénomène qui ne peut être considéré comme passager, c'est un bouleversement profond des mentalités qui s'appuie sur des constats objectifs et qui nécessite d'être pris en compte dans le fonctionnement des communautés chrétiennes.

Dans la liberté

Les Églises, les communautés chrétiennes et plus spécifiquement les communautés religieuses, sont-elles en mesure d'assumer positivement cet héritage qu'elles ont, elles-mêmes, contribué à transmettre ? Telle est la grande question posée pour l'avenir même du message chrétien. Dieu ne peut que se réjouir de l'avènement d'un homme qui accède à sa pleine liberté même devant la divinité. Le oui prononcé par tout croyant à l'égard de Dieu ne peut être qu'un oui libre, non contraint de quelque manière que ce soit.

Le seul point de ralliement sur lequel des hommes, en appelant à leur conscience profonde, peuvent se retrouver, est le primat de l'amour tel que le préconise le message du Christ et de ses disciples. Notre humanité ne peut expérimenter que là son salut, c'est-à-dire sa capacité à vivre jusqu'à son plein accomplissement. Cela n'est pas une doctrine imposée de l'extérieur, c'est une expérience tout simplement. Le salut de l'homme passe par le fait qu'il puisse vivre en toute dignité, la liberté de choisir l'amour. Mais d'expérience aussi, nous savons combien il est difficile de ne pas s'égarer sur la voie de l'amour. En ce sens, le message de l'Évangile est particulièrement impressionnant. Beaucoup d'ailleurs y reconnaissent une justesse d'attitude bouleversante de la part de Jésus, tellement il ouvre en ce domaine, une perspective infinie. En ce sens, l'Évangile

peut intéresser tout homme ; il revêt un caractère universel. L'appartenance à une communauté de foi, selon l'Évangile, ne peut en aucun cas faire nombre avec l'appartenance à d'autres corps sociaux. En devenant signe de la vérité de l'amour, de telles communautés font signe du véritable sens de nos existences.

Pour que cet amour puisse être heureusement partagé, il est nécessaire qu'il y ait référence à une forme de médiation. Les êtres humains ne peuvent assumer la simple confrontation entre eux, un troisième terme est toujours nécessaire. Il y a là comme une dimension de transcendance indispensable afin que l'amour puisse être vécu harmonieusement. Selon le Christ, cette transcendance est nommée « Père » et se traduit en multiples événements où l'on reconnaît une Présence autre que la sienne propre.

De telles questions, loin de laisser indifférents nos contemporains, les passionnent au contraire, notamment lorsqu'ils se sentent désemparés face à toutes sortes de crises qui semblent boucher leur avenir.

L'avenir de la vie religieuse se joue dans un tel contexte. Celle-ci a toujours été aux avant-postes des questions de l'homme et des sociétés. Il sera dommage que le trésor immense que détient cette tradition ne puisse pas être mis à profit aujourd'hui, alors même que tant et tant de personnes réclament d'y avoir accès librement.

Des communautés prophétiques

On l'aura compris, le premier souci des communautés chrétiennes et religieuses ne devrait pas être d'ordre institutionnel, mais bien plutôt porter sur la qualité du lien fraternel de charité : « *Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à ceci que vous aurez de l'amour les uns pour les autres* » (Jn 13, 35). C'était là la préoccupation d'un Paul de Tarse qui ne cessait de veiller à la charité dans les Églises et entre les Églises.

Le ciment fraternel réside dans le partage plus ou moins accentué d'une vie où tout ou partie est mis en commun et où la Parole du Christ traduite de mille manières devient la matière principale des activités de la communauté. Bien sûr, la dimension culturelle inter-

vient, mais le but n'est pas d'organiser la vie de toute la communauté en fonction de son devoir liturgique ; de même les œuvres « apostoliques » sont importantes, mais ce ne sont pas à partir d'elles que la communauté se structure. Le point de ralliement consiste en l'accueil du Christ au cœur de la communauté, dans le partage fraternel, nourri de prière et de service.

Comment donc penser à nouveaux frais ces communautés religieuses préoccupées de ce simple témoignage porteur plus que tout autre d'un avenir certain.

Rappelons aussi que ces communautés fraternelles n'existent pas pour elles-mêmes, mais en vue d'une mission, d'un envoi. Tout disciple est envoyé en effet pour annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et tout disciple, comme on le voit dans les Actes des Apôtres le fait en relation avec une communauté d'appartenance qui, elle-même, de ce fait, se trouve en état de mission, d'envoi.

Manifestations de vie religieuse

Observons ce qui advient au niveau le plus élémentaire de la vie religieuse. « *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux* », nous dit le Christ. Il ne précise pas les qualités de ces personnes, il ne dit pas si elles sont jeunes ou âgées, si elles sont instruites ou non, il dit simplement qu'elles sont rassemblées à cause de lui et cela suffit pour qu'ainsi se manifeste sa Présence. Combien existe-t-il de telles communautés de proximité dans notre société ! Elles sont au plus proche des réalités humaines. Leurs membres peuvent cultiver avec tous une relation de proximité, de voisinage, d'amitié, d'accompagnement souvent. Cela est irremplaçable ! Et lorsque ces communautés parviennent à manifester la dimension communautaire dans l'unité de la fraternité, alors elles deviennent de véritables pôles d'attraction où le Christ se rend vraiment présent. Les personnes qui les côtoient peuvent alors découvrir la richesse de l'attachement à la Parole du Christ qui fait vivre ces frères ou ces sœurs et elles peuvent partager avec eux cette référence « transcendante » qui leur permet d'être de véritables témoins.

À tel point qu'au cœur de la communauté chrétienne, la présence d'un petit groupe de frères ou de sœurs peut représenter une richesse de premier plan. Bien sûr, des services pastoraux seront rendus par ces acteurs relativement disponibles, mais ce n'est certes pas leur première mission. Ils sont là, essentiellement pour être là et pour rappeler la dimension essentielle de l'amour comme un témoignage du Christ, source féconde d'où jaillit l'eau vive en toute gratuité.

À cet endroit, il est important de noter combien les communautés religieuses peuvent être stimulantes pour une manière de concevoir l'Église en communion de communautés entre lesquels les ministres ordonnés travaillent à l'unité selon le Corps du Christ. Chaque communauté religieuse bénéficie d'un ou d'une responsable aidé d'un second ou même d'un conseil de communauté en relation avec les autres communautés de l'institut qui lui-même est doté de structures de gouvernement propres. Dans les communautés féminines, le ministère ordonné n'intervient pas à cet endroit, sinon comme une instance référente et éventuellement régulatrice mais non quotidienne. Une telle approche concernant l'ecclésiologie mériterait d'être traitée d'une manière approfondie. Elle pourrait être utile pour d'autres expériences de communautés chrétiennes de proximité.

Un deuxième niveau d'intervention concerne des unités de vie religieuse plus larges, présentes dans les Églises locales sous forme de pôles attractifs en matière de ressourcement spirituel et pastoral. Ce sont des maisons d'accueil, des monastères, des communautés nouvelles, des maisons-mères ou d'autres réalités semblables qui réunissent en leur sein un certain nombre de moyens en personnes et en capacité d'accueil et de propositions. Ces communautés qui sont bien vivantes encore aujourd'hui même si elles se font ou se feront plus rares à l'avenir, jouent un rôle de ressourcement au niveau d'un diocèse, d'une province ecclésiastique, d'une région ou même sur le plan national ou international.

Bien sûr, ces pôles qui ont toujours été nécessaires à la vie de l'Église, le seront d'autant plus en ces périodes où les chrétiens auront plus besoin d'être encouragés dans leur démarche de foi par quelques circonstances positives de rassemblements, de sessions, de retraites, de lectures et de prière.

De tels lieux pourront vivre s'ils sont pris en charge non seulement par une communauté religieuse, mais peut-être par un

ensemble de communautés où puissent jouer l'inter-congrégations, l'internationalité, l'inter-générations et même l'inter-vocations.

Un troisième point demande à être souligné pour l'avenir des communautés religieuses. Depuis quelque vingt ans, un nouvel élan des familles spirituelles se fait sentir. Beaucoup de communautés travaillent, prient et partagent leur charisme avec des laïcs qui sont en recherche sur un chemin d'engagement spirituel. Le mouvement est suffisamment large pour être vraiment représentatif. En 2007, un premier rassemblement à Lourdes de religieuses, religieux et laïcs associés a permis de prendre la mesure du phénomène. Depuis, cette tendance ne cesse de croître. L'avenir de la vie religieuse passe par cette communion de vocations qui permet d'inviter de nouvelles annonces de l'Évangile et de faire vivre la richesse de l'élan fondateur des Instituts concernés. Par ailleurs, ces familles spirituelles franchissent parfois les frontières des instituts et permettent plus facilement des rapprochements entre congrégations vivant du même charisme.

Il n'y a pas lieu de s'étonner ni d'être effrayé par un tel phénomène. De tout temps, des laïcs ont été proches de la vie monastique ou religieuse de différentes manières. Ceux-ci ont pu connaître des appellations telles que oblats, donnés, laïcs, convers par exemple. Le concile Vatican II par ailleurs, a donné tout son poids à la vocation de tous à la sainteté et notamment des laïcs baptisés. Fort de cet encouragement, beaucoup de laïcs se consacrent davantage à une suite exigeante du Christ, notamment mais pas uniquement, bien sûr, en relation avec des congrégations religieuses. Un livre sortira sur ce sujet dans le courant de l'année 2012 ; il éclairera la situation actuelle et permettra d'en mieux comprendre la logique et le possible devenir.

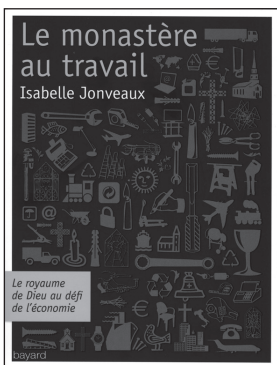
Les communautés religieuses ainsi dynamisées sur la base d'une meilleure compréhension de la Parole de Dieu et de l'exigence d'une vie et d'une diffusion communautaires selon l'Évangile ne manqueront pas de rencontrer des terrains d'action où beaucoup d'autres n'ont plus le courage d'intervenir. Comme aime à le déclarer Andrea Riccardi, le fondateur de la communauté de Sant'Egidio, à Rome, il est capital pour la foi chrétienne de rejoindre les « périphéries », non seulement celles des villes, d'un point de vue géographique, mais aussi celles des mentalités. La vie religieuse s'y emploie souvent à tel point que l'on confond parfois ses œuvres avec ce qu'elle pourrait avoir d'essentiel.

La tâche ne manque pas aujourd'hui dans toutes sortes de domaines, mais aucun investissement ne servirait à quoi que ce soit s'il n'était nourri par l'élan de la rencontre du Christ et de l'expérience communautaire. Signalons cependant à titre d'illustration les secteurs d'intervention pointés par la commission théologique de la CORREF dans son document *L'identité de la vie religieuse* : solitudes subies, altérités difficiles, inégalités criantes, la puissance de l'argent, la science, les techniques, la culture, l'accueil des personnes en recherche de sens ou d'unification de leur vie, l'expérience spirituelle chrétienne...

Dans ce type d'engagement, la vie religieuse présente un terrain privilégié et très large. Les congrégations ont en effet la possibilité de travailler en réseaux fraternels d'une grande amplitude. Cet aspect n'est pas suffisamment mis en valeur, il faudrait y travailler.

Conclusion

Comme on le voit, la vie religieuse est plus actuelle que jamais. Elle se situe en communion profonde avec les efforts pastoraux de l'ensemble de l'Église. Elle souhaite partager son charisme propre au cœur des communautés chrétiennes. Pour cela, elle est appelée à se laisser refonder sur la Parole du Christ, partagée, vécue et diffusée comme un témoignage essentiel de vie, d'amour et d'accomplissement au cœur de la communauté ecclésiale et de la société. C'est à partir de là que la vie religieuse peut assumer une certaine institutionnalisation. Celle-ci est indispensable mais elle est seconde. Lorsqu'on devient religieux ou religieuse, c'est pour consacrer toute sa vie à la communion avec le Christ et pour vivre en communauté, dans la prière et la fraternité, la puissance de son amour qui devient témoignage. En ce sens, rien n'est fermé et l'avenir se présente ouvrir de belles perspectives de développement combien même les crises que nous traversons présentement, masque profondément la joie qu'il y a à tout donner pour vivre avec le Christ et rejoindre avec lui, la source paternelle dans leur Souffle commun. ■



Le monastère au travail

Voici le premier livre d'une jeune chercheuse en sociologie des religions sur un sujet original : le travail des moines, l'économie des monastères. Économie, travail et vie monacale peuvent paraître antagonistes. Mais depuis la célèbre devise *ora et labora*, prie et travaille, les moines en Occident ont dû trouver les moyens d'accorder les deux. L'auteur raconte la formidable invention d'un modèle économique singulier qui associe les exigences d'une économie de produc-

tion à celles, théologiques, d'une vie sur terre préfigurant le paradis.

L'auteur montre comment cette économie monastique a eu un rôle déterminant dans le développement de l'Occident au point de contribuer à la fondation du capitalisme européen. Le livre nous entraîne surtout dans une enquête passionnante sur les monastères aujourd'hui. L'économie monastique demeure encore aujourd'hui un lieu majeur d'expérimentation de formes alternatives d'économie.

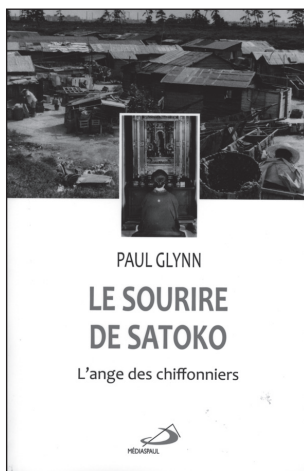
Isabelle Jonveaux est docteur en sociologie, chercheur à l'École des hautes études en sciences sociales, et spécialiste de théologie des religions.

Bayard, coll. "Envers du décor", 2011, 400 p., 21 €

Le sourire de Satoko

La guerre prend fin. Tokyo est dévastée. Le 10 mars 1945, les B-29 du général américain Le May bombardent la capitale. On parle de cent trente mille morts, presque autant que pour le bombardement de Dresde à peine un mois plus tôt.

Traumatisée par la pauvreté de l'après-guerre, Satoko Kitahara, riche jeune fille de l'aristocratie japonaise, après un brillant cursus universitaire, quitte tout et se fait chiffonnière parmi les chiffonniers. En dépit des réticences familiales, elle est baptisée en 1951. Atteinte par la tuberculose, elle meurt dans la Cité des Fourmis, à l'âge de vingt-neuf ans. Artisane héroïque de la réconciliation entre les différentes classes sociales et les religions du Japon, son rayonnement ne cesse de grandir.



Père mariste australien, **Paul Glynn** a longtemps vécu au Japon et a beaucoup œuvré à la réconciliation et au rapprochement entre le Japon et l'Australie de l'après-guerre.

Médiaspaul, 2011, 340 p., 18 €

La vie religieuse comme écart fertile

Jean-Claude Lavigne
dominicain,
assistant du provincial de France

« *Vas vers toi-même* » dit le Bien-aimé à la Bien-aimée du Cantique des cantiques (2, 10). C'est là le grand mystère de l'humain auquel tous et toutes sommes convoqués : aller vers soi-même pour être pleinement ce que nous sommes et non un autre, fut-il parfait. Ce chemin vers soi-même n'est pas aisé ; beaucoup ne font que quelques pas en sa direction. On ne peut pas avancer vers soi-même sans passer par l'amour, sans être entraîné par lui là où on ne savait pas qu'il y avait le meilleur de nous-mêmes en attente de révélation (Rm 8, 18-27). Ce mouvement ne dépend pas seulement de notre volonté ; il est accompagné par Dieu. L'avancée vers ce lieu nous rend de plus en plus vivants, de plus en plus généreux car débordants de vie et désirant donner la vie. Si l'amour physique entre humains se manifeste à travers l'enfant engendré, l'engendrement, pour les autres formes d'amour, se fera par d'autres manières, mais il aura lieu. Telle est l'aventure commune de l'humanité, avec des sentiers différents pour chacun.

La vie religieuse est l'un des sentiers possibles pour certaines personnes. Ce sentier peut être illusoire et faussé s'il n'est pas un chemin amoureux, et s'il n'est pas en vue d'engendrer. Tel semble être ce que nous devons chercher à expliciter pour mieux dire la vie religieuse d'aujourd'hui, et ne pas en rajouter à la litanie des larmoiements sur la crise religieuse, métaphore la plus radicale de la stérilité.

Bien évidemment, on ne peut pas faire semblant que la vie religieuse d'aujourd'hui, tant par le nombre que par l'état de santé de ses membres, est la même qu'il y a cinquante ans et que tout va bien.

La société a changé, et on ne voit pas pourquoi la vie religieuse échapperait à ces modifications tant culturelles, sanitaires et sociales. Alors que la société européenne est de plus en plus sécularisée, déchristianisée, avec des familles à dimension réduite, de plus en plus de centenaires, un très grand nombre de retraités et peu de jeunes... comment la vie religieuse pourrait-elle ne pas être marquée par le vieillissement et le faible nombre des vocations ? S'il faut être lucides sur nous-mêmes pour être libres, il convient aussi de voir que la société tout entière s'est transformée. La vie religieuse n'est, sur ces points, qu'un reflet de ce qui se passe dans la société.

Il y a néanmoins une part de responsabilité qui vient des congrégations et des monastères eux-mêmes dans la faible attractivité de leur proposition, dans la mauvaise gestion des talents de chacun, dans le manque de réactivité face aux changements, dans la vision étriquée de l'Église et de l'Évangile ou encore dans la misère affective et relationnelle. Tout n'est pas la faute à la société ou aux mœurs des jeunes. Il y a des mutations institutionnelles radicales à vivre dans certains instituts de vie consacrée qui ne peuvent pas ne pas se remettre en cause car, au milieu d'eux, des instituts recrutent, des nouvelles formes de quête de Dieu se découvrent... Il ne s'agit pas de se culpabiliser ou d'accuser des équipes de responsables, il faut entrer en transformation.

Ce regard qui n'a rien de pessimiste ou d'optimiste, catégories qui ne signifient rien et servent souvent d'alibi pour ne pas faire une véritable analyse, invite à se réjouir de l'existence des 1 500 religieux(ses) de moins de 40 ans qui sont en France, des 350 000 qui sont à travers l'Europe et des 800 000 ² à travers le monde. Quelle institution à l'échelle de la planète a pu traverser les siècles de cette manière ? Cette traversée se fait à travers des changements structurels et culturels, dont il est urgent de se rendre compte et d'intégrer dans nos manières d'être.

Redire la vie religieuse

La vie religieuse européenne est perturbée, car elle n'arrive plus à se penser dans son nouveau contexte et son écologie contemporaine. C'est pour une part parce qu'elle reste prisonnière d'une lecture théologique qui ne prend pas en compte les mutations anthropolo-

giques et qu'elle ne parle que de crise plutôt que de son avenir, faisant ainsi advenir ce qu'elle incante.

La vie religieuse comme refus du monde, rejet des réalités contemporaines et contre-société des parfaits, est une problématique encore présente dans certaines congrégations très affirmatives de leur identité et souvent en « croisade » pour réévangéliser un monde qu'elles n'aiment pas. Une telle stratégie peut séduire des personnes à l'identité fragile, mais ne peut pas faire écho à l'invitation du Christ à annoncer la Bonne Nouvelle à tous les humains sans élitisme. La vie religieuse, plus récemment, s'est dite comme suite du Christ (*sequela Christi*) ; cette approche intéressante reste tributaire d'une supériorité de la vie religieuse car tout croyant est appelé à suivre le Christ, et ajouter « de manière radicale » n'est-ce pas porter un jugement d'infériorité sur les autres plus tièdes ? Parler de la vie religieuse comme signe – théologie contemporaine la plus répandue – n'est plus vraiment pertinent dans un monde culturellement déchristianisé ; on ne s'institue pas comme signe, ce sont les autres qui vous reconnaissent comme tels or ils peuvent rarement décoder ce que sont les religieux(es). Dire que la vie religieuse est un signe pour les croyants ne change pas ce rapport de mise en scène qui n'est pas juste quand on regarde la réalité de ce qui est vécu concrètement par les religieux-es. Il convient donc, pour dire ce qu'est la vie religieuse, de retrouver ce qui fait son fondement : une règle particulière pour vivre et pour aimer.

La vie religieuse est d'abord un cadre de vie. Comme toutes les formes de vie (couple, célibataire...), la vie religieuse est une vie avec des règles, et c'est dans ces règles qu'elle se distingue des autres et pas dans son propos de sainteté ou d'évangélisation qui s'adresse à tout humain. La règle n'est pas un système d'enfermement et de contrôle mais, fruit de l'histoire (la tradition) et de l'expérience spirituelle à la suite des fondateurs, elle est une proposition (un *propositum*) d'organisation de la vie pour se rendre disponible à Dieu. La règle de vie n'est pas une réglementation, mais la cristallisation d'informations pour se laisser rencontrer et aimer par Dieu. La règle ne dicte pas des comportements éthiques ou supportables et valorisés par le groupe (d'ordre déontologique), mais ouvre des manières de vivre susceptibles de préparer chacun et chacune à la vie avec et pour le Christ.

Ce qu'on appelle le charisme n'est qu'une autre manière d'appréhender la règle à partir d'un milieu à rejoindre et des pratiques et

savoir-faire pour se situer fraternellement dans ce milieu (éducation, soins, proximité, etc.). En spécifiant un charisme particulier, la règle ne dit pas un travail social, éducatif, sanitaire ou catéchétique ; elle dit un lieu et une attitude qui rendent disponibles pour la rencontre de Dieu. Il s'agit moins de discours sur une « mission » à accomplir (qui serait en fait extérieure à soi) que d'une posture qui fait émerger de la vie pour celui qui se rend accessible, avec d'autres, à Dieu et pour ceux avec qui il partage du temps de sa propre vie. Le langage de la mission est si répandu qu'on a peine à le questionner, alors qu'il n'apparaît qu'à partir de la Renaissance et renvoie à une anthropologie d'un devoir à accomplir et de choses à faire qui n'est plus véritablement pertinent dans la culture contemporaine plus marquée par l'expérience.

La règle – la vie religieuse est une vie régulière et non séculière – n'est pas bonne ou mauvaise en soi ; elle montre ou non sa pertinence par rapport à la vie qu'elle permet à ceux et celles qui se placent sous sa direction. La règle peut être mortifère quand elle est utilisée pour dominer et contrôler ou être au service de dérives sectaires ; elle peut être au service de la vie en introduisant de l'objectivité et en proposant un chemin d'amitié – tant avec Dieu qu'avec les autres proches et lointains – et de conversion. Les règles particulières des congrégations ou monastères sont, par la médiation qu'exerce l'Église qui les reconnaît comme chemins croyants, au service d'un surcroît de vie et c'est en cela qu'elles participent à la vitalité de l'Église et à sa responsabilité d'annoncer le Royaume de Dieu. Les règles sont de l'ordre du chemin et ainsi, la vie religieuse n'est pas un état, mais un chemin pour advenir, pour se laisser arracher de ses habitudes et se rendre disponible à Dieu. L'effacement des règles introduit en fait des perturbations profondes en brouillant les identités individuelles et sociales (celles de la congrégation), ce qui a pour conséquences d'inviter les extrémismes identitaires à se manifester.

En organisant – et non en contrôlant – le quotidien, la vie de prière, les rapports entre les personnes et les rapports aux biens, les règles de la vie religieuse proposent un style de vie qui est particulier et qui offre des opportunités que les autres manières de vivre n'offrent pas de manière semblable. La vie religieuse est un style de vie choisi par certains croyants, car ils y ont vu de la fertilité et de la vitalité pour eux et pour le monde. Le style de vie, expression proche de celles d'art

de vivre ou de sagesse – à condition que celle-ci ne soit pas statique et passive mais tournée vers la solidarité et la transformation – des religieux(ses) met non seulement l'accent sur des valeurs (celles de tous les chrétiens) mais sur des choix de pratiques par rapport au corps, à la mort, au temps, au travail, à la gratuité, à la parole partagée, à la Parole de Dieu...

L'écart

Si elle est un style de vie particulier, la vie religieuse va proposer un écart³ par rapport aux modèles et aux logiques de la société contemporaine. L'écart n'est pas un fossé à créer, mais un mouvement de différenciation qui, par l'espace qu'il découvre, est source de vitalité non seulement pour celui qui en fait le choix, mais aussi pour la société dans laquelle il vit. L'écart est un refus de certaines attitudes banalisées dans la société et le choix de s'approcher d'hommes et de femmes qui sont aux diverses marges de la vie sociale. L'Évangile montre que Jésus s'écarte aux moments décisifs (Mt 14, 13 ; Mc 9, 2 ; Mc 6, 32...) et toute sa vie est un écart (et non un rejet) par rapport aux pratiques d'Israël qui le fait s'approcher des derniers⁴, des marginalisés. Son attitude ouvre à ceux et celles qui le suivent une voie nouvelle vers Dieu et vers leur propre humanité (l'homme nouveau de saint Paul, Ep 4).

L'écart doit être source de vitalité. Il se manifeste à travers la prière, le silence, le service ou encore la vie commune et fraternelle, la mise en commun des biens... Toutes ces pratiques proposent de se différencier de ce que la société contemporaine libérale et égocentrée définit comme normalité et voie d'accès exclusive au bonheur. Elles introduisent ainsi comme des points d'interrogation dans un monde trop affirmatif sur la manière de réussir sa vie par la rivalité et l'envie et ouvrent des alternatives quant aux chemins vers une vie heureuse et bonne. L'écart permet aussi un rapprochement avec ceux et celles qui sont aux périphéries et qui occupent des places où la mort est proche.

L'écart le plus signifiant pour notre temps est, avec la mise en commun des biens, du temps et des idées, celui du silence et de la contemplation de Dieu (qui n'est pas réservée aux moines et moniales).

La vie religieuse inscrit de la gratuité et de la perte là où le monde ne voit qu'une logique de l'intérêt et de l'accumulation. C'est dans la consommation devant Dieu et avec lui, dans la vie liturgique et la *lectio divina*, dans l'oraison et le face-à-face mystérieux du moment contemplatif, que la vie religieuse apporte sa plus grande contribution à l'humanisation du monde.

La vie religieuse conduit à un choix de proximité avec des situations limites, non par fascination pour les marges ou par héroïsme militant, mais parce que c'est dans ces lieux que le désir de vitalité qui nous habite nous pousse et que c'est là que la vie doit être transmise, reçue, multipliée⁵ et sauvée. C'est peut-être ce que veut dire aimer, si cela se fait dans la réciprocité. La vie de celui ou celle qui est religieux est multipliée quand il se rend accessible à ce que vit l'autre souffrant et humilié, quand il y a une véritable alliance pour affronter ensemble les forces de mort.

C'est ce que signifient les vœux qui désignent les dimensions fondamentales de l'existence, là où la mort peut mettre en danger l'humanité. S'engager par vœux, faire profession religieuse, c'est désigner les lieux majeurs où la vie est à une limite et s'y porter avec d'autres (la congrégation ou le monastère) pour tenter de la conforter et de la recevoir. Les vœux constituent des engagements à se rendre solidaires des mal-aimés, des sans pouvoir ni parole et des sans droits ni liberté. Cette solidarité passe par des histoires partagées et, pour le moins, par la prise en compte de ces personnes dans toutes nos décisions : de prière, d'investissement, de gestion de nos temps, de nos manières de consommer... C'est toute notre humanité qui est impliquée.

Prendre une telle option, au-delà du romantisme et de la passion adolescente, est terriblement difficile car toute la société dit que c'est insensé, irresponsable ou même archaïque et psychologiquement malsain. Pour tenir cet écart que chaque religieux(se) a perçu comme fertile, alors que tout pousse à faire comme tout le monde, il faut se faire aider. Un religieux est une personne qui se reconnaît à la fois comme désirant et faible. Pour assumer son désir, elle doit se faire aider par d'autres (c'est le sens de la vie commune) et par un membre de la communauté qu'elle investit plus particulièrement de ce droit à l'interpeller (c'est là le sens du vœu d'obéissance, qui est en fait la reconnaissance d'un droit à rappeler le désir d'écart concédé à un responsable).

Dans cette perspective, les vœux ne peuvent pas se comprendre comme une réduction, un manque, un « ne pas », mais au contraire comme un moyen d'avoir plus de vie et de la multiplier. Le vœu de chasteté est un engagement à avoir beaucoup d'enfants⁶ engendrés par la parole, l'amitié, le réconfort ou la formation ; le vœu de pauvreté existe pour signifier la nécessité de repenser ce qu'est la vraie richesse ; le vœu d'obéissance est la prise de conscience de l'urgence à donner la parole à ceux à qui on ne demande jamais rien. Les vœux sont au service de la fertilité, de ce que l'épître aux Romains (Rm 8) appelle un enfantement de la création et de tous les humains.

Mettre l'accent sur la fertilité engendrée par les vœux et l'écart qu'est la vie religieuse, ne doit pas faire oublier l'importance de l'ascèse qui n'est ni une mutilation ni un acte de performance, mais le choix, par un écart intérieur, de vivre une disponibilité pour rencontrer Dieu et l'autre, n'étant plus pleins de nous-mêmes. En laissant, dans notre existence, une place pour l'autre, pour ses besoins et ses espoirs, nous pourrions nous avancer vers le vrai « nous-mêmes » au-delà des images et des apparences.

Ces dimensions ne sont pas seulement au niveau individuel. Les vœux engagent à la fois celui ou celle qui veut être religieux, mais aussi tout le monastère ou toute la congrégation et l'Église tout entière. C'est un pacte qui lie les partenaires, et qui est donc en mouvement permanent, ou du moins devrait l'être s'il est marqué par la vie, et pas par la conservation ou la protection apeurée face à l'avenir. Plus l'institution est fertile, plus elle va vers son être profond qui est d'être un chemin pour la rencontre spirituelle avec Dieu et la vitalité de l'humanité.

L'écart fertile que met en œuvre la vie religieuse reprend la pratique prophétique, sous la modalité de la modestie et de la communauté. La vie religieuse est une pratique institutionnelle et communautaire pour être entraînés par l'Esprit de Jésus, et devenir des « prophètes », non des vedettes médiatiques, mais des hommes et des femmes qui ont la passion de dire à l'humanité, par les mots et le vécu quotidien, que Dieu croit en elle, qu'il en a le souci et qu'il lui offre son amitié. Cette pratique est tout à la fois une dénonciation des multiples idoles qui se substituent au vrai bonheur, annonce de ce qui pourrait être une autre manière d'exister (la vie fraternelle) et visitation de l'humanité par une rencontre *a priori* bienveillante de l'autre homme et l'autre femme, aimés par Dieu comme nous le sommes.

Un avenir ?

Si nous arrivons à prendre en compte les dimensions anthropologiques contemporaines et à reformuler le projet de la vie religieuse dans une thématique de l'abondance de vie, des pistes s'ouvrent à nous, non pour revitaliser ce qui doit disparaître, mais pour déployer ce qui est en attente de sa révélation.

Dans la fragilité et les limites de ses membres, la vie religieuse continue d'interroger les valeurs qui s'imposent dans notre système économique et social. Elle reste ainsi prophétique au-delà des insuffisances de chacun, à condition qu'elle apprenne, non pas le marketing, mais à oser une parole sur son expérience, offerte avec simplicité à notre temps. Elle offre des espaces pour vivre autrement et expérimenter le compagnonnage de Dieu. Pour tirer parti de ce qu'elle est en profondeur, elle doit se libérer de certains carcans et étroitesse d'esprit et redéfinir un art de vivre où le moment contemplatif, et ses traductions dans la gestion du temps, du travail, de la relation aux autres, sont au cœur de l'existence. En prenant conscience aussi de tout ce qu'elle vit déjà, elle doit oser regarder l'avenir à partir de sa tradition de générosité, du don de soi, d'accueil, d'écoute.

Mais ce qui est le présent et l'avenir de la vie religieuse c'est, selon la belle expression de F. Rosenzweig⁷, planter de l'éternité dans le temps, c'est-à-dire vivre de Dieu dans le monde tel qu'il est. C'est là une manière de dire que les religieux et religieuses trouvent leur identité réelle dans le cœur à cœur, souvent dans les ténèbres et la précarité, avec celui dont Jésus le Christ est venu nous dévoiler la paternité. C'est là qu'une échelle, celle de Jacob, apparaît... dans l'ordinaire d'une vie d'homme ou de femme marchant vers son propre mystère. ■

NOTES

1 - Dans la version d'André CHOURAQUI, *Les cinq volumes*, DDB, 1991.

2 - Estimations.

3 - C'est le thème central de mon ouvrage *Pour qu'ils aient la vie en abondance*, Cerf, 2010.

4 - Selon la belle expression d'A. Durand, *Dieu choisit les derniers*, Cerf, 2010.

5 - Cf. Jean-Claude LAVIGNE, *Le prochain lointain*, Cerf, 1992.

6 - L'idée est déjà développée par Maître Eckhart à propos de la Vierge Marie.

7 - F. ROSENZWEIG, *L'étoile de la rédemption*, Seuil, 2003².

L'identité de la vie religieuse

Joëlle Ferry

religieuse xavière,
professeur au Theologicum, directrice de la section
de théologie biblique et systématique (Institut catholique de Paris)

*Présentation du document de la commission théologique
de la CORREF¹*

Un peu d'histoire

Le texte *L'identité de la vie religieuse* est paru en réponse à une commande faite à la commission théologique de la CORREF² en vue de son assemblée de 2010 à Lourdes. La demande était de dire le « socle commun » de la vie religieuse, ses principes fondamentaux, son unité dans la diversité de ses formes, bref de donner quelques principes de théologie fondamentale de la vie religieuse.

Deux précisions sont à mentionner d'emblée. Ce document est d'abord une demande faite par la CORREF pour son usage, donc par des théologiens français à destination de la vie religieuse en France, même s'il y a bon nombre de religieux de diverses nationalités et cultures en France. C'est donc un document situé : il n'a pas un caractère international, il ne vient pas de Rome. Ce document, autre point à préciser pour bien le lire, est le fruit de débats entre nous, membres de la commission, divers par nos sensibilités, différents aussi par les spiritualités que nous représentons, par nos tempéraments aussi ! Il ne reflète pas une pensée unique !

Quels choix avons-nous faits ?

C'est sans doute faciliter la lecture de ce document que de dire d'entrée au lecteur quelques choix que nous avons opérés :

- faire un document bref, qui dégage des axes, sans forcément justifier et argumenter toutes les affirmations et thèses indiquées, ce qui aurait conduit à un gros livre plutôt qu'à un texte facilement accessible ;
- présenter des pistes de réflexion théologique ;
- offrir des éléments de recherche nouveaux sur la vie religieuse, autrement dit ne pas répéter *Perfectae caritatis* (1965), ni même *Vita consecrata* (1996) ou *Repartir du Christ* (2002) ou les très nombreux documents parus depuis le concile Vatican II sur la vie religieuse. Nous n'avons pas voulu répéter ces documents magistériels que nous considérons comme des acquis, mais risquer autre chose...
- revisiter quelques lieux de la vie religieuse, sans être tributaire du vocabulaire qui existe déjà ;
- montrer l'unité de la vie religieuse en sa diversité ;
- ne pas tout dire ! La commande était claire : un texte bref, lisible, stimulant, pour inviter chacun à poursuivre.

Voilà quelques-unes des options prises. Que le lecteur n'attende donc pas « tout » de ce texte, notamment ce que nous n'avons pas voulu faire !

Présentation du document

Cette proposition théologique se développe en quatre parties d'inégale longueur.

Penser la vie religieuse en temps de crise

Il est habituel, et depuis des dizaines d'années, de parler de la « crise » de la vie religieuse, de la « crise » des vocations, de la

« crise » de l'Église. Mais la vie religieuse est-elle en crise ou la vie religieuse participe-t-elle d'une situation de crise qui la dépasse largement ? Le christianisme ne se vit plus en régime de chrétienté. Nos sociétés et le monde lui-même connaissent une situation de crise. Mais crise peut se décliner avec vitalité, car *« ce contexte de crise est la Galilée de la vie religieuse ; elle se doit d'en entendre les recherches et les cris et de s'en reconnaître solidaire »*.

Pour une approche renouvelée de la vie religieuse

Les recherches sur la vie religieuse ont été particulièrement nombreuses depuis le Concile, ce qui déjà témoigne de la vitalité de la vie religieuse... Ces recherches peuvent se classer en deux approches principales.

Une approche historique, dans le domaine scripturaire et historique

Y a-t-il des fondements scripturaires pour la vie religieuse ? des paroles ou des récits comme celui de l'appel de l'homme riche qui serait en quelque sorte des « récits de vocation » ? En fait, la recherche exégétique conduit à un certain déplacement de ces périopes. Il n'y a pas de parole claire qui porte sur ce qui deviendra la vie religieuse. Il faut plutôt dire que c'est le rapport à toute l'Écriture qui fonde la vie religieuse, même si la tradition a interprété certains textes comme fondateurs... Le religieux est celui qui inscrit toute sa vie sous la Parole de Dieu.

Au plan de l'histoire des origines de la vie religieuse, l'histoire d'Antoine mérite d'être revisitée... Les vierges et les ascètes ne sont pas à séparer d'un monachisme institué. Il s'est formé dans la tradition un « mythe » des origines égyptiennes avec Antoine qui s'est figé et que les historiens actuels reprennent à nouveaux frais.

Approche fondamentale : unité et diversité de la vie religieuse.

Dans son maître-livre qui reste une référence majeure, le Père Tillard³ a souligné le fait que l'uniformisation n'est pas sans risque, qu'elle peut même être un désastre : *Prière du temps présent* manifeste l'unité de la prière de l'Église mais risque d'occulter les richesses des particularités locales. Adopter le même plan pour toutes les

constitutions des congrégations religieuses peut voiler l'originalité de leur histoire. Car la vie religieuse est un ensemble vivant. L'unité entre les religieux relève d'une unité interne, de la cohérence de la vie religieuse, et non d'une uniformité apparente. Le pluralisme et la diversité font partie de la vie religieuse.

Les théologiens ont élaboré plusieurs modèles d'interprétation pour penser l'unité de la vie religieuse en sa diversité. Le document de la commission les présente brièvement en indiquant aussi ce que chaque modèle apporte et ce qu'il laisse de côté car tous les modèles ne se valent pas.

- Le recours aux charismes. L'avantage d'une théologie du charisme est de dire la diversité au sein d'une unique vie religieuse, mais le risque est la chosification du souffle fondateur, sans compter son inefficacité et surtout une culture du spécifique défini par des activités ou des orientations qui ne sont pas l'essentiel de la vie religieuse.
- La référence à la diversité des mystères du Christ, modèle qui tente d'indexer les formes de vie consacrée sur celles des mystères de la vie du Christ.
- La recherche de l'unité originaire face à la diversité de la vie religieuse qui s'est développée au fil des siècles et à ses diverses formes. L'unité est dans la vie monastique. Cette approche intéressante et unitive d'Enzo Bianchi laisse peu de place à la diversité des traditions spirituelles et à la vie apostolique.
- Un projet unique avec des équilibres différents. La vie religieuse est un projet unique constitué d'éléments communs avec des équilibres différents. Il s'agit toujours de vivre tout l'Évangile, mais sous un mode particulier. Cette perspective de Jean-Marie Tillard a l'avantage d'honorer pleinement la pluralité et l'unité interne de la vie religieuse.
- Un même processus pour des fondations particulières. Plus récemment, et en intégrant des perspectives de théologie narrative, Philippe Lécrivain insiste sur la vie religieuse comme manière de vivre l'Évangile, manière de croire ensemble à la suite d'un fondateur.

À la suite de ce parcours descriptif des approches théologiques, quelle évaluation théologique faire, où et comment chercher

l'unité plurielle de la vie religieuse ? Le document présente trois pistes de réponse : l'unité ne se trouvera ni du côté du même ni du côté d'un dénominateur commun, mais dans la capacité de nouer des relations entre des différences. Cette unité sera aussi reconnue par différence d'avec le mariage chrétien. Enfin l'unité est devant nous comme une tâche.

Une vie en sa cohérence

La vie religieuse étant un ensemble vivant, un tout organique, le document *L'identité de la vie religieuse* n'en traite pas séparément les éléments constitutifs, mais part de l'expérience spirituelle qui en est le cœur, pour en suivre ensuite le déploiement à travers le geste de profession qui exprime la nature de l'engagement du religieux. Ce déploiement se poursuit dans la dimension apostolique qui marque toute vie religieuse et enfin dans la manière de vivre dans laquelle s'incarne le choix de vie des religieux. D'où le plan de cette troisième partie.

Une expérience spirituelle propre

On pourrait aussi la nommer « expérience fondatrice » ou encore « vocation ». Cette expérience a trois caractéristiques principales :

- Un élément discriminant : le célibat et les relations qu'il engage. Se centrer sur le célibat seul pour définir la vie religieuse est réducteur, mais le célibat est bien comme l'affirme Enzo Bianchi, discriminant, c'est-à-dire qu'il fait la différence entre deux chemins fondamentaux de sainteté : vie religieuse et mariage chrétien. Il est la forme qui traduit socialement et visiblement l'originalité d'une expérience spirituelle.
- L'originalité d'une expérience spirituelle fondatrice : le « Toi seul » que les religieux disent au Christ. Choisir le chemin de la vie religieuse c'est renoncer à dire « toi seul » à quelque humain que ce soit, c'est consentir à n'être le « toi seul » de personne. C'est ce qu'a si bien développé Michel de Certeau dans une belle homélie. Le religieux est caractérisé par un geste : partir, et un lieu : la communauté.

- Une expérience créatrice de rapports fraternels. La vie religieuse, depuis toujours, a comme caractéristique d'être vie commune : la recherche de Dieu se vit en se recevant comme frères et sœurs au long des jours.

Une vie dont nous faisons profession

La profession est le geste déterminant, remis en valeur dans les recherches actuelles, qui signe l'engagement du religieux. Ce geste a été un peu occulté par le recours à la thématique de la consécration ou la distinction entre conseils et préceptes... C'est à juste titre qu'il est aujourd'hui revalorisé.

La parole de profession est en consonance avec une vie tout entière à l'écoute de la parole, mise sous la parole. C'est un vrai combat de mettre toute sa vie sous la parole, c'est ce qu'a vécu Antoine, figure matricielle de la vie religieuse.

Une vie apostolique

Dans la ligne de ce que développe *Vita consecrata* : toute vie religieuse est apostolique, en tant qu'annonce du Royaume, « devant Dieu et pour le monde », les deux dimensions du projet des religieux. La vie religieuse est une manière particulière de ce mouvement même de l'amour trinitaire pour le monde, elle épouse le mouvement d'amour de Dieu le monde. C'est sa manière d'annoncer le Royaume.

« Une manière de vivre »

- Une vie sous la Parole. la parole joue un rôle décisif dans la vie d'un religieux : c'est toujours l'écoute, à l'intime, d'une parole venue de Dieu qui fait entendre un appel à la vie religieuse ; c'est la parole de profession qui engage la réponse... c'est l'écoute quotidienne, patiente et prolongée, de cette parole qui donne de vivre la fidélité au fil des jours... et dans l'attente du monde à venir.
- Choisir la vie religieuse, c'est choisir de vie en communauté, au quotidien avec des frères et sœurs reçus, pour le meilleur et le plus difficile ! C'est aussi prononcer des vœux. La triade des vœux est présente très tôt dans la vie religieuse, mais avec variantes. Ce sont des aspects plus connus sur lequel le document a donc choisi de moins insister...

Aujourd'hui

La quatrième partie du document a cherché à dire où et comment une présence à Dieu s'articule à une présence au frère et au monde à la suite du Christ, où et comment vivre l'ici-bas à partir de l'au-delà. La vie religieuse vit un rapport original au monde et tient une place particulière au sein de l'Église. En ce début du XXI^e siècle, et dans un pays comme la France, des problématiques nouvelles interrogent la foi chrétienne. La commission a retenu trois champs : le social et le politique, la culture, des recherches de sens qui sont autant de lieux et d'appels aujourd'hui.

Cette proposition théologique qu'est le document *L'identité de la vie religieuse* a mis en valeur la catégorie d'expérience. On choisit la vie religieuse parce qu'on a fait une expérience de Dieu, du Christ. C'est en pensant cette expérience que l'on peut faire une théologie de la vie religieuse, car la vie religieuse est une pratique, elle est avant tout une manière de suivre le Christ. Le document s'est aussi voulu « critique » au sens où il y a des catégories qui nous ont semblé plus opérantes que d'autres, où nous avons porté des jugements théologiques. C'est ainsi que nous avons souligné que toute vie religieuse est apostolique (et donc jugé inopérante la distinction contemplatif/apostolique), tempéré l'engouement pour la théologie des charismes de la période post-conciliaire, souligné l'importance de la profession.

Ces propos ne sont qu'un « apéritif » ! Ils sont invitation à lire le document en son entier ! ■

Pour commander le document :
CORREF, 3 rue Duguay-Trouin, 75006 Paris
01 45 48 18 32

NOTES

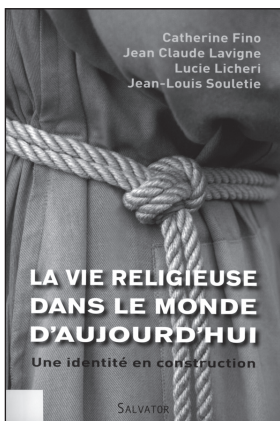
1 - Cet article reprend une présentation qui a été faite à la réunion des responsables diocésains des vocations à Paris, le 16 mars 2011. Il en garde le caractère oral.

2 - Cette commission a été créée en 2003 à l'initiative de la CSM et de la CSMF. Elle est actuellement composée de Joëlle Ferry (Xavière), Jacques d'Huitteau (Frère des écoles chrétiennes), Anne

Lécu (Dominicaine), Jean-Baptiste Lécuit (Carme déchaux), Jean-Luc Molinier (Bénédictin), Sylvie Robert (Auxiliatrice), Étienne Vetö (Chemin Neuf).

3 - Jean-Marie Roger TILLARD, *Devant Dieu et pour le monde. Le projet des religieux*, Paris, Cerf, 1974.

4 - Enzo BIANCHI, *Si tu savais le don de Dieu*, Bruxelles, Lessius, 2001, p. 50.



La vie religieuse dans le monde aujourd'hui

Au centre de la vie religieuse, il y a une expérience de rencontre avec Dieu. Celle-ci est fondatrice de l'identité des religieux et religieuses. Qu'est-ce que cela signifie dans la culture contemporaine ? Pour la première fois, des formateurs se sont rencontrés pour analyser les nouvelles vocations. Sans déplorer la crise que traversent les congrégations, les auteurs parient sur les chances de ces nouveaux venus dont les profils ont beaucoup changé depuis vingt ans.

Catherine Fino, salésienne de Don Bosco, docteur en médecine et docteur en théologie, maître de conférence au Theologicum (Institut catholique de Paris)

Lucie Licheri, petite sœur de l'Assomption, conseillère générale

Jean-Claude Lavigne, dominicain, assistant du prieur de la province de France

Jean-Louis Souletie, missionnaire de Sainte-Thérèse, supérieur général, professeur au Theologicum, directeur de l'Institut supérieur de liturgie (Institut catholique de Paris)

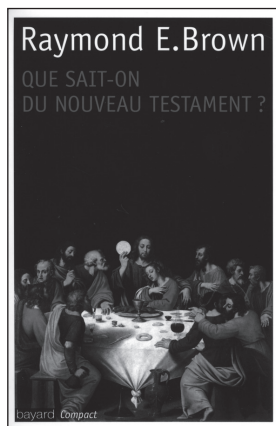
Salvator, 2011, 176 p., 19,50 €

Que sait-on du Nouveau Testament ?

Cet ouvrage présente, dans une langue accessible à un large public, l'ensemble des connaissances disponibles sur le Nouveau Testament. Après une présentation générale de la situation religieuse, sociale, politique, économique de la Palestine au temps de Jésus et de ses disciples, ainsi que des écrits datant de cette époque, l'auteur commente livre par livre tous les écrits du Nouveau Testament : présentation globale du livre, commentaire suivi du texte avec arrêt sur un certain nombre de difficultés ou particularités, questions relatives à l'auteur, la date de rédaction, le milieu de composition du livre et enfin repérage des principaux problèmes posés par le texte avec exposé de thèses et choix personnel de Brown.

Raymond E. Brown est reconnu comme l'un des meilleurs spécialistes mondiaux du Nouveau Testament. Professeur émérite d'études bibliques à New York, il a été appelé par deux Papes à faire partie de la Commission biblique pontificale.

Bayard, coll. "Bayard compact", 2011, 921 p., 29 €



La vie religieuse : une institution à l'épreuve

Jean-Daniel Hubert

bénédictin, prieuré d'Etiolles
psychanalyste

Point de vue

Le vieillissement des communautés, la baisse des vocations sont parmi les facteurs qui aujourd'hui rendent difficiles la vie apostolique religieuse. Les communautés dites nouvelles le sont moins qu'il y a quelques années, elles ont à faire face à leur propre durée. Les hôtelleries de monastères sont souvent pleines de personnes en quête de silence, de réflexion et de prière. Elles rendent un service irremplaçable, mais doivent faire face à une multitude de motivations qui, très souvent, sont bien éloignées de la spécificité monastique. Ce bref constat mériterait bien des nuances, mais gardons-le ici comme un prétexte à une réflexion fondamentale sur l'institution religieuse elle-même.

De l'intérieur d'une congrégation, quelle qu'elle soit, il s'agira d'être attentif à l'accueil et l'on dira volontiers que les jeunes générations sont une chance d'avenir ; encore faut-il que celles-ci aient les moyens et l'audace pour s'investir vraiment dans une fidélité créative. Plus avant dans la formation, il s'agit « d'appartenir à un corps », d'assumer un héritage en restant ouvert aux signes de l'Esprit, mais l'on sait qu'entre l'appartenance plus ou moins formelle et l'adhésion intime, il y a tout un chemin sans cesse à refaire dans la trajectoire d'une vie. La dimension spirituelle d'une règle ou de constitutions indique un horizon, indispensable bien évidemment.

Mais elle peut aussi obscurcir la dureté des faits ou les sublimer de façon illusoire.

Tous ces éléments qui sont constitutifs de la vie religieuse sont en même temps des points de crises possibles qui se manifestent à plus ou moins bas bruit dans le vécu communautaire quotidien ou à l'occasion d'un départ. Il semble bien que c'est la vie communautaire qui soit la plus problématique car c'est elle qui concrétise ou non la décision sans cesse renouvelée à devenir pauvre, obéissant et chaste à la suite du Christ. Avoir un toit, une table, une prière et un rythme commun déterminent certes une vie commune, mais est-ce à tous les coups une vie communautaire qui s'enrichit chaque jour du partage de vie et de foi de chacun des membres ?

C'est à partir de ce questionnement que l'on peut approfondir ce vécu communautaire qui est constitutif de la vie religieuse. Nous le ferons ici en pointant quelques difficultés.

La vie communautaire est tout autant un climat relationnel que des faits vécus. Quand l'âge des participants avance, il se peut que le climat prenne le pas sur les faits. On désignera ceux-ci comme de peu d'importance, on pourra même les évaluer en fonction d'un amour fondamental qui évacue l'altérité. Les jeunes générations venant du monde de l'entreprise, habituées à l'analyse des pratiques professionnelles et aux conflits pourront avoir du mal à se situer dans un collectif religieux pour qui le sens et la dimension spirituelle prennent le pas sur la dureté des faits. J'aime à ce propos cette phrase de Grégoire le Grand quand il affirme : *« Si une vérité vous fâche, il faut mieux consentir à la naissance d'une fâcherie que de renoncer à la vérité. »*

En vie communautaire, la question de la vérité n'est pas non plus une mince affaire ! Il y a bien sûr la vérité de la parole de Dieu, la vérité d'une tradition religieuse souvent longue et chargée affectivement. Ces vérités-là nous précèdent, elles ont leur poids et chacun les intériorise au fil des ans. Un chapitre de congrégation est souvent une belle occasion pour goûter à nouveau frais ces vérités de toujours. Mais il y a aussi la vérité qui se fait jour au cœur du dialogue de personne à personne, quand on ose dire « je » à l'autre dans la fragilité de ce que l'on est, en restant ouvert à ce qu'est l'autre. Faire la vérité est ici un travail jamais achevé, un savoir toujours fragile, une ouverture à l'inconnu, finalement un chemin à risquer. Autrement dit,

la vérité n'est pas seulement d'ailleurs et d'en haut, elle est présente là où se nouent des relations interpersonnelles. C'est en ce sens qu'une vie communautaire peut être un espace privilégié pour faire l'expérience de la vérité : « *La vérité est fille de la discussion* » (G. Bachelard).

La vie communautaire dans son organisation est une institution. Les places de chacun y sont différentes. Elle précède la vie de chacun des participants. Elle se compose de rites, d'habitudes qui permettent de faire le lien avec le passé et le présent, en maintenant ouvert les possibilités de l'avenir. Dans l'institution religieuse, le (ou la) supérieur occupe une place d'exception qui n'a rien d'un privilège ! On ira même jusqu'à dire qu'il s'agit d'un « service » ! Ceci n'est pas faux si la tâche dévolue à cette place particulière consiste à renvoyer chacun à sa responsabilité d'œuvrer pour le bien de tous. Autrement dit, « l'institué » de cette place particulière prend sens par rapport à chaque membre du groupe devant être « instituant » par son agir et sa pensée.

Dans ce contexte, l'autorité n'est ni verticale ni horizontale, ni non plus à confondre avec le pouvoir. Elle est de l'ordre de la parole et de la place de celui qui s'y risque. On se rappellera qu'en tout être humain, ce qui fait autorité est tout autant la place qu'il occupe que la cohérence de ce qu'il dit.

Dans la vie communautaire, il est précieux d'évaluer régulièrement le fonctionnement de l'autorité avant d'en arriver au moment inévitable et nécessaire d'un vote qui, de toute manière, suspend la parole. La règle de saint Benoît offre un assez bon équilibre pour distinguer les places respectives de chacun, les moments de concertation et les décisions communautaires.

La vie communautaire est de l'ordre du tissage. Chaque fil de vie, chaque point, chaque couleur, tout est important pour donner à l'ensemble sa solidité et sa beauté. Tout se noue ou se dénoue bien souvent au moment de prendre des décisions ! Les stratégies pour ne pas prendre de décisions sont innombrables et plus ou moins conscientes. On en restera alors à l'échange d'idées, on pourra s'enfermer dans des contre-propositions ou le silence, dire que les choses ne sont pas mûres ou reporter à plus tard par manque de temps... Tout cela est bien connu ! Le consensus illusoire, la prise de pouvoir peuvent aussi mener leur danse. Se décider seul, et *a fortiori* ensemble, est toujours une œuvre difficile car il s'agit de perdre, en

continuant d'être vivant. Perdre, être incomplet, manquant, toutes choses qui font partie de la vie mais qui sont bien difficiles à assumer. Se décider, c'est donc consentir à perdre sans être perdu, la distinction est ici d'importance, elle touche aux profondeurs de l'être. C'est cela que nous approchons à travers les décisions même les plus simples.

Ces quelques points de friction montrent assez que la vie religieuse, comme toute institution, est à l'épreuve au niveau relationnel, par rapport à la vérité de son être, à travers l'exercice de l'autorité ou la prise de décision. On l'aura compris, ce propos n'est pas là pour nous faire sombrer dans la plainte et il exclut par ailleurs tout recours à des discours incantatoires ou passéistes. Il s'agit plutôt d'identifier quelques éléments qui font crise pour s'en servir de points d'appui et risquer autant qu'il est possible de penser les faits pour les regarder autrement.

La vie religieuse aujourd'hui peut se lamenter de la baisse des vocations en Europe et se réjouir des noviciats qui sont pleins dans certains pays du tiers-monde. Il n'est pas certain que ce soit la question essentielle.

Peut-être vaut-il mieux regarder la vie religieuse comme un formidable signe. À travers elle, l'humain devient possible. Avec toutes les avancées et les impasses de notre univers technologique, c'est bien la question de l'homme qui est posée. Quand on aspire à plus de dignité et de justice dans les pays en voie de développement, c'est aussi la question de l'homme qui s'ouvre.

La puissance symbolique de la vie religieuse nous redit à sa manière qui est l'homme à la suite du Christ. Encore faut-il se risquer à la penser sans oublier le contexte dans lequel elle se situe. ■

Dans l'attente du monde à venir, au cœur du monde présent

Sylvie Robert

auxiliary du Purgatoire,
professeur de théologie spirituelle et dogmatique, Centre Sèvres

La période actuelle ne manque ni de relevés de statistiques ni d'interrogations sur les chemins à trouver et les défis à relever pour la « vie consacrée » et son avenir. L'année de la « vie consacrée » est sans doute marquée par ce souci, mais il peut être bon de le quitter, pour oser s'interroger plus radicalement sur ce qu'est la « vie consacrée », quelle est sa place, son sens et sa mission.

Une nouvelle tentation peut alors surgir, celle de se focaliser sur la seule « vie consacrée » pour la définir. Dans une Église qui est « corps du Christ », appelée à la communion, il nous faut chercher à comprendre ce qu'est la « vie consacrée » en la mettant en regard des autres vocations. Les pages qui suivent entendent proposer quelques jalons en ce sens.

Le choix d'un chemin pour s'ouvrir à l'amour

Où donc situer les « consacrés » ? L'appellation pourrait faire croire à une troisième catégorie au sein de l'Église, les « consacrés », à côté des clercs et des laïcs. Le code de droit canonique précise bien que « l'état de vie consacrée » n'est « ni clérical, ni laïque » ; ce que notait le concile Vatican II à propos des religieux vaut pour tous les « consacrés » : ils ne sont pas dans un « état intermédiaire entre la condition cléricale et la condition laïque ». Clercs et laïcs composent

le peuple de Dieu considéré selon sa structure hiérarchique. La « vie consacrée » ne relève pas de cette distinction ; elle est d'un autre ordre que celui des fonctions, de celui du don fait à l'Église.

Il faut avouer que l'expression « vie consacrée » est problématique – c'est pourquoi je l'accompagnerai de prudents guillemets. Apparue fort récemment, elle a permis d'éviter de parler d'« instituts de perfection » et elle embrasse la diversité des formes de « vie consacrée » : moines et religieux de vie apostolique – les plus nombreux –, membres des instituts séculiers, ermites et vierges consacrées. Mais son usage présente deux difficultés majeures : il fait de la consécration un acte personnel de celui qui se consacre, ou de l'Église : or, dans la Bible, c'est toujours Dieu qui consacre, pour une mission ; en second lieu, pour dire l'originalité d'une vocation particulière, on recourt à un terme qui s'applique à tous : la consécration fondamentale en christianisme est celle du baptême ; tout baptisé est donc déjà un « consacré » ! Où est alors ce qui caractérise ceux que l'on dit « consacrés » ? Pour l'exprimer, on en vient facilement à affecter leur condition chrétienne d'un « plus ». Mais la « vie consacrée » n'est pas une consécration baptismale au carré ! Elle est le choix d'un des chemins de sainteté en christianisme.

Il n'y a pas de baptisés supérieurs et de baptisés de seconde zone ! L'Évangile est tout entier pour tous. Tous sont appelés à la sainteté, c'est-à-dire à la plénitude de l'amour. La suite du Christ n'établit ni rang de préséance ni hiérarchie entre les vocations ; le Christ ne se donne à moitié ou partiellement à personne ; il se donne ou désire se donner entièrement à chacun, quelle que soit sa vocation. Accueillir pleinement ce don sans mesure, c'est lui répondre par un don total ; la radicalité de la réponse vient de la plénitude du don, elle n'est pas fonction de l'état de vie. Le baptême appelle ainsi tout chrétien, quel que soit son état de vie, à mettre le Christ au centre de son existence. Il l'invite à accueillir l'amour de Dieu pour l'humanité et à laisser ce mouvement de la charité divine s'incarner en lui et passer, à travers lui, de Dieu jusqu'au monde. Sans doute aujourd'hui la quête spirituelle vigoureuse de tant de chrétiens qui ne vivent pas la « vie consacrée » peut-elle le rappeler fortement à notre Église.

Toutefois, l'appel du baptême propose à notre choix deux chemins de sanctification, celui du mariage chrétien et celui de la vie consacrée. Une fâcheuse habitude, encore parfois tenace, a restreint

l'usage du terme « vocation » : une « vocation » ne pouvait être que « sacerdotale » ou « religieuse » ! N'y aurait-il pas une vocation au mariage chrétien ? L'appel au ministère et l'entrée dans la vie religieuse se situeraient-ils sur le même plan ? Non ! L'appel au ministère répond à une nécessité de la structure de l'Église. La « vie consacrée » ne relève pas de semblable nécessité ; le mariage chrétien non plus. Ce sont les deux chemins de sainteté chrétienne qui font l'objet d'un choix, reposant sur un élan et une nécessité intérieure, à l'écoute de l'Esprit. Bien sûr ni les clercs ni les célibataires qui n'ont pas choisi de l'être ne sont exclus de la marche vers la plénitude de l'amour ; mais les clercs sont appelés à un ministère, et pour les célibataires qui n'ont pas choisi de l'être, la condition dans laquelle ils vivent ne relève précisément pas d'un choix.

Embrasser la « vie consacrée », c'est donc choisir un des deux chemins chrétiens vers la plénitude de l'amour. La parole de profession que prononce celui ou celle qui s'engage et qui est, sans autre geste liturgique, le sceau apposé sur sa vie donne bien à entendre cette dimension de choix. Un regard sur la différence entre les deux chemins est essentiel pour mieux les comprendre l'un et l'autre.

La « vie consacrée » en sa différence d'avec la vocation au mariage chrétien

La différence la plus évidente entre la « vie consacrée » et le mariage chrétien, c'est le célibat et le mode de relations qu'il engage. Les recherches des historiens nous le disent, dès les origines de la vie monastique, première réalisation de ce qui deviendra la « vie consacrée », le moine est célibataire ; non parce que le mariage serait mauvais, mais parce qu'il choisit d'unifier sa vie par le souci de Dieu, pour aimer ainsi très largement, d'un amour de nature fraternelle. Le célibat fait donc la différence entre les deux chemins fondamentaux de sainteté. Il n'est pas pour autant fondateur : on ne choisit pas le célibat, on choisit un chemin d'unification de sa vie. Il n'est pas non plus ce qui définit la « vie consacrée », mais il manifeste visiblement dans la société l'originalité du « Toi seul » que disent au Christ ceux et celles qui vivent la « vie consacrée ».

Tout baptisé dit au Christ : *« Toi seul es le Seigneur, sous le signe de qui je désire mettre toute ma vie. »* Mais dans la « vie consacrée » le « Toi seul » dit au Christ n'est pas le même que dans le mariage chrétien. Les baptisés ayant vocation au mariage font le choix radical du Christ en recevant leur conjoint puis les enfants qu'ils pourront mettre au monde. Le « Toi seul » qu'ils adressent au Christ ne peut être effectif sans un « toi seul » adressé au conjoint. Ceux qui sont appelés à la « vie consacrée » font le choix du Christ sans conjoint ni descendance ; ils disent au Christ un « Toi seul » sans aucun autre « toi seul », sans être le « toi seul » de personne. Cela se marque dans leur profession, parole adressée à Dieu, marquée d'une gratuité absolue que rien n'oblige si ce n'est une séduction irrésistible : *« Sans toi je ne puis plus vivre. Je ne te tiens pas mais je tiens à toi. Tu me restes autre et tu m'es nécessaire, car ce que je suis de plus vrai est entre nous. »*

Loin de priver des relations humaines, ce « Toi seul » sans aucun autre « toi seul » en ouvre le champ, à l'infini : il fait entrer dans un mode de vie fraternel. C'est avec et devant des frères ou des sœurs qu'il peut être dit, même dans la vocation la plus solitaire – l'ermite est relié à son monastère d'origine ou mis dans la communion ecclésiale par son rapport à l'évêque. Lorsque la fraternité est partage de la vie quotidienne, elle est le milieu porteur et le lieu de vérification de ce « Toi seul » original dit au Christ. Elle est le laboratoire d'un amour qui est appelé à s'ouvrir par principe à tous, sans élire ni exclure qui que ce soit. L'amour conjugal ouvre, lui aussi, sur un amour plus large que la cellule familiale, mais qui se vivra sous un autre mode relationnel que le mode conjugal et familial. La « vie consacrée », quant à elle, appelle à vivre toute relation au dehors de la communauté d'appartenance sous le même mode fraternel qu'à l'intérieur, sans choix privilégié, en une ouverture universelle.

Comme l'indique le contenu de la promesse par laquelle on s'engage à la « vie consacrée », ce choix comporte une manière de vivre instituée. L'appartenance à l'institut ou au monastère, la règle de vie ou le programme personnel formulé par un ermite et reconnu par son évêque, les vœux prononcés ou les promesses faites tracent les contours de cette manière de vivre. Le mariage chrétien, lui, ne comporte pas, de soi l'explicitation aussi précise d'une manière de vivre.

L'incarnation du « Toi seul » dit au Christ dans une manière de vivre

La parole de profession ou d'engagement dans la « vie consacrée » est expression publique, même sous forme très restreinte, du désir et de la résolution de laisser s'unifier toute son existence par ce « Toi seul » dit au Christ sans aucun autre « toi seul », dans des comportements concrets.

Cette parole personnelle, adressée à Dieu, naît toujours de l'écoute de la Parole de Dieu. Elle signifie ainsi la résolution, dans la « vie consacrée », de mettre toute sa vie sous la Parole et de privilégier le dialogue avec Dieu. Évidemment, la réception très personnelle de la Parole de Dieu et la prière ne sont pas l'apanage de ceux et celles qui vivent la « vie consacrée ». Mais elles sont pour eux le lieu d'exercice au quotidien de ce « Toi seul » sans aucun autre « toi seul » où ils s'exposent à Dieu. Pour qui engage sa vie avec quelqu'un qu'il ne voit pas et qu'il pourrait façonner à sa mesure, c'est le lieu de la rencontre, à la fois bienfaisante et éprouvante, de l'altérité de Dieu et de sa liberté.

L'appartenance fraternelle à une communauté concrète apporte le soutien de l'expérience et de la fidélité de chacun, tous se trouvant mis ensemble par la relation de chacun à Dieu. Elle confronte à des êtres humains en chair et en os, qui sont à aimer comme des frères. Elle offre comme un terreau, pour que s'épanouisse la promesse prononcée, et où germe mystérieusement une vitalité commune dont chaque membre est à la fois bénéficiaire et acteur. Dans la vie religieuse, l'héritage des fondateurs, leur intuition spirituelle propre et toute la tradition de l'institut constituent un patrimoine commun que chacun reçoit en le reconnaissant comme ce qui donne forme à son propre appel. En devenant à son tour porteur, chacun est l'interprète et l'incarnation, avec sa propre personnalité spirituelle, du souffle et des manières de vivre communes.

Tous les « consacrés » ne prononcent pas explicitement les trois vœux de pauvreté, chasteté, obéissance que, depuis la fin de l'époque médiévale, l'Église a retenus comme constitutifs de ce que nous appelons aujourd'hui la « vie consacrée ». Même avant la

fixation aussi nette de cette triade, on en reconnaît la présence dans les premiers exemples de vie monastique. Dans la mise en commun de tout bien et la remise de soi-même sous l'autorité d'un frère qui a charge de l'ensemble se tissent des liens qui ne sont pas sous le mode de la préférence ou de l'exclusive.

Mais surtout et plus fondamentalement, le « Toi seul » dit au Christ n'a de sens que s'il s'incarne en toute l'existence ; les trois vœux ouvrent toutes les dimensions essentielles de l'existence humaine à cette incarnation. Car, à travers eux, c'est le rapport à la vie qui est touché à la racine, sous ses trois formes fondamentales de l'origine, de la propagation et de l'entretien. L'obéissance est reconnaissance que l'origine de notre vie est en Dieu et renoncement à s'en faire le maître. La chasteté dans le célibat touche le rapport à la vie en ce qu'elle est faite pour se propager. La pauvreté, qui affirme que tout est don gratuit et exerce à reconnaître que Dieu pourvoit, éduque le rapport à la vie sous l'angle de l'entretien qu'elle requiert.

Vivre selon les vœux, c'est aussi mettre toute sa vie sous le signe de la parole et ainsi l'ouvrir au dialogue avec Dieu par la médiation d'une écoute et d'une parole humaines : l'obéissance donne de ne rien vivre sans qu'une parole vienne le reprendre ; la chasteté dans le célibat fait passer de manière privilégiée par la parole pour vivre les relations et invite à la fécondité, non sous la forme d'une rencontre charnelle dont naît une nouvelle vie, mais sous celle d'une parole qui porte fruit ; la pauvreté introduit dans le rapport aux biens la distance du partage et de la rencontre de l'autre.

Les vœux viennent encore travailler, en celui qui s'y engage, toute relation. En effet, ils mettent devant les différentes figures possibles de relation à l'autre : l'autre comme aîné ou « parent », dans l'obéissance ; l'autre comme pair, en face à face, en partenaire de relation, dans la chasteté ; dans la pauvreté, l'autre comme « prochain », avec qui partager, lui qui ne m'est rien sinon par le désir de Dieu. Ce sont les figures relationnelles essentielles ; les vœux donnent ainsi de laisser l'amour de Dieu révéler et convertir toutes les relations.

Enfin, ils sont regard sur l'homme. La pauvreté accepte de regarder l'homme dépouillé de ce que rajoutent toutes les formes d'avoir, l'homme « nu », tel qu'il est sorti des mains de Dieu et tel qu'il y retournera. La chasteté dans le célibat fait envisager l'autre

seulement pour Dieu et pour lui-même ou pour autrui, et non dans le mouvement spontané de retour vers nous-mêmes. L'obéissance met en position de dialogue et révèle l'homme comme être parlant, responsable et libre.

Ainsi incarné, le « Toi seul » des « consacrés » prend sa part, originale et unique, de l'annonce du Royaume à venir.

Une annonce du Royaume à venir

La « vie consacrée » a pu être comprise comme fuite du monde. Une clarification est ici nécessaire. Il ne s'agit pas de se retirer du monde – comment les instituts séculiers, appelés à une pleine insertion dans la société, pourraient-ils alors être reconnus comme faisant partie de la « vie consacrée » ? Il ne s'agit pas non plus de porter un regard négatif sur le monde auquel tout baptisé est envoyé.

La mission n'est pas un à-côté de la « vie consacrée », dont moines et ermites seraient comme préservés, dispensés ou exclus, tout réservés à une contemplation qui serait incompatible avec quelque engagement terrestre. Toute « vie consacrée » est « apostolique », comme l'a fortement rappelé *Vita consecrata*. Tout simplement parce que toute vie baptismale est annonce, sous peine de demeurer infirme et d'être infidèle à l'Évangile. Le Christ a aimé son Père en aimant les siens jusqu'au bout et en donnant sa vie pour l'annonce de cet amour. Parce que l'amour de Dieu atteint l'homme en l'ouvrant à l'amour d'autrui, accueillir cet amour, c'est laisser son dynamisme envahir notre existence et donner naissance en nous aux paroles et aux actes de la charité.

L'infini de l'amour de Dieu et l'inventivité multiforme qu'il suscite sont à la source de la diversité de la « vie consacrée ». L'ermite est porteur de la dimension de solitude inhérente à toute rencontre. La vie de vierge consacrée prend en charge l'image nuptiale de l'union du Christ à l'humanité. La vie monastique manifeste la puissance unificatrice de l'amour de Dieu ; l'exercice d'un amour universel peut y demeurer invisible ou prendre forme visible à l'intérieur de la communauté ou à l'égard des hôtes du monastère. La vie religieuse apostolique, dont la créativité s'est déployée au cours des

siècles par une sensibilité aux appels de l'Esprit dans les situations du monde, se met au service du désir de Dieu que tout homme ait la vie en abondance. Les membres des instituts séculiers répandent cet amour visiblement dans les actes mais secrètement comme le levain dans la pâte.

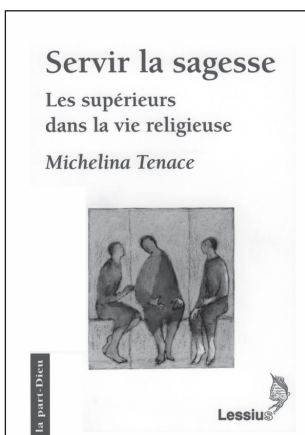
Dans sa diversité, la « vie consacrée » a une manière propre de prendre en charge l'annonce évangélique du Royaume. Le célibat « consacré » est « célibat pour le Royaume ». De fait, mettre des enfants au monde, c'est ouvrir le présent sur un avenir terrestre ; renoncer à une progéniture, c'est ne pas travailler au renouvellement des générations et à la prolongation de la vie terrestre. La relation fraternelle inhérente à la « vie consacrée », anticipe, par son universalité de principe, la communion promise dans l'au-delà, lorsque « *Dieu se fera tout en tous* ». Les trois vœux ouvrent une fenêtre vers ce qui ne passera pas : ils interrogent sans trêve notre soif de nous assurer sur ce qui est à notre disposition, à notre portée, sur notre œuvre, et de pourvoir nous-mêmes à notre avenir ; ils entretiennent le désir d'un monde où tout pain, y compris celui de l'affection, sera partagé avec tous. Ainsi l'attente du monde à venir, la dimension eschatologique de la foi chrétienne marque-t-elle toute l'existence des « consacrés ». Non pas qu'ils en soient les spécialistes, la confisquant aux autres baptisés ! Mais leur vocation leur donne une manière propre de s'y ouvrir et d'en témoigner.

En effet, le sacrement du mariage reconnaît en Dieu la source d'un amour humain dont l'étincelle initiale est la rencontre entre deux êtres de chair ; il marque d'éternité cet amour humain. Et à travers lui se vit le chemin de sanctification commune et mutuelle des deux époux, qui passe par un dépouillement dont chacun est pour l'autre le lieu et le moyen. Au fil du temps et des épreuves, jusqu'au deuil même, cet amour humain, né dans la chair, aura à se défaire jusque de la chair, à se tourner vers ce qui ne passe pas. Les époux chrétiens sont ainsi appelés, à partir de la chair, à se tourner vers l'au-delà. Le chemin de la « vie consacrée » est autre. Le renoncement à l'amour conjugal qu'il comporte ne peut être l'effet que de l'appel à un autre amour, né d'une rencontre éminemment personnelle avec le Seigneur, tournant tout l'être dans l'attente du face à face avec Dieu. Cet appel de l'au-delà n'éloigne pas de l'ici-bas ; au contraire, il y renvoie, à travers les visages humains avec lesquels on

fait route dans la « vie consacrée », les manières de vivre que l'on adopte, les vœux qui portent sur le plus vif de l'humain avec ses appétits les plus incarnés, et l'envoi en mission.

Tandis que le mariage chrétien est vocation à reconnaître dans l'ici-bas le sceau de Dieu et ainsi à ouvrir la chair sur l'Esprit, la « vie consacrée » est appelée vers l'ici-bas à partir de l'au-delà, pour vivre toute la chair à partir de l'Esprit. Elle est invitée à vivre dans la chair ce qui ne vient pas d'elle – ce pourrait être une définition des vœux – et envoyée dans le monde par une Parole venue d'ailleurs – ce pourrait être une définition de la mission. À sa manière, la « vie consacrée » reconnaît, annonce et ouvre un espace à Dieu dans l'existence humaine. Elle inscrit dans l'existence et l'aujourd'hui la question de Dieu, à travers des vies qui manifestent qu'il est possible de dire un « Toi seul » au Christ sans aucun autre « toi seul » sans pour autant se détourner de l'humanité. Elle annonce par ce qu'elle est les temps nouveaux. Mais elle a aussi pour mission d'écouter les musiques que l'Esprit tente de jouer au cœur du monde pour en manifester la vocation à ce qui ne passe pas.

C'est donc ensemble, mais différemment et comme en deux mouvements inverses et complémentaires, que le mariage chrétien et la « vie consacrée » annoncent le mystère du Dieu incarné qui promet l'humanité à sa gloire. Retrouver sa vocation propre à l'annonce du Royaume est sans doute susceptible d'aider la « vie consacrée » à « *réveiller en elle le don de Dieu* », à se renouveler dans son rapport au monde, à modifier son regard sur sa situation présente et à travailler à une plus grande communion des vocations au sein de notre Église... ■



Servir la sagesse

L'exercice de l'autorité dans la vie religieuse – un art difficile – a été plus souvent envisagé dans le cadre de l'obéissance que dans celui de l'autorité.

Cet ouvrage se situe dans la perspective inverse, adoptant résolument le point de vue des supérieur(e)s. Entre les tentations opposées de l'autoritarisme et de l'abdication de toute responsabilité, la meilleure tradition ecclésiale, de Basile à Ignace de Loyola, invite les supérieur(e)s à gouverner avec sagesse, faisant en

sorte que le salut puisse se réaliser dans les personnes qui leur sont confiées.

La théologie trinitaire aide particulièrement à comprendre le fondement d'une telle autorité et à en tirer le meilleur fruit. Exercer l'autorité dans la vie religieuse, c'est aider à la croissance spirituelle de chacun et servir la communion à la quelle Dieu appelle l'humanité.

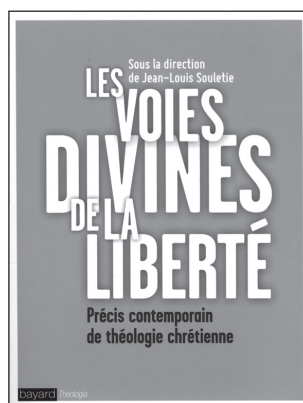
Michelina Tenace enseigne à l'Université pontificale grégorienne. Après une formation littéraire, philosophique et théologique, elle s'est consacrée aux thèmes et aux auteurs de l'Orient chrétien.

Lessius, coll. "La part Dieu", 2009, 144 p., 15,50 €

Les voies divines de la liberté

Ce livre veut déployer les tâches de la théologie dans la culture moderne en montrant quelles sont les disciplines et leur objet dans le cursus académique. Sans équivalent francophone, il met à jour une discipline méconnue. Conçu par de jeunes universitaires, il renouvelle une approche thématique en lui donnant son épaisseur anthropologique. Fort des travaux les plus récents et maîtrisant les traditions de chacun des secteurs de la théologie catholique, cet ouvrage fournit un accès à ce qu'il y a de plus décisif dans l'intelligence de la foi chrétienne.

Ouvrage publié sous la direction de **Jean-Louis Souletie**



Bayard, 2011, 400 p., 19,90 €

De nouvelles formes de vie consacrée dans la culture contemporaine

Jean-Claude Lavigne, op
Danièle Brunon

Aujourd'hui comme hier, des hommes et des femmes sont saisis par Dieu, parfois à travers une épopée de fulgurances mystiques, parfois au terme de choix besogneux. Face à cette irruption de Dieu, certains veulent réorganiser leur vie pour se tenir disponibles à cette nouvelle rencontre. Ils cherchent une forme de vie qui le permette, bien que leur vocation propre ne corresponde pas aux formes de vie religieuse les plus classiques.

Ils ne « décrochent » pas de ce monde, pensant que c'est là qu'ils sont appelés à vivre leur passion pour Dieu. Car c'est bien en assumant leurs responsabilités dans ce monde, mais dans un écart contemplatif, qu'ils peuvent être acteurs de l'évangélisation. En effet, la vie commune quotidienne est peu adaptée pour ceux et celles qui vivent un appel de ce type. D'une part, ils doivent répondre aux exigences de la vie professionnelle, souvent urbaine, et d'autre part, il s'agit de personnes pour qui la vie religieuse doit être compatible avec un certain degré d'autonomie, d'autant plus qu'ils ont des caractères et des psychologies qui font d'eux des hommes et des femmes pertinents et combattifs face aux multiples défis de la société contemporaine.

S'ils ne veulent, ni ne peuvent, vivre la vie communautaire de manière classique à plein temps, ils sont à la recherche d'un style de vie centré sur l'oraison, la méditation et la contemplation. Les instituts séculiers ne leur conviennent pas car ces derniers sont plus orientés vers le témoignage apostolique par le travail et la proximité sociale.

Ils sont donc à la recherche d'une forme de vie particulière et originale. Pour accompagner des projets de fondation de ces nouvelles formes de vie religieuses nous pouvons, sur certains points, trouver des repères et des inspirations dans des formes de vie religieuse qui ont vu le jour au cours des siècles. L'une d'elle en particulier, la vie des béguines et des béguards ¹ correspond sur certains points à ce qui est recherché : à la fois une vie autonome (avec son rythme professionnel et ses obligations sociales) et une forte implication dans la prière communautaire, la liturgie, la *lectio divina*... La vie spirituelle ensemble permettant à chacun de se stimuler, de s'épauler, d'approfondir l'aventure contemplative et de porter des fruits en Église.

C'est ce qui a caractérisé la vie des béguines du XII^e siècle, en particulier en Belgique, en Allemagne et dans le Nord de la France. Les béguinages rassemblaient des groupes autonomes de femmes qui n'étaient ni mariées, ni cloîtrées, vivaient autour d'un lieu de célébration, priant et lisant la parole de Dieu, faisant de l'accompagnement spirituel ou discutant de leur vie spirituelle, s'engageant dans des œuvres éducatives ou sociales qui leur étaient propres. Fidèles aux enseignements de l'Église, elles suivaient une voie de prière ardente. Elles furent plus de quatre cents à Paris sous le règne de saint Louis. De ces groupes sont nées de grandes contemplatives ² dont les plus connues sont Hadewijch d'Anvers, Marie d'Oignies, Marguerite d'Ypres, Marguerite Porète (qui aura une influence sur la pensée de Maître Eckart) mais aussi la bienheureuse Juliette de Cornillon qui faisait partie d'une communauté vouée au service des lépreux et à qui l'on doit l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Les béguines ne prononçaient pas de vœux monastiques et vivaient selon les règles qu'elles-mêmes établissaient en assumant l'organisation spirituelle et économique de la communauté ³. Certaines d'entre elles ont été perçues comme dangereuses par l'institution ecclésio-politique de leur époque dont les mécanismes de contrôle ont eu raison de cette forme de vie. En 1311-1312, le concile de Vienne condamne un certain nombre d'erreurs doctrinales attribuées aux béguines et béguards, dont certaines peuvent être attribuées à la nouveauté de leur démarche, alors que d'autres en revanche sont aujourd'hui reconnues comme ayant porté des fruits au cœur de l'Église, trouvant écho dans la pensée de grandes

figures contemplatives, notamment chez les mystiques rhénans. Le bûcher pour hérésie et l'enfermement dans des formes de vie monastique de l'époque ont eu raison du mouvement religieux des béguards et béguines qui ne disparut définitivement qu'à la fin du xv^e siècle.

Or aujourd'hui, des expériences nouvelles se mettent en place ou cherchent à se structurer en s'inspirant de certains aspects de ce style de vie. Des tentatives existent pour réinventer cette forme de vie consacrée, en proximité avec des grands ordres qui ont une tradition à la fois apostolique et contemplative comme l'Ordre des Prêcheurs. Cette redécouverte du mode de vie béguinal correspond bien à ceux et celles qui désirent se rendre profondément disponibles à Dieu au cœur de la culture contemporaine. Tout en vivant de manière relativement autonome, ils cherchent à fonder leur existence dans une forme de vie communautaire nouvelle, une vie « active », fondée sur un socle contemplatif, axée sur la prière, l'étude et la pratique des sacrements. Ces communautés sont contemplatives mais ne se retirent pas du monde. Elles se donnent pour horizon de faire l'apprentissage de la vie active à la lumière de la contemplation, afin que chacun puisse se tenir réceptif à la Parole de Dieu au cœur de sa vie et trouver là une fécondité pour le salut du monde. En se rattachant à de grandes traditions religieuses, elles sont colorées par la spiritualité propre à chaque famille et déclinent les fruits de la contemplation de manière spécifique : accompagnement, enseignement biblique ou théologique, solidarités... Un point de vigilance s'impose : la mission découle de la contemplation, et une veille constante doit s'exercer vis-à-vis du danger de l'activisme !

Cette manière d'être consacré se conjugue aussi avec une recherche de vie simplifiée et solidaire des plus pauvres mais qui ne passe pas forcément par la mise en commun totale des biens. Cette manière de faire semble à la fois plus authentique et adaptée à la vie économique contemporaine. Le célibat, compatible avec une mixité responsable, apparaît comme incontournable pour que le tête-à-tête amoureux avec Dieu, une caractéristique des communautés contemplatives de la tradition des mystiques rhénans, puisse se produire. Cette expérience exige la solitude... et en même temps la vie fraternelle.

La proximité de l'habitat est impérative mais elle peut se moduler au rythme des communautés. Si cette forme de vie consacrée ne met pas au centre la vie commune domestique, elle n'échappe pas à la nécessité d'une régulation et donc de l'institution de responsables de la paix et de l'unité du groupe. L'élection de ces responsables et la rotation de ces derniers s'imposent.

La fondation de communautés contemplatives nouvelles paraît être une proposition importante pour la vie consacrée dans la culture contemporaine. On peut souhaiter qu'à l'instar de ce qui a été vécu aux XII^e et XIII^e siècles en Europe du Nord, un grand mouvement spirituel puisse aujourd'hui trouver son élan propre.

Ce qu'Hadewijch d'Anvers décrivait comme une aventure amoureuse (*Poèmes strophiques* 21) :

« Celui que l'Amour conduit à son achèvement
Doit parcourir de vastes étendues,
D'après sommets et des gouffres ;
Au plus fort des orages il cherchera son chemin
Afin d'être initié à son mystère :
Qu'il faut consentir au désert sans limites,
Cheminer sans repos par des plaines arides
Et se meurtrir aux arêtes
Des versants et des cimes ;
Ou encore braver les torrents
Des abîmes sans fond
Afin de conquérir l'Amour
Par démesure d'amour. » ■

NOTES

1 - Les groupes d'hommes (béguards) furent moins nombreux.

2 - Hadewijch d'Anvers, *Écrits mystiques des béguines*, Seuil, coll. « Points sagesse », 2008.

3 - Philippe Guignet, « État béguinal, demi-clôture et vie mêlée des filles dévotes, de la Réforme catholique dans les Pays-Bas médiévaux à l'époque moderne », *Histoire, économie et société*, 2005-3.

Quel avenir pour la vie religieuse ?

Grégoire Catta
jésuite

Dans sa lettre aux séminaristes publiée en octobre ¹, Benoît XVI rapporte un échange qu'il a eu avec un commandant de l'armée allemande au moment de son service militaire sous le régime nazi. L'officier lui ayant demandé quelle profession il envisageait pour son avenir, il avait déclaré son désir de devenir prêtre catholique et il s'était alors vu rétorquer : « *Vous devrez chercher autre chose. Dans la nouvelle Allemagne, il n'y a plus besoin de prêtres !* » Benoît XVI commente cet événement en soulignant combien, au contraire, son pays avait eu besoin de prêtres dans les temps qui suivirent. Tout en soulignant la grande différence avec la situation d'aujourd'hui, il remarque ensuite que « *beaucoup aujourd'hui pensent que le sacerdoce catholique n'est pas une "profession" d'avenir mais qu'elle appartient plutôt au passé* » ; c'est pourquoi il désire soutenir et encourager vivement ceux qui s'engagent sur cette voie : « *les hommes auront toujours besoin de Dieu. [...] Dieu est vivant, et il a besoin d'hommes qui vivent pour lui et le portent aux autres* ».

Si, dans une société sécularisée comme la nôtre, la question de l'avenir du prêtre se pose aux yeux de beaucoup de nos contemporains, celle du religieux se pose à double titre. D'abord, comme pour le prêtre, l'idée d'engager toute sa vie dans le célibat pour un motif religieux semble étrange ou anachronique à beaucoup. Ensuite, au sein même des communautés chrétiennes, la vie religieuse est mal connue et bien souvent mal comprise ² : quelle raison d'être pour une vie religieuse contemplative ou au milieu du monde, alors même que

l'urgence de fournir des pasteurs pour les communautés paroissiales se fait si cruellement sentir ?

Et pourtant, il y a neuf ans, je poussais la porte du noviciat de la Compagnie de Jésus dans la région lyonnaise. Depuis, mon désir de « *vivre ma vie entière dans cette Compagnie* » – selon les mots de la formule des vœux que j'ai prononcé deux ans plus tard – ne m'a pas quitté. Comme dans tout engagement à vie, ce désir s'est modifié, s'est approfondi, a traversé des crises et cela va continuer, mais il est toujours bien là aujourd'hui alors que je viens d'être ordonné diacre et me prépare à être prêtre. Ce désir de suivre le Christ dans la vie religieuse, je ne suis pas le seul à l'avoir puisque nous sommes actuellement une quarantaine de jésuites français en formation. Il est en même temps une vocation, un appel de l'Esprit entendu au plus profond et confirmé par une institution. C'est à partir de ce désir que je peux partager la manière dont je vois l'avenir. Ce regard ne prétend en rien être exhaustif ou définitif ; c'est le point de vue particulier d'un jeune religieux qui croit en cette vie qu'il a choisie et qui y croit suffisamment pour souhaiter que beaucoup d'autres s'y engagent. Dans les lignes qui suivent, je souhaite pointer des caractéristiques de la vie religieuse apostolique porteuses de sens, selon moi, pour l'avenir. Je me limite bien sûr à ce dont j'ai l'expérience : la situation française et la vie religieuse d'un institut religieux masculin relativement ancien. D'autres choses pourraient sûrement être dites du point de vue de la vie monastique, d'une communauté nouvelle ou encore d'un institut féminin.

Tout d'abord, il convient de se rappeler que la forme particulière de suite du Christ qu'incarne la vie religieuse n'est pas indispensable à la vie de l'Église. Sans un évêque, des prêtres et des fidèles, l'Église ne peut exister en un lieu particulier. En revanche la présence de la vie religieuse n'est pas requise. Cela ne signifie pas qu'elle soit inutile, bien au contraire, mais cela conduit le religieux à peser d'une manière toute particulière ces mots de l'Évangile : « *De même, vous aussi, quand vous avez fait tout ce qui vous était ordonné, dites : "Nous sommes des serviteurs quelconques. Nous avons fait seulement ce que nous devons faire"* » (Lc 17, 10). Le religieux est un serviteur quelconque dont on peut se passer. La Compagnie de Jésus fut supprimée pendant cinquante ans, de 1773

à 1814. Il n'est inscrit nulle part qu'elle doive exister jusqu'à la fin des temps. Dans l'histoire de l'Église, les formes de la vie religieuse ont varié. À toutes les époques, des ordres ou des instituts naissent et d'autres meurent. Une dimension de précarité est donc inhérente à la vie religieuse. Des époques plus florissantes ont pu nous le faire oublier. Ainsi en est-il des nombreuses œuvres et institutions fondées et animées par des religieux. Elles peuvent faire croire à une certaine puissance et à un sentiment d'immortalité. Mais dans un contexte de décrue des moyens humains et financiers, les défis auxquels ces œuvres doivent faire face nous ramènent les pieds sur terre. Et c'est sans doute une chance à saisir : la chance de devoir se remettre, en toute humilité, à l'écoute de l'Esprit pour discerner les lieux et les moyens qui permettent le mieux aujourd'hui de participer à la mission du Christ. Ce ne sont pas forcément les mêmes qu'hier. Une institution, une œuvre n'est jamais sa propre fin : nous vivons à une époque où nous devons sans cesse nous poser la question du sens de ce que nous faisons et inventer de nouvelles manières de faire. Cela suscite légitimement des inquiétudes mais également un véritable dynamisme né du fait de devoir puiser directement à la source de notre engagement qui est le Christ et aux sources de notre vie religieuse que sont les écrits et la vie de nos fondateurs. Ce travail largement entrepris depuis le Concile est toujours à poursuivre et encore davantage dans le contexte général de ce début du XXI^e siècle marqué par de profondes crises à tous niveaux : économique, financier, politique, écologique, énergétique... Dans la vie religieuse nous sommes invités à retrouver le sens de la fragilité qui fait dire à saint Paul : « *C'est quand je suis faible que je suis fort* » (2 Co 12, 10).

La caractéristique la plus forte de la vie religieuse est la dimension d'engagement manifesté dans les vœux. Le religieux fait vœu de pauvreté, chasteté, obéissance, pour toujours, dans un institut particulier. Cet engagement n'a rien d'héroïque. Celui qui le prononce ne prétend pas affirmer être le modèle parfait d'une vie pauvre, chaste et obéissante mais bien plutôt il déclare se mettre en chemin pour vivre toujours davantage ces trois dimensions en respectant la manière de faire du groupe auquel il se joint. Pourtant cet engagement total porte un sens particulier dans notre société où précisément tout engagement dans la durée paraît extrêmement

difficile. Tous ceux qui travaillent auprès de la jeunesse peuvent en témoigner. Si la générosité ne manque pas, il y a une vraie crise de l'engagement qui se manifeste à des niveaux très divers : tenir sa décision de participer à tel week-end, s'engager pour un service qui va durer toute une année, s'engager pour la vie dans le mariage... Dans une société marquée par la logique du contrat, du donnant-donnant, de la recherche d'une certitude d'efficacité, la vie religieuse est appelée à témoigner de la pertinence d'une autre logique, celle de la gratuité, du don total, cette logique à l'œuvre dans l'alliance que Dieu établit avec son peuple et qu'il renouvelle en Jésus-Christ. Que quelques-uns s'engagent ainsi radicalement est une aide pour que tous puissent à leur manière vivre une dimension de don gratuit, source de liberté et de bonheur. Une dimension que l'on retrouve dans un temps pris au contact des plus pauvres, un week-end passé avec des handicapés, un moment de prière silencieuse ou un temps de recollection. Mais pour que l'engagement de la vie religieuse continue de faire signe, il nous faut relever un défi de taille : que notre rythme de vie puisse témoigner d'une dimension de gratuité. Si mon agenda est aussi chargé que celui des personnes que j'accompagne, si la gestion de mes déplacements, l'usage de mon téléphone, mon rapport aux réseaux sociaux sont ceux d'un « cadre surbooké », si dans le foisonnement de mes activités apostoliques, toutes bonnes et utiles, il n'y a pas de place visible pour une respiration intérieure, de quoi témoigne ma vie religieuse ?

La vie religieuse apostolique est également marquée par une présence dans le monde, une présence au monde. En cela elle diffère de la vie monastique. Les mots de Jésus à Nicodème rappellent le cœur de cette mission : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils son unique [...] non pour juger le monde mais pour que le monde soit sauvé par lui* » (Jn 3, 16-17). Comment, aujourd'hui et demain, aimer le monde et être porteur de cette bonne nouvelle du salut ? Peut-être en mettant l'accent sur l'accompagnement : accompagner les hommes et les femmes d'aujourd'hui pour les aider à se tenir debout dans des temps marqués par l'incertitude, les changements, les crises, pour témoigner que la vie est plus forte que la peur. Accompagner c'est renoncer à avoir des réponses et des solutions

toutes faites ; c'est prendre l'option de la rencontre, de l'écoute, du dialogue, donner des repères, des outils pour permettre à chacun de faire un chemin qui le conduise à la rencontre vivante de son Sauveur. Les formes de l'accompagnement, entendu de cette manière, sont diverses et ne se limitent pas à ce qu'on appelait anciennement la direction spirituelle. On peut citer les demandes croissantes de formation spirituelle qui se concrétisent par des propositions d'écoles de prière appuyées sur des traditions spirituelles. Les questionnements éthiques sont aussi des lieux d'attente de nos contemporains. Accompagner, c'est également porter une attention particulière aux exclus, aux étrangers, aux plus faibles de notre société. La vie religieuse, qui dans l'histoire a été à l'origine de tant d'œuvres de charité, est appelée à porter toujours davantage ce souci non pas comme une exigence éthique – parce que le Seigneur nous l'a demandé – mais bien fondamentalement parce que les pauvres et les petits sont source pour notre foi : « *Ils sont premiers dans le Royaume.* »

Autre caractéristique de la vie religieuse, elle est une vie ancrée sur le Christ à la manière dont un ou des fondateurs l'ont déployée. L'ancrage sur le Christ qui est le propre de toute vie de baptisé y prend une coloration particulière qui se manifeste dans une façon de prier, de se rapporter au monde, de « *chercher la face du Seigneur* » (Ps 26). Par exemple, dans la spiritualité ignatienne, la recherche de Dieu dans le discernement, la décision sont particulièrement mis à l'honneur ; la pratique des Exercices spirituels en est la source. La clarté d'une identité spirituelle vivante est un appui indéniable pour la vie personnelle du religieux et pour la vie du corps que constitue son institut. Dans une société toujours davantage en quête de repères, elle offre un point d'ancrage qui, loin d'enfermer dans la fixité de règles et de pratiques, permet au contraire créativité et adaptation aux situations nouvelles. Pour les grandes familles religieuses, présenter, expliciter, partager leur spiritualité est donc une exigence aujourd'hui et sans doute encore plus demain. Par ailleurs, la variété des traditions spirituelles dont témoignent les instituts et congrégations religieuses est une richesse pour l'Église au moment où une diminution numérique rend indispensable une unité vécue dans la diversité et non dans l'uniformité.

La dernière caractéristique incontournable à évoquer dans ce petit panorama de la vie religieuse est la dimension de vie communautaire. Le choix de cette vie est toujours, d'une manière ou d'une autre, le choix d'une vie à plusieurs, non individualiste : il nous est donné comme frères des hommes que nous n'avons pas choisis. Et il ne s'agit pas ici seulement d'une fraternité spirituelle, les exigences de la vie commune nous le rappellent. Dans une société marquée par beaucoup de formes d'individualisme, cette forme de vie peut faire signe. Elle est sans doute appelée à le faire davantage. Les relations fraternelles vécues en communauté doivent pouvoir être vécues avec d'autres, ce qui renvoie aux dimensions d'accueil et d'hospitalité traditionnelles dans la vie religieuse. Une certaine simplicité de vie, à contre-courant de la société de consommation, paraît également indispensable pour que la vie religieuse fasse signe. L'efficacité apostolique qui oblige à ne pas ignorer les progrès de la technique, par exemple dans le domaine de la communication, ne doit pas étouffer cette nécessité de la vie simple. C'est là une tension réelle.

D'autres aspects seraient sans doute à évoquer mais ces quelques points suffisent. Fragilité, témoignage d'engagement dans la durée, présence au monde, ancrage dans une spiritualité, dimension communautaire, toutes ces caractéristiques de la vie religieuse sont autant de lieux d'inspirations mais aussi de défis pour l'avenir d'une forme de vie qui est d'abord une grâce offerte au monde et à l'Église. De belles pages sont encore à écrire pour son histoire ! ■

NOTES

1 - BENOÎT XVI, *Lettre aux séminaristes*, 18 octobre 2010.

2 - J'en veux pour preuve l'effort qu'il m'a fallu déployer récemment pour expliquer à un journaliste d'une radio catholique qu'étant religieux jésuite en formation pour le sacerdoce je n'étais pas pour autant un séminariste.

3 - Comme définition de la vie religieuse, j'adopte celle de Philippe Lécrivain : la vie religieuse est « une "manière de vivre" l'Évangile à la suite d'un fondateur ». Philippe LÉCRIVAIN, *Une manière de vivre. Les religieux aujourd'hui*, Lessius, Bruxelles, 2009, p. 6.

4 - J'emprunte ici la réflexion d'Etienne Grieu dans *Un lien si fort*, Éd. de l'Atelier, Ivry-sur-Seine, 2009.

Cinéma et vie consacrée

Mgr Pascal Wintzer

administrateur apostolique du diocèse de Poitiers,
président de l'observatoire « Foi et Culture »

La place du cinéma dans notre culture

En France, la sortie au cinéma est la pratique culturelle la plus communément partagée puisque 95 % d'entre nous se sont rendus au moins une fois dans leur vie dans une salle de cinéma (ensuite, viennent le cirque : 77,5 %, le musée : 77 %, la visite d'un monument historique : 71 % et le théâtre : 57 %) ¹.

D'autre part, selon les études effectuées, les jeunes des pays occidentaux voient en moyenne deux films par jour (aussi bien à la télévision qu'au cinéma, sur une vidéo ou un DVD, et désormais via Internet). L'image qu'ils ont de la réalité est profondément marquée par cette expérience. Elle les conditionne beaucoup plus que l'influence exercée sur eux par la lecture. Ils connaissent les récits bibliques et les événements de la vie de l'Église par les films qui les mettent en scène et non par les textes eux-mêmes.

C'est pourquoi il faut regarder les images qui donnent à voir le Christ et les chrétiens. La connaissance qu'ont les plus jeunes générations de la vie consacrée leur vient par les écrans. Je ne limite pas celle-ci à « Chaussée aux moines », mais aussi à des films, des documentaires parfois, qui mettent en scène des religieuses et des religieux.

Cependant, les nouvelles générations n'ont plus la naïveté des spectateurs du film des frères Lumière qui croyaient voir le train

entrant dans la gare de La Ciotat les renverser, ou de nos grands-mères affirmant : « C'est vrai, je l'ai vu à la télé ! »

L'éducation aux images et à leur lecture est présente dans les cours qui leur sont dispensés et, utilisant *Photoshop*, ils savent bien que les images sont une construction technique et l'effet d'une mise en scène.

A apprendre à lire les images

La réflexion permet de percevoir le cinéma comme un art symbolique, comme une écriture qui ne cherche pas à « montrer » le réel, mais qui l'interprète ; le cinéma appelle alors le spectateur à interpréter à son tour les images qu'il voit et les sons qu'il entend.

Nous sommes dans la même attitude que celle du lecteur et de l'auditeur de la Bible : la nécessité d'interpréter à notre tour ce qui déjà, est une interprétation.

La lecture des images cinématographiques peut prendre modèle sur l'attitude de Jésus face à la femme adultère (Jn 8). Jésus se baisse et écrit des traits sur le sol : il ne regarde pas celle qui est le centre de l'action ; il ne regarde pas ceux qui l'accusent. Son attitude conduit chacun à se tourner vers l'intérieur de lui-même : « *Que celui qui est sans péché [...]* ». Chacun est amené à s'interroger sur lui-même, à détourner son regard d'un spectacle extérieur pour scruter le fond de lui-même.

N'est-ce pas ce que produit une image lorsqu'elle est une œuvre d'art ? Lorsqu'elle refuse le spectaculaire qui subjugué et enferme pour conduire chacun à scruter son cœur ?

Le pouvoir du cinéma et des images étant avéré, la nécessité d'apprendre à le lire, à les lire, s'impose d'autant plus. Lire une œuvre d'une manière critique, ce sera « *passer de ce qui est montré à ce qui est signifié, de ce qui est évident à ce qui ne l'est pas forcément, de l'explicite à l'implicite, de l'inconscient au conscient.*

"La règle de la morale est d'apprendre à bien penser" dit Pascal, c'est-à-dire de penser juste. De la même façon qu'on n'assimile pas un tableau en ce contentant d'en identifier le sujet et d'en

vérifier la conformité au modèle, un film ne se résume ni à l'histoire qu'il raconte, ni à sa vraisemblance². »

Pour François Truffaut, la tâche du critique de films est de *« deviner derrière les images la "façon" de l'auteur et, grâce à cette connaissance, dévoiler le sens de son œuvre³. »*

Grâce à cet exercice de lecture, *« [...] l'image cesse d'être une preuve de la réalité pour devenir seulement une représentation de celle-ci, et une interprétation créatrice qui sollicite à la fois ma sensibilité et mon intelligence, et, au même titre que les autres arts, transfigure le réel qu'elle propose pour m'en révéler les aspects cachés. Cachés et, parfois même, transcendants, puisqu'elle m'introduit dans une vérité qui dépasse les apparences, dans un univers sensible qui finit par produire de l'intelligible, donc du sens.*

Comme l'Alice de Lewis Carol, je pénètre au-delà du miroir, au-delà des apparences sensibles, pour entrer dans la transcendance d'un monde intelligible⁴. »

Un art de la représentation

Art des images, le cinéma apparaît alors comme un fruit lointain du concile de Nicée II (787). Condamnant l'iconoclasme, ce concile rappelait que l'image est une médiation. Elle rend présent ou manifeste ce qui n'est pas là. Mais l'image n'est pas la réalité représentée, elle en tient lieu, elle y renvoie et lui donne la parole.

« Plus on regardera fréquemment ces représentations imagées, plus ceux qui les contempleront seront amenés à se souvenir des modèles originaux, à se porter vers eux, à leur témoigner, en les baisant, une vénération respectueuse, sans que ce soit une adoration véritable selon notre foi, qui ne convient qu'à Dieu seul. [...] Car "l'honneur rendu à une image remonte à l'original" (Basile de Césarée). Quiconque vénère une image, vénère en elle la réalité qui y est représentée » (Décret du 2^e concile de Nicée).

Régis Debray nous conduit même à remonter jusqu'à la source : *« L'Occident a le génie des images parce qu'il y a vingt siècles est apparue en Palestine une secte hérétique juive qui avait le génie des intermédiaires. Entre Dieu et les pécheurs, elle intercale un*

moyen terme : le dogme de l'Incarnation. C'est donc qu'une chair pouvait être, ô scandale, le "tabernacle du Saint Esprit". D'un corps divin, lui-même matière, il pouvait par conséquent y avoir image matérielle. Hollywood vient de là, par l'icône et le baroque⁵. »

Un exemple : *Hadewijch* de Bruno Dumont

Parmi les films récents qui donnent à voir la vie religieuse, on peut conseiller *Hadewijch*. Ce film sorti en salles à l'automne 2009, est l'œuvre de Bruno Dumont. Un cinéaste ancré dans sa région natale, le nord de la France, région qui sert de cadre à la plupart de ses films.

Bruno Dumont est de formation philosophique. Il n'est en rien un homme de foi, même si un de ses films s'intitule *La vie de Jésus*.

Son propos, particulièrement dans *Hadewijch*, s'intéresse à la quête d'absolu qui habite les êtres. Comment se peut-il, dans un monde détruit et une société éclatée, qu'il existe des purs et des assoiffés de vérité ?

Le film suit les errances d'une jeune fille d'aujourd'hui, perdue, insoumise, avide d'absolu. Étudiante en théologie, novice dans un couvent, elle prie le Christ, son « bien-aimé », et choque les religieuses par sa détermination à se mortifier (peu vêtue en plein froid, abstinence alimentaire).

Inapte à la vie monacale aux yeux de l'Église, coupable pour les sœurs de refuser la règle, de se détacher du monde au profit d'un « amour de soi », elle est renvoyée.

Retrouvant un monde qu'elle rejette, le très chic appartement familial de l'île Saint-Louis, elle se lie d'amitié avec un jeune maghrébin et trouve en lui une nouvelle radicalité qui la conduit à participer à un attentat. Mais, traumatisée par cet acte de violence, elle s'en détourne, pour continuer sa quête dans des directions que la fin du film laisse ouvertes.

Bien sûr, il ne faut pas chercher dans ce film une image de la vie religieuse telle qu'elle est concrètement vécue aujourd'hui. Répondant à ce que doit être une œuvre d'art, *Hadewijch* donne plutôt à voir et à entendre les questions que se pose un de nos contemporains face à ce qu'il perçoit comme étrange, voire étran-

ger. La recherche d'absolu qu'il observe dans la vie consacrée, ici monastique, a la noblesse de refuser et la facilité d'une vie confortable pour ceux qui pourraient se la voir offerte, et la vie éclatée et sans repère de ceux, infiniment plus nombreux, qui sont aux bords de cette société d'abondance. Pourtant, s'il y a là une vraie noblesse, celle-ci peut-elle être exempte du déséquilibre psychologique ou de cette violence qui est presque toujours la conséquence des idéaux de pureté, violence vis-à-vis de soi-même et des autres.

Le film donne à suivre un itinéraire individuel. Certes, la relation aux autres, les refus, les appels, les encouragements, la construisent ; mais, lorsqu'il s'agit de sa présence avec les sœurs, la dimension communautaire est à peine soulignée. En cela, le film est bien de notre temps, chacun devant se réaliser par lui-même. Sur cette dimension, communautaire, de la vie religieuse, *Des hommes et des dieux* manifeste une approche beaucoup plus juste.

Mais je formule ici un propos qui contredit la manière dont un film doit être considéré. S'il a quelque ambition, un film n'est pas le support à une démonstration ; il n'est pas l'illustration d'un programme didactique. Il existe pour lui-même et c'est ainsi qu'il faut le recevoir, recherchant honnêtement le projet du metteur en scène et décryptant les moyens qu'il a utilisés pour écrire son œuvre.

De l'image à la parole

Le prénom donné par Bruno Dumont à l'héroïne de son film est une référence explicite à la mystique Hadewijch d'Anvers. Chez l'une comme chez l'autre, l'héroïne du XXI^e siècle et la béguine du XIII^e siècle, il y a la recherche de Dieu, le goût de l'absolu. Pourtant, la relation ne saurait aller au-delà. La mystique flamande est tout sauf une exaltée, son bon sens transparaît dans sa vie et dans ses écrits.

Ces quelques lignes peuvent alors être conclues par le rappel de la nécessaire relation qu'il nous faut établir entre les images et les paroles. Si j'estime qu'un film doit être montré sans propos préalable, afin de laisser le spectateur vierge de toute lecture extrinsèque à la sienne, il est impératif que la parole puisse s'exprimer à la suite de la projection d'un film.

C'est d'abord le simple échange de paroles entre les spectateurs, mais ce sera aussi le recours aux articles, aux études, qui permettent d'entrer dans la compréhension des techniques et des moyens de mise en scène utilisés par le cinéaste.

Et puis, lorsqu'une référence littéraire est donnée, c'est à celle-ci qu'il faut se rapporter. Non pour déplorer un manque de fidélité du réalisateur, ou bien un affadissement du livre, mais afin d'opérer cette distanciation, cette tâche critique, qui permet de recevoir le film pour ce qu'il est, une lecture, une interprétation, d'un donné dont quelqu'un s'est saisi. Il revient alors à chaque spectateur de formuler sa propre interprétation, et du film, et du livre.

Alors, lisons un extrait de la *Lettre 14* d'Hadewijch d'Anvers. Elle y exprime le chemin radical et réaliste de la sainteté chrétienne.

« En vérité, toute autre occupation qu'aimer l'aimé est chose bien étrangère, et seulement ce qui vient de l'aimé est suave et bienvenu sous tous les aspects. Si tu veux atteindre cette perfection, tu dois apprendre d'abord à te connaître toi-même et comment tu es : tes goûts et tes répugnances, ta façon d'agir, tes raisons d'aimer et de détester, et si tu es ouverte ou soupçonneuse, et tout ce qui passe en toi.

Ensuite il faudra te mettre à l'épreuve et voir jusqu'à quel point tu es capable de supporter les contrariétés et la privation de ce qui te plaît, car la plus grande contrariété que doit supporter un cœur jeune est de perdre ce qui est agréable.

Examine-toi aussi dans les choses qui te plaisent : comment en uses-tu ? Sais-tu les accueillir avec sagesse et modération ? Maintiens-toi égale dans les diverses circonstances, aussi bien dans les moments de tranquillité que dans les difficultés. Sois assez avisée pour garder toujours présents les exemples de Notre Seigneur : c'est là que tu apprendras à être parfaite. ⁶ » ■

NOTES

1 - Emmanuel ETHIS, *Sociologie du cinéma et de ses publics*, Armand Colin, 2009², p. 5.

2 - Charles RAMBAUD, *Regardez voir ! Pour apprendre à lire un film*, Éditions Dominique Martin Morin, 1998, p. 134.

3 - *Cahiers du cinéma* n° 110, août 1960, p. 47.

4 - Jean-Gabriel RUEG, *Le cinéma en quête de sens*, Éditions du Carmel, 2006, p. 15.

5 - Régis Debray, *Vie et mort de l'image*, Folio Essais, 2002, p. 101.

6 - Hadewijch d'Anvers, *Les Lettres*, Sarment, 2002.

Pour une communauté inter-congrégations

Thérèse Revault

Fille du Saint-Esprit,
secrétaire générale de la CORREF

« La pratique de l'inter-congrégations manifeste une réalité nouvelle de la vie religieuse à notre époque et témoigne des recherches actuelles pour répondre à des besoins nouveaux [...] La mission est au cœur de la volonté de s'engager ensemble dans l'inter-congrégations. Il y a des champs apostoliques où il n'est pas possible de travailler sans pratiquer l'inter-congrégations [...] »

Face à un projet... ou une demande... un sérieux temps de réflexion s'impose, faute de quoi la mise en œuvre risquerait d'échouer.

Quel est l'enjeu d'un tel projet ?

Bien connaître les attentes. Il est important de prendre le temps d'en peser les éléments, entre supérieurs(es), mais aussi avec d'autres partenaires concernés. À cette étape, veiller à une information aussi large que possible : en faire part à toutes les congrégations présentes dans le diocèse concerné à travers une ou des communautés.

Ces éléments étant posés, étudier la faisabilité

- Voir quelles congrégations seraient prêtes à participer à une réflexion plus approfondie, tantôt entre elles, tantôt avec des partenaires (en société et en Église).
- En quoi ce projet missionnaire rejoint-il le charisme de chacune d'elles, ses orientations apostoliques² ?

- Critères à prendre en compte pour appeler des sœurs (ou des frères) à participer à une communauté en inter-congrégations :
 - des religieux à l'aise dans leur vocation... et dans leur congrégation ;
 - ...bien identifiés à leur propre institut et assez ouverts pour jouer le jeu de l'inter-congrégation ;
 - tenant aux éléments essentiels de la vie religieuse, acceptant une vie communautaire, à la fois bien structurée et souple pour faire face à l'imprévu de la mission ;
 - acceptant, d'emblée, la recherche, les inévitables tâtonnements et même les passages difficiles ;
 - ayant un minimum de capacité relationnelle, tant au-dedans qu'au dehors.

Lorsque des religieux(ses) sont appelé(e)s par leurs supérieur(e)s, il est important de les associer à la recherche et à un discernement.

- Bien saisir personnellement et ensemble le projet missionnaire
- À quoi je consoigne, ce qui me fait question...³
- Le moment venu, chaque supérieur recevra l'accord de celui ou celle qui est appelé(e).
- Lorsque le groupe communautaire est constitué, décider du jour de l'ouverture de la communauté, célébrer cet envoi, un envoi appuyé sur une « mission communautaire » élaborée par les supérieur(e)s concerné(e)s.
- Par la suite, il est clair que la communauté aura besoin de se donner des temps d'échange, des espaces de parole et de relecture par rapport au projet missionnaire.
- Des temps signifiants et « connus » quant à la prière communautaire.
- Elle gagnera peut-être à faire appel, fût-ce ponctuellement, pour telle ou telle animation de temps forts communautaires.

Des points à bien éclairer entre supérieurs et avec la communauté concernée

- Pour vivre l'obéissance, quelle sera la référence à l'autorité ? Assurée par qui ? supérieur(e) local(e) et supérieur(e) majeur(e) répondant de la communauté en tant que telle⁴

- Pour vivre la pauvreté, bien préciser en quoi consistera la mise en commun des biens au niveau de cette communauté inter-congrégations⁵ ?
- Pour vivre un lien fraternel et suivi avec sa congrégation, chaque supérieur(e) verra avec le ou les religieux(se) de sa congrégation ce qui est à envisager, conscient qu'ils auront une double solidarité à vivre : la communauté inter-congrégations et leur propre institut. Veiller à un équilibre... éviter la surcharge d'exigences à ce niveau.
- Pour favoriser une certaine stabilité du groupe communautaire, il sera important que l'envoi implique un minimum de trois ans. Si, pour des raisons diverses, une congrégation est appelée à remettre en cause l'envoi de tel frère ou sœur, elle sera invitée à le signifier fin janvier de l'année en cours, de manière à permettre d'assurer un certain relais.

Ces éléments ne sont pas exhaustifs... Ils ont été notés à partir d'expériences diverses vécues par des communautés en inter-congrégations. ■

NOTES

1 - Vivre des solidarités nouvelles : la pratique de l'inter-congrégations, document élaboré par la Commission épiscopale de la vie consacrée, CSM, CSMF, SDM, mai 2005.

2 - Importance d'exprimer, en toute liberté, ses convictions et ses questions quant aux éléments qui semblent incontournables en vie religieuse pour chacun(e).

3 - Importance de temps de rencontre entre les personnes appelées pour qu'un échange libre puisse bien se vivre.

4 - Il sera important de réfléchir à la fois à la manière dont chacun(e) vivra le lien à sa congrégation et un lien d'obéissance avec le (la) supérieur(e) majeur(e) chargé(e) d'accompagner la communauté. À ce niveau, bien réfléchir à une nécessaire délégation de la part des supérieurs majeurs concernés. Chaque membre de la communauté vivra aussi des moments d'évaluation.

5 - Participation de chacun au budget communautaire... Importance d'en rendre compte. Il sera important de bien régler ces questions dès le départ, y compris la question des voitures et autres frais inévitables : ameublement, loyer, matériels divers...

L'inconscient au paradis

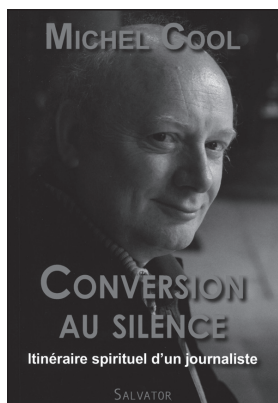
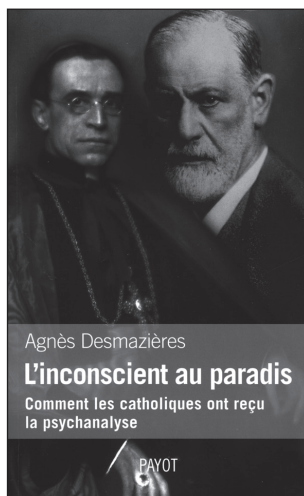
En fondant la psychanalyse, Freud a provoqué les catholiques dans leurs convictions religieuses et morales. Après lui, l'Église peut-elle nier toute jouissance dans l'acte sexuel ? Parler de péché est-il source de culpabilité ? Faut-il faire le deuil de l'illusion religieuse ?

S'appuyant en particulier sur les archives secrètes du Vatican, Agnès Desmazières raconte comment des catholiques, médecins et théologiens, ont fait pression sur le Saint-Siège afin d'obtenir une reconnaissance de la psychanalyse. Elle éclaire tous les enjeux intellectuels de cette histoire où l'on croise Jung, Dolto, Lacan, Marc Oraison, mais aussi le très influent président de l'Académie pontificale des sciences, Agostino Gemelli.

Une histoire parsemée de compromis, d'obstacles, d'échecs, de mises à l'index, mais aussi de succès, à l'image de la rencontre avec Pie XII en 1953, qui signifie l'ouverture officielle des catholiques à la psychanalyse.

Agnès Desmazières, historienne du christianisme contemporain, est chercheuse à la Fondazione per le scienze religiose de Bologne.

Payot, 2011, 270 p., 21,50 €



Conversion au silence

Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal.

Michel Cool, né en 1956, est journaliste. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire *La Vie* et chroniqueur littéraire du *Jour du Seigneur*. Il a collaboré pendant plusieurs années à *France Culture*.

Salvator, 2011, 210 p., 19,90 €

PARTAGE DE PRATIQUES

Vivre sa consécration dans une mission éducative

Marguerite Lena
communauté Saint-François-Xavier

L'apôtre éducateur¹ n'a pas choisi lui-même sa mission auprès des jeunes. Il a été attiré par le Père de qui vient toute paternité. Il sait que son appel à la vie consacrée est un acte de création qui le met lui-même au service de l'œuvre créatrice de Dieu. Il a été appelé par le Christ, le Ressuscité, envoyé par lui pour mettre debout, dans la liberté, les jeunes qui lui sont confiés. Il a été saisi et consacré par l'Esprit Saint, le Maître intérieur, pour couler son action dans la sienne, éduquer à sa manière, dans le respect et la patience, et ainsi révéler à chacun son nom pour Dieu et pour toujours.

L'apôtre éducateur a parfois reçu son appel des jeunes eux-mêmes. Un jour, ou peut-être lentement, au fil de sa propre histoire, il a pris conscience de leur foule sans berger, de leur attente muette, de tant de promesses à tenir et de tant de blessures à guérir. D'une alliance entre Dieu et eux. Il a voulu servir cette alliance. Il a senti qu'il devait tendre la main pour toucher ces blessures, ouvrir la bouche pour révéler à elles-mêmes ces promesses. Il a dit : « Me voici ».

L'apôtre éducateur sait que ni ses mérites ni ses dons ne sont la source de son appel ni le fondement de son action. Il a été appelé gratuitement et ne peut donc servir que gratuitement. Il se met avec tous ses dons au service d'une œuvre qui n'est pas la sienne, mais celle de Dieu. Il veut être de ceux par qui Dieu donne vie, donne sa vie. Parce que l'appel qu'il a reçu l'a saisi tout entier, il ne peut que se donner lui-même tout entier. Éduquer ne sera pas pour lui une activité parmi d'autres, mais le geste même de sa consécration.

L'apôtre éducateur s'émerveille de découvrir, au long des jours, la cohérence entre sa vocation, les dons et les attraits qui sont les siens, et la mission confiée. Il ne s'est pas offert à Dieu pour être éducateur, mais pour être avec lui et envoyé par lui. Non pour faire, mais pour être. Et voici que la mission reçue vient solliciter, guérir, accomplir, déployer tout ce qu'il portait en lui-même. Alors il peut tenter, humblement, maladroitement, de traduire en sa propre action l'expérience qu'il fait lui-même d'être patiemment éduqué et conseillé par Dieu.

L'apôtre éducateur n'est jamais seul. Il sait que l'éducation est une polyphonie, qu'il ne peut ni tout faire, ni réussir auprès de tous. Il sait surtout qu'il n'est pas à l'origine de sa propre mission et qu'elle ne sera féconde que reçue, vécue et vérifiée dans l'obéissance. Alors il entre en active collaboration avec d'autres et se fond dans l'œuvre commune, se faisant membre vivant d'un corps vivant, et par là membre vivant de l'Église. Heureux d'être associé, à la place qui est la sienne, à sa mission maternelle et enseignante, afin que le monde ait la vie.

L'apôtre éducateur reçoit du Père ceux qui lui sont confiés pour qu'il les aide à grandir. Il n'en est ni le propriétaire, ni le père ou la mère. Il a renoncé à la paternité et à la maternité selon la nature. Aussi le lien qui unit l'apôtre aux jeunes est-il lui-même consacré, un lien selon Dieu et pour toujours. Et cette offrande de lui-même, sans mesure ni retour, creuse peu à peu en lui l'espace d'une fécondité elle aussi sans mesure ni retour. Une fécondité certaine et pourtant le plus souvent invérifiable, car elle est cachée dans l'avenir des jeunes, et dans le cœur de Dieu.

L'apôtre éducateur a longuement médité le mystère de l'Incarnation. Il sait le prix infini, depuis que Dieu y est entré, de tout ce qui touche l'homme ; il sait les trente ans de la vie cachée, et que Jésus n'a pas voulu se dérober aux lois de la croissance humaine. Il y puise le courage et la joie de sa tâche d'humanisation : faire découvrir, admirer, approfondir « *tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur...* » (Ph 4, 8) dans les œuvres de la culture. Faire aimer la vie. Il s'en fait le témoin, le traducteur, le donateur. Il y met le temps et il y met tout son amour.

L'apôtre éducateur a longuement médité les paraboles du Royaume. Il sait qu'il faut jeter la semence sans compter, jusque sur les cailloux et les ronces ; que le grain pousse et lève, même quand le cultivateur dort ; qu'à trop vite arracher l'ivraie on risque d'arracher en même temps le blé ; qu'autre est le semeur, autre le moissonneur. Mais il sait qu'il faut

veiller aussi, dans l'attente de l'heure favorable où il faudra intervenir, parler, agir. Il s'offre et s'ajuste au rythme de Dieu.

L'apôtre éducateur ne peut se contenter de viser la réussite individuelle, sociale, professionnelle, des jeunes dont il a la charge. Il a pour eux une ambition plus haute : il veut leur réussite selon Jésus Christ. Aussi se fait-il attentif à la conduite de Dieu sur chacun d'entre eux, afin de la seconder. Il est exigeant à la mesure de cette ambition, mais plein de respect pour ce secret qui ne lui appartient pas et se dérobe à toute prise.

L'apôtre éducateur sait que rien n'est impossible à Dieu. Il ne baisse pas les bras devant les difficultés, les échecs, les lenteurs de sa tâche, devant les résistances ou les fragilités des jeunes qui lui sont confiés. Inlassablement, il pose sur chacun d'eux, quelles que soient les épreuves du parcours, un geste et une parole de bénédiction, un geste et une parole de résurrection.

L'apôtre éducateur se souvient que le Christ n'a pu attirer à lui tous les hommes qu'élevé sur la Croix. Il reconnaît dans cette élévation le geste de l'éducation, aux heures amères où le goût de vivre et de grandir se heurte au refus, à la peur, à la révolte. Où il n'y a apparemment plus rien à faire. À ces heures aussi où, l'âge venant, il lui faut s'effacer afin que d'autres grandissent. C'est alors pour lui le temps de l'offrande et de l'intercession, et comme l'accomplissement pascal de sa consécration.

L'apôtre éducateur reconnaît et reçoit à neuf sa mission en chaque Eucharistie : il est ce pain offert à la faim de ses frères, consacré par le sceau de l'Esprit et rompu pour nourrir les foules, de sorte que plus rien dans sa vie ne soit profane ni réservé. Et parfois, furtivement comme un éclair brûlant, ou doucement comme une lueur fragile, il sent, il sait qu'il est uni à Dieu dans son œuvre de création, de rédemption, de sanctification, aussi profondément et réellement que le mystique perdu dans sa contemplation..

Il le sent, il le sait, et de la joie qui en découle, aucune autre joie n'est l'égale. ■

NOTES

1 - Peut-être l'expression d'« apôtre éducateur », employée dans ce texte, peut étonner. Le terme d'apôtre est pris ici au plus près de son étymologie, c'est-à-dire « envoyé ». Il est essentiel, pour décrire la vie consacrée dans une tâche éducative, de la comprendre comme un envoi vers les

jeunes, une mission reçue de Dieu au service de leur croissance humaine et spirituelle. L'éducation est une des expressions privilégiées, à la fois traditionnelle et sans cesse à réinventer dans des contextes nouveaux, de la vie consacrée apostolique.

Quelques pistes pour guider la réflexion et la prière

- *Dieu éducateur de son peuple (Dt 6-8 ; Jr 31 ; Ez 16, Osée, etc.)* : comment et pourquoi la métaphore de l'éducation humaine devient-elle un signifiant majeur de l'Alliance entre Dieu et Israël ?
- *Les récits de l'enfance (Mt et Lc)*. Quel sens ces années de vie cachée ont-elles pour des éducateurs ?
- *Jésus enseignant et guérissant* : comment peut-on vivre sa consécration dans une mission éducative comme une « suite du Christ » dans les activités de sa vie publique ?
- *Paul apôtre et éducateur des premières communautés* :
 - relever les sentiments qui l'animent dans cette mission, les points d'insistance de son message, ses réactions lorsqu'il se heurte à des difficultés, des crises, des refus ;
 - faire l'inventaire de toutes les images qu'il utilise pour décrire sa relation aux communautés : l'architecte (1 Co 3, 10), le cultivateur (1 Co 3, 6), l'ambassadeur (2 Co 5, 20), le serviteur (2 Co 4, 5), le secrétaire (2 Co 3, 3), le père (1 Co 4, 15), la mère (1 Th 2, 7-8)... Quels en sont le sens et la portée ?

Pistes bibliographiques

- Congrégation pour l'éducation catholique, *Éduquer ensemble dans l'école catholique, mission partagée par les personnes consacrées et les fidèles laïcs* », 2007.
- Marie-Thérèse Abgrall, *Prier 15 jours avec Madeleine Daniélou*, Nouvelle Cité, 2001.
- *Christus*, « La pédagogie ignatienne à la lumière des Exercices spirituels », hors-série n° 230, mai 2011.
- Christiane Conturie, *Enseigner avec bonheur*, Parole et Silence, 2004.
- Jean-Marie Petitclerc, *Spiritualité de l'éducation*, Éd. Don Bosco, 2003.
- Jacqueline d'Ussel, *Apôtre selon l'Esprit*, Parole et Silence, 2008.

Dimension missionnaire de la vie consacrée

Marie-Hélène Robert

religieuse missionnaire de Notre-Dame des Apôtres,
maître de conférences à la faculté de théologie de Lyon

Vie consacrée et nouvelle évangélisation

À l'automne 2012 se tiendra le synode pour la nouvelle évangélisation. Comment la vie religieuse consacrée participe-t-elle de cette dynamique, dans une stimulation réciproque ?

La vie consacrée est animée d'un zèle inventif pour faire connaître et aimer Dieu, par l'annonce, l'enseignement et le témoignage, par la prière et par l'amour actif des autres. Cette ardeur missionnaire, intrinsèque à toute forme de vie consacrée (tant apostolique que missionnaire ou contemplative), est l'œuvre de l'Esprit.

Dans la vie communautaire, où fraternité et obéissance se prêtent main forte contre l'individualisme, où l'amour dans la chasteté ouvre une voie de réalisation et de témoignage face à la recherche du plaisir, où la simplicité d'une vie comblée par Dieu chante sa joie de la pauvreté reçue, le refus de l'individualisme ambiant, de l'hédonisme et du gaspillage, nés de la sécularisation contre laquelle s'élève la nouvelle évangélisation, a de fortes assises.

Dans l'histoire, la vie consacrée a connu des sommets et des périodes moins florissantes, elle ne se laisse pas facilement aveugler par des succès passagers ni décourager par les incertitudes ; en s'inscrivant dans la dynamique de la nouvelle évangélisation, elle rappelle qu'en soi la recherche du spectaculaire, du grand nombre, du succès n'a pas de raison d'être.

La vie consacrée ne témoigne pas d'elle-même mais de Dieu qui appelle et rassemble, et qui veut, par la mission de l'Église, accueillir en

lui toute l'humanité. Cette dimension universelle de la vie consacrée rejoint la mission universelle de l'Église et peut être un appel précieux pour la nouvelle évangélisation.

Depuis le concile Vatican II l'accent est mis sur la dimension missionnaire du baptême, que la venue sacramentelle de l'Esprit saint vient confirmer, et que la consécration religieuse vient spécifier. Toute l'Église est par nature missionnaire (*Evangelii nuntiandi* 15). La mission ne se cantonne pas dans des types d'activités bien coordonnées et réservées à des spécialistes de la mission, elle engage l'être même de l'Église et celui de chaque baptisé (*Redemptoris missio* 71), *a fortiori* l'être de la personne consacrée.

Textes

- Jr 1, 7-10.17-19 : « je t'ai consacré », « prophète pour les peuples », « ne tremble pas devant eux ».
- Ac 4, 32 : « un seul cœur et une seule âme ».
- 2 Tm 1, 6-8 : « Ravive en toi le don de Dieu ».
- 2 Tm 4, 1-4 : « Prêche la Parole, insiste à temps et à contretemps ».
- Rm 12, 2 : « Ne vous conformez pas au monde présent mais soyez renouvelé ».
- Épître à Diognète (vers 190-200) : « Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur terre, mais ils sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, mais leur manière de vivre surpasse les lois. Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. »
- Jean-Paul II, *Vita consecrata* (Exhortation apostolique post-synodale sur la vie consacrée dans l'Église et dans le monde), 1996.
- Cardinal Joseph Ratzinger, Conférence lors du jubilé des catéchistes, 10 décembre 2000, reprise dans Agence Fides, 26/7/2008, Dossier
- Instrument de travail du synode sur « La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne », 2011.

Nouvelle évangélisation ne peut vouloir dire : attirer tout de suite, avec des méthodes nouvelles plus raffinées, les grandes masses qui se sont éloignées de l'Église. Non, ce n'est pas là la promesse de la nouvelle évangélisation. La nouvelle évangélisation veut dire ceci : ne pas se contenter du fait que, à partir du grain de sénévé, s'est développé le grand arbre de l'Église universelle ; ne pas penser qu'il suffise que, dans ses différentes branches, les oiseaux puissent trouver une place ; mais oser de nouveau, avec l'humilité du petit grain, en laissant à Dieu de choisir quand et comment il grandira (Mc 4, 26-20). Les grandes choses commencent toujours par le petit grain, et les mouvements de masse sont toujours éphémères.

Card. J. Ratzinger, conférence du 10/12/2000, jubilé des catéchistes.

Questions

- Suis-je personnellement concerné par la nouvelle évangélisation ?
- Est-ce que ma paroisse entre dans la dynamique de la nouvelle évangélisation ? si oui, comment ? si non, pourquoi ?
- Est-ce que des communautés religieuses de la paroisse/du doyenné sont impliquées dans la nouvelle évangélisation ?

A fortiori

La mission n'est pas réservée aux religieux et aux religieuses, elle est constitutive du baptisé, et *a fortiori* de la personne consacrée, parce que la vie consacrée exprime le caractère sacré, au sens de saint et de sanctifiant, de la mission du baptisé, mais aussi de toute personne en tant qu'elle est créée à l'image de Dieu.

Toute personne a la mission de vivre selon sa propre dignité divine, ce qui suppose en premier lieu de servir la dignité divine d'autrui, même si l'on n'y voit qu'une dignité humaine. Celle aussi de vivre selon sa conscience, même si l'on ignore tout des commandements divins (Rm 2, 14-16). Dieu prend soin de les inscrire dans les cœurs qu'il crée par amour. Et c'est sur l'amour que chacun sera jugé (Jean de la Croix) car l'amour est l'accomplissement parfait de la loi (Rm 13, 10). *A fortiori* la personne consacrée mise toute sa vie sur l'amour à recevoir et à donner. Les consacrés engagent leurs énergies au service de tout être qui souffre, tant sur le plan spirituel que matériel.

L'unicité et l'universalité de la mission de chaque personne peuvent aussi se comprendre à partir de la notion biblique de « reste ». Dieu distingue en effet dans sa création l'espèce humaine, dans laquelle il se choisit un peuple, Israël, au sein duquel existe un reste saint, fidèle, et témoin de sa fidélité, de sa sainteté et de son amour envers toute sa création, jusqu'à la fin du monde. Il appelle des personnes particulières, d'Abraham à Paul, à faire un saut vertigineux dans la confiance pour faire avancer son œuvre. La personne consacrée vit un certain écart du monde, intérieur ou extérieur, non comme un en-soi mais bien comme une mission. Dieu ne choisit donc pas A pour exclure B mais par amour pour A et pour B.

Pourquoi une telle médiation par le « reste » ? Peut-être pour que A et B, chacun selon la grâce de son appel, comprenne qu'il existe pour l'autre, par l'autre et, par là, puisse entrevoir l'image divine qu'il est et

que l'autre est. L'image divine qu'il est, car qui appelle, sinon Dieu, et qui envoie, sinon Dieu ? L'image divine qu'est l'autre car Dieu confie à la communauté son amour pour l'humanité et il la charge de le lui faire connaître.

Textes

- Is 10, 20-22 : « *Le reste reviendra, le reste de Jacob, au Dieu puissant* ».
- Mt 19, 29 : « *Quiconque aura laissé maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra bien davantage et aura en héritage la vie éternelle* ».
- Jean-Paul II, *Redemptoris missio* 13 : « *Le Christ étant la Bonne Nouvelle, il y a en lui identité entre le message et le messager, entre le dire, l'agir et l'être* ».

Le sens missionnaire se situe au cœur même de toutes les formes de vie consacrée. Dans la mesure où la personne consacrée mène une vie uniquement vouée au Père (cf. Lc 2, 49 ; Jn 4, 34), saisie par le Christ (cf. Jn 15, 16 ; Ga 1, 15-16), animée par l'Esprit (cf. Lc 24, 49 ; Ac 1, 8 ; 2, 4), elle coopère efficacement à la mission du Seigneur Jésus (cf. Jn 20, 21), en contribuant de manière particulièrement profonde au renouveau du monde.

Vita consecrata n° 25

Esprit Saint, [...] emplis leurs cœurs de la certitude intérieure d'avoir été choisies pour aimer, louer et servir. Fais-leur goûter ton amitié, remplis-les de ta joie et de ton réconfort, aide-les à dépasser les moments de difficulté et à se relever avec confiance après les chutes, fais d'elles le miroir de la beauté divine. Donne-leur le courage de répondre aux défis de notre temps et la grâce d'apporter aux hommes la bonté et l'humanité de notre Sauveur Jésus Christ (cf. Tt 3, 4).

Vita consecrata n° 111

Questions

- De quoi témoigne la vie consacrée, selon vous ? Ce témoignage est-il toujours reçu ? Pourquoi ?
- Une personne consacrée ou une communauté religieuse a-t-elle particulièrement compté dans votre vie de foi ?
- Avez-vous conscience d'avoir une mission propre ? Laquelle ? Comment contribuez-vous à la mission de l'Église ?
- Si vous êtes engagé dans un groupe, quelle est sa mission propre ? Comment est-il fidèle à la maintenir vivante ?
- Quels besoins missionnaires est-ce que je détecte, comme personne baptisée ? Comme membre d'un groupe ?

Liturgie et mission

Les consacrés se rassemblent pour la louange et l'intercession plusieurs fois par jour. La liturgie des Heures, par sa beauté, sa dignité, sa fidélité, est un témoignage rendu à la grandeur de Dieu.

Le grand signe de son amour pour l'humanité est encore l'Eucharistie, en tant que don que le Christ fait de lui-même à « la multitude » dans le mystère pascal trinitaire. Le Christ s'offre à son Père et remet son Esprit, le Christ s'offre à son Eglise et souffle l'Esprit sur ses apôtres réunis (Jn 20,22). Le dernier repas du Jeudi saint et la venue de l'Esprit sur les apôtres en prière avec Marie lors de la Pentecôte se situent au Cénacle. Le don de son Corps et de son Sang appelle le don de son Esprit.

C'est pourquoi « *l'Eucharistie est source et sommet de toute évangélisation* » (*Presbyterorum ordinis* 5). Elle est un mystère de communion entre le divin et l'humain et une force pour la vie en communauté, qu'elle soit religieuse, paroissiale ou familiale. Le Christ rassemble en son Corps l'humanité et envoie son Église dans le monde jusqu'à la venue du Royaume en son accomplissement.

L'Eucharistie traduit ce point précis où toute chose s'accomplit en vue de son accomplissement. La même vérité paradoxale traverse la vie religieuse : ce qu'elle vit est un cri vers ce qu'elle est appelée à vivre. Ce cri la brûle. L'eucharistie apaise et attise sa soif.

La personne consacrée se nourrit quotidiennement de l'Eucharistie car sa vie est avant tout vie donnée, offerte, « *pour la gloire de Dieu et le salut du monde* ». Ce don se vit dans la gratuité, la liberté et l'absolu, il se vit dans la Passion et la louange, à force égale. La vie consacrée reçoit ainsi de l'Eucharistie sa force sanctifiante et transformante, son réconfort, sa signification profonde, son gage eschatologique. Comment alors ne pas courir pour le dire ?

Textes

- Cantique des cantiques.
- Ac 2, 1-12 : récit de la Pentecôte.
- Rm 15, 16 : l'offrande spirituelle que sont les croyants.
- Jn 15, 1-17 : le cep et les sarments.
- Concile Vatican II, *Sacrosanctum concilium* n° 8-10.
- Benoît XVI, *Sacramentum caritatis*, Exhortation apostolique post-synodale sur l'Eucharistie, source et sommet de la vie et de la mission de l'Église, 2007.

Rassemblee autour de l'autel, l'Eglise comprend mieux son origine et son mandat missionnaire. [...] Lorsque nous participons au sacrifice eucharistique, nous percevons plus profondement l'universalite de la Redemption et, en consequence, l'urgence de la mission de l'Eglise. [...] Au terme de chaque messe, quand le celebrent congédie l'assemblee par les mots *Ite, Missa est*, tous doivent se sentir envoyés comme « missionnaires de l'Eucharistie » à diffuser dans tous les milieux le grand don reçu. En effet, celui qui rencontre le Christ dans l'Eucharistie ne peut pas ne pas proclamer par sa vie l'amour misericordieux du Redempteur.

Message du pape Jean-Paul II pour le dimanche des missions, 2004

Le Mystere eucharistique a aussi un rapport intrinsèque avec la virginité consacrée, en tant qu'elle est expression du don exclusif de l'Eglise au Christ, qu'elle accueille comme son Epoux avec une fidelité radicale et féconde. Dans l'Eucharistie, la virginité consacrée trouve inspiration et nourriture pour sa donation totale au Christ. Elle tire aussi de l'Eucharistie réconfort et impulsion pour être, en notre temps également, signe de l'amour gratuit et fécond que Dieu a pour l'humanité. Enfin, à travers son témoignage spécifique, la vie consacrée devient objectivement rappel et anticipation des « noces de l'Agneau » (Ap 19, 7-9), qui sont le but de toute l'histoire du salut. En ce sens, elle renvoie de manière efficace à l'horizon eschatologique dont tout homme a besoin pour pouvoir orienter les choix et les décisions de sa vie. [...]

L'Eucharistie est à l'origine de toute forme de sainteté et chacun de nous est appelé à une plénitude de vie dans l'Esprit Saint. Combien de saints ont rendu leur vie authentique grâce à leur piété eucharistique ! De saint Ignace d'Antioche à saint Augustin, de saint Antoine, abbé, à saint Benoît, de saint François d'Assise à saint Thomas d'Aquin, de sainte Claire d'Assise à sainte Catherine de Sienne, de saint Pascal Baylon à saint Pierre-Julien Eymard, de saint Alphonse-Marie de Liguori au bienheureux Charles de Foucauld, de saint Jean-Marie Vianney à sainte Thérèse de Lisieux, de saint Pio de Pietrelcina à la bienheureuse Teresa de Calcutta, du bienheureux Piergiorgio Frassati au bienheureux Ivan Mertz, pour n'en citer que quelques-uns parmi les très nombreux noms, la sainteté a toujours trouvé son centre dans le sacrement de l'Eucharistie.

Benoît XVI, *Sacramentum caritatis* n° 81

Questions

- Comment ma paroisse/doyenné/communauté soulignent-ils le lien entre communauté et mission ?
- En quoi mon engagement quotidien dans la mission de l'Eglise se nourrit-il de l'Eucharistie ?
- Chercher des textes ou des faits vécus par les saints mentionnés dans le dernier encadré. ■

La vie religieuse apostolique dans le monde de la santé

Marie-Françoise Crépin et la REPSA
(Religieuses présentes dans le monde de la santé)

En guise de préambule, quelques précisions...

« Le monde de la santé » est « un des lieux majeurs où se dessine l'avenir de l'homme », déclaraient déjà en 1982 les évêques de France. Ou encore, en 1991, le synode de Marseille : « Un des lieux où se vit la passion pour l'homme et la passion de l'homme, un des lieux où l'homme en quête de lui-même cherche à grandir en humanité. »

La « santé » est à entendre dans son sens global (elle inclut le sanitaire et le social), et « selon une conception positive... Pas seulement l'absence de maladie ou d'entrave, mais la capacité des individus et des groupes de s'adapter aux changements... de vivre les situations de l'existence, y compris la souffrance et la mort » (cf. projet santé REPSA).

La REPSA, rédactrice de cette fiche, est une association constituée par « l'adhésion libre et volontaire de religieuses engagées professionnellement et bénévolement » dans la santé. Elle ne regroupe donc pas toutes les religieuses ni tous les instituts œuvrant dans ce secteur ! À commencer par les congrégations masculines, parmi lesquelles on peut citer, parmi bien d'autres, deux grands ordres hospitaliers : les Frères de Saint-Jean de Dieu et les Serviteurs des malades (Camilliens)...

Cependant, la REPSA est aussi une union, reconnue par la CORREF ; comme telle, elle est bien représentative des congrégations de vie religieuse apostolique en santé. Riche d'une longue expérience de partage, de formation, de réflexion inter-congrégations, dans le respect et la complémentarité des différents charismes et missions, elle peut exprimer une parole valable sur ce sujet...

Pourquoi, très tôt, l'engagement dans la santé ?

« La vie religieuse féminine en professions de santé est née au Moyen Age, entre 1150 et 1250. Elle constitue donc la forme la plus ancienne de vie religieuse féminine "active" (ou "apostolique")... Ce qui motivait (ces femmes), c'était d'aimer ; et d'aimer de façon indissociable le Christ et le pauvre, sa plus parfaite image. Or l'Amour est inexplicable. Il est d'un tout autre ordre que le souci de "répondre à des besoins". En un mot, l'origine de la vie religieuse dans la santé n'est ni sociale, ni utilitaire, mais mystique¹. »

En effet, la vie religieuse ne se définit pas d'abord par telle ou telle mission, elle est fondamentalement appel à une suite radicale du Christ, à travers la profession des conseils évangéliques. *« L'engagement du religieux est un acte de foi, une manière de vivre sa foi en Jésus Christ. C'est l'attachement à Jésus Christ qui est fondamental². »*

Mais suivre le Christ, c'est partager ses sentiments, s'associer à sa mission de salut. *« Porter aux pauvres un message de joie, annoncer aux prisonniers la délivrance, rendre la vue aux aveugles, libérer les opprimés et prêcher une année de grâce du Seigneur », c'est ainsi que Jésus lui-même, dans la synagogue de Nazareth, présente sa mission messianique (cf. Lc 4, 16-19)³. Par tous ses gestes, « par ses mains qui touchent, apaisent et guérissent, Jésus fait déjà advenir d'une certaine façon le Règne de Dieu⁴. »*

Chaque forme de vie religieuse prolonge, actualise tel geste du Christ, tel mystère de sa vie... Or, *« qui ouvre l'Évangile se heurte à tout instant à des malades, à des affamés, à des boiteux, à des aveugles, à des gens dans le deuil, à des désespérés. Le mystère de Jésus face aux pauvres, aux infirmes, court d'un bout à l'autre de l'Évangile. (...) Vraiment, c'est le mystère éternel du Christ face aux pauvres qui fonde la nécessité dans l'Église d'une vie religieuse activement à leur service ; et cela, quelles que puissent être les transformations sociales et économiques du monde⁵. »*

L'attention à l'homme souffrant, part essentielle de la mission de l'Église. *« Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance »* (Jn 10, 10). Dès les origines, l'Église s'est sentie appelée à prolonger cette mission du Christ, mission de « santé-salut ». Au long des siècles, elle a porté attention à toutes les formes de misère, sans dissocier le sanitaire du social, car le salut concerne l'homme dans tout son être et l'humanité tout entière⁶.

« *Va, et toi aussi fais de même* » (Lc 10, 37). Si le « commandement » de l'Amour, s'adresse à tout baptisé sans exception, il touche de très près ceux qui ont reçu l'appel à une suite radicale du Christ. Qui aime le Christ, ne peut pas ne pas l'aimer et le servir dans ses frères les plus blessés.

« *L'Évangile devient opérant par la charité, qui est la gloire de l'Église et le signe de sa fidélité au Seigneur. C'est ce que montre toute l'histoire de la vie consacrée, que l'on peut considérer comme une exégèse vivante de la parole de Jésus "Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait"*⁷. »

Chaque fondateur ou fondatrice a perçu dans l'écoute de la Parole de Dieu, la contemplation de la vie du Christ, comme aussi dans les « signes des temps » où il (elle) vivait, un appel de l'Esprit à venir en aide à telle forme de détresse humaine. D'où la grande diversité et complémentarité des familles religieuses : certaines fondées pour une mission spécifique, auprès d'une catégorie de personnes (malades – à domicile ou en hôpital – personnes âgées, orphelins, handicapés, familles, prisonniers...) ; d'autres, « polyvalentes », répondant aux nécessités rencontrées, selon les lieux et les temps... avec souvent une priorité aux zones rurales, plus délaissées... Elles ont été souvent novatrices, en découvrant, à la lumière de l'Esprit, des besoins, des souffrances, non encore pris en compte par la société de leur temps.

Caractéristiques de cet engagement

La mission de la congrégation prend corps dans l'action de chacun de ses membres. Ceci de manière très diverse, dans des fonctions et des tâches correspondant aux compétences, aux appels, aux besoins et au charisme⁸ propre de la congrégation... La tâche confiée à chaque religieux, de par son vœu d'obéissance, est toujours un « envoi » au nom de l'Église, et même si elle est assumée par un seul membre, elle demeure toujours une « mission communautaire ». La dimension communautaire est essentielle, intrinsèque à la vie religieuse et à sa mission.

Un engagement enraciné dans l'Incarnation. Dans le Christ, Dieu s'est uni pour toujours à tout homme et à tous les hommes. Nous Le rencontrons dans les frères, particulièrement les pauvres et les souffrants. Auprès d'eux, les religieux (ses) s'efforcent de « *renouveler pour aujourd'hui, au cœur de leur agir, les gestes du Christ Sauveur* » (cf. règlement intérieur de la REPSA, art. I)

Importance des « gestes », du « prendre soin » au sens large, individuellement et collectivement (cf. les « institutions » de santé, hôpitaux, hospices, maisons d'accueil etc. qui ont évolué au fil des siècles vers les formes modernes...). Importance de l'attention aux situations concrètes – à l'homme dans sa globalité, avec son environnement social, culturel, ses besoins spirituels – sans oublier les dimensions collectives et politiques...

À travers son « agir », né de la « contemplation » et y renvoyant sans cesse, le religieux, la religieuse, essaie de manifester, de traduire au frère souffrant la compassion, la miséricorde, la tendresse du Sauveur pour lui... Agir toujours marqué de « gratuité », même lorsqu'il s'exerce en situation salariée. « *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement* » (Mt 10, 8).

Reconnaître le Christ dans l'autre, se savoir tous fils et filles de l'unique Père des cieux, doit inspirer un infini respect de sa dignité, de sa liberté... Il est un « partenaire » et non un « assisté »... acteur de sa croissance, de sa « guérison », dans un « donner-recevoir réciproque ». Bien souvent, c'est « le pauvre » qui nous évangélise et nous fait grandir !

Le Christ appelle chacun à participer à son œuvre de salut. Les religieux travaillent avec d'autres ; tous ceux qui veulent « servir » d'une manière ou d'une autre l'homme souffrant, contribuent, eux aussi, même sans le savoir, à cette œuvre⁹.

Appel à discerner la présence de l'Esprit saint dans tout ce qui est beau et bien ; mais aussi, à être attentifs à tout ce qui risque de blesser l'homme, de le détruire, d'atteindre l'image de Dieu qui est en lui. Rôle de « veilleurs et éveilleurs » dans les équipes de travail, les associations, la société, la politique, dans l'Église, dans les communautés religieuses elles-mêmes... N'est-ce pas une des dimensions du « prophétisme » de la vie religieuse ?

« *Le propre de la vie religieuse apostolique est de relier consécration et mission : de vivre la mission comme une expression de la consécration et de vivre la consécration comme source de la mission*¹⁰. » Ce qui appelle une cohérence profonde entre l'être du consacré, peu à peu configuré au Christ à travers les conseils évangéliques, et son agir. Une cohérence jamais totale, jamais achevée ! D'où également une double exigence de compétence et de conversion. La compétence est nécessaire, elle est même « *un minimum préalable*. Mais il faut plus... Il faut avec le patient, dans l'acte même du soin, une qualité de relation humaine qui ne s'acquiert que par une

conversion de tout soi-même à Jésus Christ, conversion qui transforme la religieuse soignante jusque dans tous ses gestes professionnels afin d'en faire des gestes de Jésus Christ¹¹ ». On doit en dire tout autant des engagements dans le social et en bénévolat... C'est un signe de l'authenticité de notre amour envers Dieu et les frères !

Ainsi la REPSA, pour sa part, veut-elle aider les sœurs à « analyser leur action, réfléchir aux enjeux des choix qu'elle comporte, vérifier la cohérence avec l'Évangile et la vie religieuse, en vue d'améliorer leur agir pour qu'il soit en permanence, un langage propre à dire la Bonne Nouvelle de Jésus Christ, socialement et en Église¹². »

Une mission qui se vit dans l'Église et en Église. La vie religieuse dans la santé manifeste et met en œuvre, à sa manière propre, la sollicitude de l'Église pour les plus petits. Pour bien des personnes, n'est-ce pas à travers le « prendre soin » ou l'écoute désintéressée d'une religieuse, d'un religieux, que se vit la rencontre avec l'Église, chemin ouvert parfois pour une découverte ou une redécouverte de la foi au Dieu et Père de Jésus Christ ?

Et aujourd'hui ?

Les institutions ont toujours leur pertinence, signe visible de la « diaconie » de l'Église tout entière ; des établissements congréganistes (cliniques, maisons de retraite, centres de soins, foyers pour handicapés...) continuent d'en témoigner.

Souvent cependant, ces institutions sont confiées à des laïcs (diminution du nombre des religieux, choix d'une autre forme d'insertion apostolique, exigences de compétences que les congrégations ne peuvent plus assumer seules...). Veiller à transmettre et à garantir la pérennité de l'esprit qui a suscité ces institutions, demeure une forme d'engagement concret de la vie religieuse dans la santé (présence dans les conseils d'administration des associations ayant pris le relais, dans les comités d'éthique – création et animation de « réseaux » porteurs des valeurs fondatrices – partage du charisme spirituel et apostolique avec des « laïcs associés » etc.).

Même peu nombreux, religieux et religieuses professionnels dans la santé demeurent des « signes » importants dans une société qui s'éloigne des valeurs évangéliques. « *La génération la plus jeune rappelle, par ses engagements dans la société, que l'expérience spi-*

*rituelle de l'institut doit se traduire en service des frères [...]. L'impact de leur engagement ne saurait avoir l'ampleur des réalisations dues aux générations nombreuses du passé : il s'agit donc surtout désormais de manifester la fécondité de l'expérience spirituelle qui les fait vivre par la qualité de leur agir.*¹³ »

« Vieillissant, il fructifie encore... » (Ps 91). À l'âge de la retraite, la mission se poursuit souvent dans un bénévolat sanitaire ou social, relié au charisme propre de la congrégation dont il est une expression. « *Engagements plus souples et diversifiés, aux côtés de ceux qui sont délaissés. La charité se traduit en initiatives souvent conduites avec d'autres en direction des exclus* »¹⁴. »

La présence dans le monde de la santé se vit aussi par le service de leurs frères ou sœurs âgés. Il signe la vérité de la fraternité religieuse, traduite dans la prise en charge mutuelle, et témoigne de la fécondité de « *vies données jusqu'au bout* ». Et même, il y a là « *"une parole en actes" sur le sens que l'on peut donner au grand âge, sur le plan humain et sur le plan de la foi ; cette parole explicitée répond à un besoin de la société aujourd'hui... Faut-il y voir une des formes de prophétisme de la vie religieuse ? Sans doute* »¹⁵. »

Aujourd'hui, comme hier, « *le signe que Dieu est là, le signe que son Royaume advient et que les cœurs s'ouvrent à l'Amour, est toujours le même : "les aveugles voient, les boiteux marchent, les pauvres reçoivent la Bonne Nouvelle"* »¹⁶. » ■

NOTES

1 - Revue *REPSA* n° 275, janvier-février 1980.

2 - Gérard Naissant, aumônier *REPSA*.

3 - Cf. *Vita consecrata* n° 82, paragraphe. 1

4 - Michel DORTÉL-CLAUDOT, *Évangélisation et vie religieuse apostolique*, Centre Sèvres, 1986-1987.

5 - *Id.*, *Ibid.*

6 - *Fêtes et Saisons* n°476.

7 - *Vita consecrata* n°82 ; voir aussi n°75.

8 - Charisme : don spécial de l'Esprit Saint à une personne, en vue du bien de tous. « Ce don se manifeste comme une expérience spirituelle et une capacité à répondre à un besoin particulier de l'humanité de son temps, en actualisant une parole de l'Évangile qui révèle d'une nouvelle façon l'amour de Dieu pour l'humanité » (cf. site internet

des sœurs Dominicaines de Sainte-Catherine de Sienne).

9 - Cf. Mt 25. Ces Justes qui s'étonnent : « *Quand donc, Seigneur, t'avons-nous porté secours ?* » ne savaient pas la grandeur de leur service des hommes et sa valeur d'éternité !

10 - Xavier DUBREIL, *REPSA* n° 370, juin 2000.

11 - cf. note 4

12 - cf. dépliant de présentation des Unions de religieuses)

13 - Henri BAUDRY, *REPSA* n° 370, juin 2000.

14 - Voir note 4.

15 - *Id.*

16 - Règle de vie des sœurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

La pastorale des vocations chez les Sœurs Blanches

Cécile Dillé

religieuse missionnaire de Notre-Dame d'Afrique

La congrégation des sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique est née en Algérie en 1869 pour l'évangélisation des peuples africains. Internationale dès l'origine, elle a accueilli pendant longtemps des vocations venant principalement d'Europe, du Canada et des États-Unis. Le choix de former 22 congrégations religieuses africaines jusqu'à leur autonomie explique les entrées assez tardives d'Africaines dans notre institut.

Suite à la diminution progressive des vocations occidentales, depuis 1989, les jeunes originaires des continents européen et américain font leur formation en Afrique. En 2001, une prise de conscience a lieu dans toute la congrégation : si nous voulons continuer notre mission, il faut investir en personnel dans la pastorale vocationnelle. En Afrique, cet investissement porte aujourd'hui du fruit : 50 jeunes sont actuellement dans les postulats et noviciats. En Europe, la mise en place d'une pastorale des vocations est plus lente.

La mise en place d'une pastorale vocationnelle pour la France

En janvier 2009, une sœur est nommée pour la pastorale vocationnelle en France. Elle intègre la communauté de la rue Gay-Lussac, à Paris, qui va être en grande partie renouvelée afin de

répondre à sa nouvelle mission d'accueil des jeunes. Elle se compose aujourd'hui de 10 sœurs, de 6 nationalités, dont 4 sœurs étudiantes et une jeune professe. Elle a aussi accueilli deux postulantes.

Il nous a semblé évident, dès le départ, que nous ne voulions pas travailler seules. C'est ainsi que nous avons rejoint le RJI (Réseau jeunesse ignatien) puisque nous sommes de spiritualité ignatienne. Nous sommes aussi en lien avec les Œuvres pontificales missionnaires et nous organisons des activités avec les Pères Blancs, les Spiritains et les Spiritaines.

Le site Internet (www.soeurs-blanches.cef.fr) existait déjà. Nous l'avons un peu relooké pour que son contenu et sa forme soient plus accessibles au public que nous visons, les 18-35 ans. Dernièrement, nous avons créé un profil Facebook « Afrique Mission Jeunes » et un mur « Sœurs Missionnaires Notre-Dame Afrique ». Ce n'est qu'un début, il y a encore beaucoup à faire !

Nous avons mis en place plusieurs activités : « Partir en Afrique seul ou en groupe », proposition qui a permis à une dizaine de jeunes de découvrir un peuple africain et son Église grâce à l'enracinement d'une de nos communautés sur ce continent. Accompagnement, week-ends de préparation et de relecture sont au programme. Une fois par mois, des jeunes se retrouvent avec la communauté pour « Prier au rythme du monde » à partir d'un fait d'actualité, après un séjour à l'étranger... Cette année, nous avons organisé deux week-ends qui s'intitulent : « Une vocation religieuse missionnaire, serait-ce pour moi ? » Des étudiantes et jeunes professionnelles nous contactent via notre site Internet, les OPM ou le RJI pour participer à ces activités. Nous les accompagnons dans leur cheminement.

La dynamique de notre pastorale vocationnelle

Écouter et se laisser interpeller

Voici quelques propos entendus, qui nous ont amenées à bouger. Il y a quelques années, le diocèse de Besançon avait attiré notre attention sur l'urgence d'avoir une communauté d'accueil pour des

jeunes en discernement vocationnel. La communauté de la rue Gay-Lussac répond à ce besoin.

Plusieurs responsables dans l'Église de France nous ont dit (à juste titre !) que les sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique se faisaient trop discrètes ! Une Afrique, peinte par une jeune professe artiste, décore maintenant le portail de notre maison ! Un petit détail qui en dit long.

Lors de la rencontre annuelle des Sœurs Blanches et Pères Blancs travaillant dans la pastorale des jeunes et des vocations en Europe, le Père Éric Poinot, responsable du SNEJV, nous a dit que partir en Afrique pour servir au nom du Christ, vivre en communauté internationale et avoir une vie de prière forte attirait les jeunes... mais que notre bateau était encore au port ! C'était à nous de lever l'ancre ! Les deux week-ends « Une vocation religieuse missionnaire, serait-ce pour moi ? » sont une des réponses à cette interpellation.

Lors d'une session du SNV sur *Accompagnement et vocations*, nous avons réalisé que le mot vocation n'était pas sur notre site ! Nous avons donc fait une page décrivant ce qu'est une vocation religieuse missionnaire... et, depuis, des jeunes nous écrivent après avoir lu cette page !

Lors d'un camp d'été, un Père Blanc ougandais a lancé aux jeunes Européens : « *L'Afrique a besoin de jeunes missionnaires venant d'Europe !* » Une postulante polonaise a demandé à la communauté de prier tous les soirs pour des vocations venant de France ! Nous, Sœurs Blanches, sommes en train de nous convertir, de passer d'un scepticisme sur le manque de vocations venant d'Europe à un étonnement et à une action de grâce en redécouvrant que notre vocation particulière est appelante pour les jeunes aujourd'hui en France.

Merci à toutes les personnes qui ont su nous questionner, nous bousculer pour un meilleur service des jeunes dans l'Église de France. Leurs interpellations nous aident à mieux accueillir les jeunes femmes qui discernent actuellement une vocation religieuse missionnaire.

Se former et agir

Accompagner des jeunes en discernement ne s'improvise pas. C'est pourquoi la sœur chargée de la pastorale vocationnelle conti-

nue à se former. Nous participons aux sessions organisées par le SNEJV, la CORREF et les « Tisserands » pour ce qui concerne Internet. Ces lieux d'échanges et de réflexion sont appréciés car ils nous permettent d'évoluer avec l'Église de France et ainsi d'adapter nos moyens de communication à la génération numérique.

C'est ainsi que nous avons réalisé de nouveaux tracts, présentant ce qu'est une vocation religieuse missionnaire ainsi que sur notre congrégation et mis en place un lien Facebook avec notre site.

La prière a une place importante dans notre démarche ! Chaque soir, nous chantons un *Je vous salue Marie* en français ou dans une autre langue – européenne ou africaine – pour les vocations. Nous demandons au Seigneur des vocations pour sa mission en Afrique et nous lui demandons aussi d'être capables d'accueillir ces jeunes telles qu'elles sont.

Des réactions de jeunes

Je terminerai en relatant des paroles que des jeunes nous ont adressées : « *Votre site internet donne envie de partir en Afrique* », « *Il est joyeux* » ; au sujet des week-ends vocation : « *Vous répondez à notre besoin d'avoir un lieu où nous pouvons réfléchir, en toute liberté, à notre questionnement vocationnel* » ; « *Vous ne mettez pas la main sur nous.* » Des jeunes partis en Afrique pour une courte durée : « *Votre vie confirme ce que nous avons vécu. Avec vous, on peut parler de notre expérience africaine parce que nous sommes compris.* »

Nous continuons à avancer en voulant rester ouvertes aux interpellations de l'Église. Personnellement, j'ai beaucoup de joie à accompagner les jeunes qui viennent nous voir pour partir en Afrique ou pour un discernement vocationnel, parce que notre pastorale est un service d'Église. ■

Pastorale d'appel de la communauté du Chemin Neuf

Lysanne Guibault

Communauté du Chemin Neuf

En introduction, nous pouvons dire que la pastorale vocationnelle de notre communauté n'est pas uniquement centrée sur le discernement de l'appel à la vie consacrée dans le célibat. En effet, notre communauté a cette particularité de rassembler en son sein des hommes et des femmes mariés ou se destinant au mariage, et des célibataires consacrés, hommes ou femmes, ayant entendu un jour l'appel du Christ à le suivre. Pour cette raison, j'utiliserai plutôt l'expression de « pastorale d'appel ».

Pour répondre à la question posée, à savoir : « Qu'est-ce qui marche dans votre pastorale d'appel, pourquoi et comment ? », j'ai choisi de présenter un mouvement qui s'inscrit dans une pastorale d'appel auprès des jeunes et qui se nomme Jeunes du Chemin Neuf. D'abord, pourquoi cette pastorale porte-t-elle du fruit aujourd'hui dans l'Église ? Il y a quelque chose de l'ordre du mystère qui nous dépasse, bien sûr. Toutefois, il me semble important de souligner le fondement de cette pastorale qui est profondément évangélique : c'est le Christ qui appelle des disciples à sa suite, et parmi ceux-ci, il en choisit douze qui sont proches de lui et qui portent la mission avec lui. Le Nouveau Testament nous montre, en effet, que Jésus-Christ évangélisait des foules nombreuses, et que parmi tous ceux qui recevaient sa parole, il en appelait certains à marcher à sa suite. Il y a deux mille ans, le Christ a envoyé les onze disciples choisis évangéliser la terre entière et faire des disciples par le baptême. Aujourd'hui, en tant que disciple, nous avons aussi cette double mission d'évangéliser le grand nombre et de discerner, en Église, ceux que le Christ appelle à marcher à sa suite. Ainsi, ce mouvement des Jeunes du Chemin Neuf, davantage centré sur ces questions d'appel, s'inscrit dans un mouvement plus large, la « Mission jeunes ». Celui-ci mobilise des frères et des sœurs de notre communauté au service des jeunes de 18-30

ans. La Mission jeunes a comme souci premier de porter l'Évangile au plus grand nombre possible de jeunes. Pour ce faire, un petit noyau de frères et de sœurs travaillent à temps plein pour organiser des week-ends qui se déroulent tout au long de l'année et au cours desquels sont abordés différents thèmes qui intéressent les jeunes d'aujourd'hui : la vie affective, quel projet d'avenir, mais aussi des thèmes plus spirituels : la vie dans l'Esprit Saint, etc. Ces week-ends sont largement ouverts et ils allient enseignements, vie fraternelle, eucharistie, réconciliation et prière. Sur le même principe s'organise une session d'été qui dure toute une semaine ainsi qu'une retraite à Noël, davantage vécue dans le silence et la solitude.

Après avoir parlé du fondement de ce mouvement pastoral des Jeunes du Chemin Neuf, il importe de voir comment il fonctionne. La communauté du Chemin Neuf est de spiritualité ignatienne. Elle est marquée par ce trésor reçu par Ignace de Loyola au XVI^e siècle, trésor qu'il a transmis à l'Église. La pastorale des Jeunes du Chemin Neuf, pour discerner ces questions d'appel, s'appuie sur la spiritualité ignatienne, et notamment sur le don du discernement des esprits. Souvent, dans une foule qui reçoit l'annonce de l'Évangile, par exemple, au sein d'un week-end jeune, il y a une personne qui semble être touchée intérieurement par ce qu'elle entend, qui exprime quelque chose de l'ordre d'une « consolation intérieure » pour reprendre des termes ignatiens. Cette consolation intérieure vécue par le jeune est l'expression d'un désir qui naît en lui de mieux connaître le Christ, de le servir. Dans la plupart des cas, les personnes viennent nous voir pour partager de ce qu'elles vivent. Le mouvement des Jeunes du Chemin Neuf a été mis en place pour permettre à tous ceux et celles qui se sentent appelés par le Christ, qui ont le désir de se donner et de vivre un temps de proximité avec le Christ, de trouver une terre de don. Les jeunes qui le désirent peuvent s'engager pour deux ans dans ce mouvement. Il s'agit d'un temps qui permet au jeune de discerner en Église, les questions d'appel qu'il se pose (état de vie, forme de vie religieuse), mais aussi la question de la terre qui pourra lui permettre de répondre à cet appel et de vivre concrètement le don de soi au service de la mission du Christ après ces deux années vécues au sein du mouvement des Jeunes du Chemin Neuf. Le jeune s'engage, pour deux ans, à se mettre au service des missions d'évangélisation de la communauté auprès des jeunes, à vivre la fraternité, à être accompagné spirituellement (et par conséquent, à prier personnellement), et à vivre une retraite de discernement. La mission jeune organise aussi une retraite selon les exercices de saint Ignace, la retraite Jean-Baptiste, qui permet aux jeunes de se poser dans un cadre de prière et d'écoute de la Parole de Dieu afin de discerner ces questions précises d'appel. Ce mouvement des Jeunes du Chemin Neuf précède l'étape du postulat et du noviciat d'une communauté religieuse classique. ■

S'engager aujourd'hui à la suite du Christ

Isabelle Le Bourgeois

religieuse auxiliaresse du Purgatoire, psychanalyste
contrôleur auprès du Contrôle général
des lieux de privation de liberté

Quand on parle de vie religieuse féminine aujourd'hui de quoi parle-t-on ? Il y a des femmes qui vivent de façon conventuelle (carmélites, bénédictines...) et celles qui vivent au milieu des gens, le plus souvent dans des appartements. J'appartiens à cette deuxième catégorie, la vie religieuse dite apostolique.

Il y a des modèles qui ont la vie dure et quelques représentations classiques traînent encore chez nombre de personnes, créant ainsi des amalgames. En effet, pour certains chrétiens, la vie religieuse apostolique déclenche en eux une nostalgie du costume, signe d'une nécessaire visibilité, ou encore le regret d'un cadre conventuel qui traduit, sans besoin de l'expliquer, la prière et l'humilité attachées au service du Seigneur. La religieuse à cornette dans son inusable 2 CV au service 24 h sur 24 des pauvres de ce monde a disparu et, sans le dire vraiment, beaucoup la regrettent. Il n'y a ni raillerie, ni irrévérence dans mes propos, ce dévouement corps et âme au service de l'Évangile a eu son heure de gloire.

Mais comment ce modèle pourrait-il perdurer ? Notre monde a changé, les relations humaines ne s'établissent plus de la même façon. L'évidence de la chrétienté a disparu.

La vie des moniales est plus cachée et pourtant plus visible. Elle se donne à voir dans des lieux identifiés, les monastères. Il nous faut aller jusqu'à elles, en ce sens elles sont cachées ; mais une fois qu'on y est, elles donnent à voir une vie religieuse rassurante car conforme

à l'idée qu'on se fait de la vie de prière, de la vie en communauté, du silence, du don total à Dieu. On y mange sobrement, on dort dans des lieux simples, on marche sans faire de bruit. La rencontre avec Dieu se fait là, dans ces conditions. Quelque chose d'immuable semble se vivre dans ces lieux. Toutefois, ne nous y trompons pas, pour la femme dans son couvent, apparemment bien à l'abri de la société, les formes de vie se cherchent aussi. La société arrive jusque dans les cellules avec son cortège de moyens d'information, sa révolution technologique, ses nouvelles du monde. Comment ne pas être en questionnement ? La quête de Dieu cherche une autre façon de se vivre.

La vie religieuse apostolique, elle, semble ne pas renvoyer encore véritablement d'image claire aux chrétiens et à la société. Elle est regardée comme n'étant pas tout à fait une vraie vie religieuse ni tout à fait une vie laïque. Qu'est-ce qui fait sa spécificité ? De vivre avec d'autres, engagées comme elle dans une même congrégation ? Mais, nous le savons, les modes de vie sont variés et un certain nombre de religieuses vivent rattachées à une communauté, sans forcément être sous le même toit. Sa spécificité est-elle d'avoir fait publiquement les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance ?

Alors, et c'est normal, la visibilité de cette vie religieuse là se cherche entre laïcité et visibilité, enfouissement et prise de responsabilités, elle hésite. Il lui faut trouver une façon de se faire connaître, reconnaître et aimer. Comment dire à d'autres que nous existons si ce que nous sommes ne se donne pas à voir ?

Pour répondre à ces questions, mon propos est volontairement personnel. Je voudrais parler de la vie religieuse telle que je la connais, à partir de ma propre expérience de vie, de mon propre engagement aujourd'hui, dans l'Église telle qu'elle est et dans le monde tel qu'il est. Des humeurs qui me traversent quand je pense à l'Église, à la place faite à la femme, notamment.

Même si ce choix de vie me tient à cœur et me fait vivre depuis près de trois décennies, il est incarné dans une histoire précise qui est faite de douleurs et de joies.

Que nous soyons moins nombreuses et plus âgées, que la vie consacrée n'attire plus comme avant, que la société occidentale se soit sécularisée... ce sont des évidences qui réveillent en moi un sentiment contrasté tout à la fois fait de confiance, de joie, d'espérance et de souffrance.

De la souffrance

De la souffrance oui, j'en éprouve en considérant la faible relève de nos instituts religieux, signe du peu d'enthousiasme que suscite ce choix de vie, signe, aussi, d'une Église devenue si peu visible. Je ressens aussi de la tristesse devant la difficulté à partager véritablement ce qui fait l'engagement d'une vie, de ma vie ; à ne pas parvenir à rendre ce choix de vie contagieux aux yeux des autres. Ce que l'on aime, il est parfois douloureux de ne pouvoir le partager à sa pleine mesure.

Il est vrai, les spécificités de la vie religieuse ne sont plus reconnues comme évidentes par la société actuelle : s'engager à vie à la suite du Dieu des Évangiles et, qui plus est dans le célibat, vivre en communauté avec des personnes du même sexe, faire les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, à qui est-ce que cela parle encore ? Il est si souvent renvoyé que l'Église est en retard sur son temps, qu'elle ne comprend pas le monde et ses questions, qu'elle n'accueille pas vraiment ceux et celles qui ne pensent ni ne vivent comme elle le demande. Je pense à tous ceux et celles qui vivent hors des normes de l'Église et qui aimeraient un peu plus de compréhension (par exemple les personnes divorcées et remariées, ou celles qui ont posé des choix éthiques interdits par l'Église).

Le constat d'un décalage entre le monde et l'Église n'est pas nouveau et il n'est pas seul responsable de la désaffection de la pratique religieuse. Ce n'est pas le propos de cet article que d'en développer les raisons. Dans le cas précis de la vie religieuse apostolique, ce qui est évident c'est le très petit nombre de celles qui entrent dans nos instituts.

Indépendamment de ce constat qui suppose une réponse multifactorielle, il est un aspect qui doit être regardé de près, l'image de la femme dans l'Église. Elle n'a pas encore vraiment évolué et je suis sûre que le regard porté sur la vie religieuse apostolique a, aussi, quelque chose à voir avec une certaine représentation de la femme.

Comme je le disais plus haut, pour beaucoup, encore, la religieuse est celle qui vit dans un couvent, recluse ou pour le moins limitée quant à sa capacité à vivre à l'extérieur. Avec un costume, un costume qui situe, donne une identité repérable et met la féminité sous voile, comme il se doit quand on pense la femme comme ne pouvant être que vierge ou mère.

Mais de quelle femme parle-t-on ? Pas d'un homme, en tout cas. Cette évidence n'est en rien un rappel de la différence des sexes au cas où celle-ci aurait échappé à quelqu'un, mais juste une porte que j'ouvre sans vergogne sur l'univers éminemment « machiste » de l'Église catholique. Parler de la vie religieuse féminine sans aborder la question de la place de la femme dans l'Église, c'est parler hors de la réalité, là où toute vie se déroule.

Dans la société, la place de la femme s'est trouvée singulièrement modifiée depuis quelques décennies. Elle trouve dans notre contexte politique, social, familial... au moins occidental, une place et un rôle qu'elle n'avait jusque-là jamais eus officiellement. Elle est devenue une adulte à part entière, ou presque¹, à qui peuvent être confiées les plus hautes responsabilités dans la vie politique, sociale, économique d'un pays.

Et dans l'Église ? Cette question a en elle-même sa réponse. Je devrais en sourire tellement l'affaire est énorme ! En effet, les évidences crèvent les yeux et la caravane de l'Église-institution passe, sûre de son bon droit et de sa divine légitimité. Je devrais en sourire, mais cela me fait de plus en plus de mal.

Une « anecdote » à elle seule peut illustrer mon propos. Les servants d'autel sont de plus en plus des petits garçons car, comme le disent certains prêtres, favoriser les petits garçons c'est favoriser ceux qui pourront, un jour, accéder au sacerdoce. La première fois que j'ai entendu cela, le souffle m'a manqué. Cette question est loin d'être mineure. Elle dit au moins deux choses importantes. La première est que la vocation de l'homme est prédominante puisqu'il est le seul à pouvoir être appelé au sacerdoce. La deuxième est que, du coup, la vocation de la femme est mineure.

Quelle valeur a le fait d'être une femme ? Une mère potentielle, oui bien sûr, mais encore ?

Pour les petites filles, les jeunes filles et les femmes de maintenant, quelle image d'elles-mêmes leur est ainsi renvoyée ? La femme aurait-elle gardé sa réputation d'impureté du fait du rythme mensuel que la nature lui a donné ? Si oui, ces relents de lévitique sont un peu nauséabonds et n'est-ce pas insupportable, je dirais même insultant, pour le sexe auquel j'appartiens ?

On me dira que je vais trop loin en écrivant cela ? Eh bien j'assume sans honte ni provocation. Il suffit que cette question soit traitée comme si elle était annexe ! Prenons-la au sérieux.

La peur de la femme est si présente, même en filigrane, même à voix basse, qu'on en rirait presque si on en avait le temps. Aurait-on encore un peu de cette peur et de ce mépris à la façon de saint Augustin : « *Je ne vois pas dans quel but la femme eut été faite pour servir d'aide à l'homme si ce n'est afin d'enfanter* ². » Voilà que ta place est assignée, ô femme ! Pourquoi en cherches-tu une autre ?

Dans l'Église, pourtant, « *on compte toujours et plus que jamais sur l'aide des femmes : comment pourrait-on s'en passer ? Pourvu qu'elles restent à leur place de servantes dociles, bien encadrées dans des équipes "pastorales" sous responsabilité "sacerdotale". Un peu partout et dans tous les secteurs on les a écartées, non encore une fois des activités qui leur avaient été confiées, mais de leur animation, orientation et direction. D'après ce que j'ai pu lire et entendre dire, le motif en était la volonté de restaurer "l'identité" des prêtres, perturbée, pensait-on, par la perte de fonctions qui leur étaient jusque-là réservées et de la considération qui y était attachée, perte d'identité qui était censée expliquer également la tragique diminution des vocations à l'état presbytéral* ³ ».

Sans commentaire... Le texte est assez explicite par lui-même me semble-t-il. Oui, la femme est encore sous l'autorité de l'homme « ordonné » dans l'Église.

De la confiance, de la joie et de l'espérance

Finalement toutes les péripéties de l'histoire actuelle de l'Église, de la sécularisation – si elles sont douloureuses et doivent ouvrir des chemins de réflexion, de dialogue et de d'audace – il ne faut pas perdre de vue que les formes que prend la vie se modifient au gré de l'évolution de la société et de l'Église et que la vie religieuse, si vivante depuis tant de siècles, saura trouver sa voie dans le monde d'aujourd'hui.

Pour ma part je veux dire avec force la joie que j'ai de tenter, avec d'autres de vivre de l'Évangile au milieu des hommes et des femmes de ce monde. Je suis à la fois de spiritualité ignatienne et nourrie de la communion des saints.

C'est un vrai défi d'être immergée totalement dans le monde et de tenir à un certain nombre de valeurs qui ne sont pas forcément partagées. Il s'agit, humblement et solidement incarnée, d'être à la fois

avec ce monde et de l'aimer tel qu'il est en reconnaissant que nous en faisons partie, que nous sommes membres à part entière de l'humanité avec ses ombres et ses lumières et, à la fois, de tenir aux valeurs de l'Évangile qui sont souvent en opposition avec celles de nos sociétés.

Il s'agit de rendre compte de l'Évangile et de sa vivante actualité en étant consacrée et dans le monde, une parmi d'autres. Sans contempler le monde du haut de la soi-disant autorité que donnerait l'Évangile, nous le regarderions alors avec mépris, suffisance.

Mais en étant, dans le monde, avec lui, prises dans ses contradictions, ses avancées et ses excès, ses bonheurs et sa folie.

C'est une dimension très importante de tout engagement dans l'Église et, *a fortiori*, dans la vie religieuse. Le monde c'est nous, chacun et chacune de nous, pas les autres.

Le monde avec sa cohorte d'humains en tout genre, bruyants, violents, malodorants et de mauvaise humeur, le monde et ses déséquilibres, ses paillettes, sa frime, sa joie de vivre et ses dépressions. C'est dans ce monde-là, que vivent, anonymes, beaucoup de religieuses apostoliques. Travailleuses familiales, infirmières, institutrices, médecins, théologiennes, aumôniers... elles ont choisi de se fondre dans la pâte humaine.

Leur visibilité est dans leur « être avec », leur parole sur leur engagement, leur capacité d'accueil, leur choix de vivre avec d'autres qui font le même choix de Dieu.

Pour moi, ce choix, je m'en suis rendu compte au fil des années, est vraiment un choix de suivre le Christ bien sûr, mais de le suivre comme habitante de cette terre, comme citoyenne de cette terre. Oui, mon engagement religieux est un engagement citoyen. Une façon pour moi de dire à haute voix les valeurs qui me font vivre, de dire le monde et ses relations humaines telles que je veux les vivre, telles que je pense qu'il nous faut les vivre.

Dire que la vie religieuse peut être vécue comme un engagement citoyen peut sembler étonnant et déconnecté de la vraie justification d'un tel choix : suivre Jésus-Christ. Eh bien justement ! Suivre le Christ peut prendre des formes variées suivant la spiritualité, l'époque et le tempérament de telle ou telle femme.

En ce qui me concerne, mon travail est doublement hors des sphères de l'Église. D'une part, je fais partie d'une équipe au sein d'une autorité administrative indépendante, je suis dans une mission très officielle, chargée d'une carte tricolore au nom de la République

française. Je contrôle, avec d'autres, et sous la responsabilité d'un haut fonctionnaire, la dignité et les droits fondamentaux des personnes privées de liberté sur le territoire national⁴. C'est un travail qui n'a rien de religieux, même si tous savent quel est mon choix de vie. Rien de religieux, officiellement, mais les valeurs défendues par cette autorité, l'orientation humaine de notre travail puise, pour moi, sa source dans l'Évangile. D'autre part, je suis psychanalyste. Un travail sans connotation religieuse, sans lien ecclésial.

L'humain et sa destinée sont au centre de mes préoccupations. L'humain et le mystère de ce qu'il est, avec ses ombres et ses lumières voilà qui passionne le chercheur insatiable que je suis du sens, du mystère de toute vie.

La vie religieuse apostolique est exigeante, elle fait vivre sur une ligne de crête entre la tentation d'une trop grande plongée dans le monde et du repli de ce même monde. Il s'agit d'être dans le monde pleinement, mais de ne pas s'y perdre, de plonger avec d'autres au cœur de la vie mais d'apprendre à résister aux appels qui réduisent le cœur.

Un défi, un choix de vie, une aventure avec d'autres pour que la vie circule davantage en soi, entre nous. Il va falloir regrouper nos forces, affirmer nos courants spirituels et les faire connaître pour en communiquer le goût. Il va falloir écouter les plus jeunes et leurs questions. Il va falloir continuer de croire que donner sa vie au service de l'Évangile de cette façon là est non seulement source de vitalité personnelle et collective mais que cela a un sens pour notre société aujourd'hui d'avoir des témoins qui disent autrement l'Évangile et la femme. ■

NOTES

1 - Il reste encore dans le monde, y compris en Occident, beaucoup de chemin à parcourir. A titre d'exemple, à travail égal, les salaires ne le sont pas, ou, encore, l'image de la femme parfaite et « objet de consommation » telle que la publicité nous la renvoie.

2 - Saint Augustin, *De Genesi ad litteram*, livre IX, V, 9 ; VI, 10.

3 - Joseph Moingt, « Les femmes et l'avenir de l'Église », *Études*, janvier 2011, p. 70.

4 - Contrôleur général des lieux de privation de liberté (www.cgplp.fr).

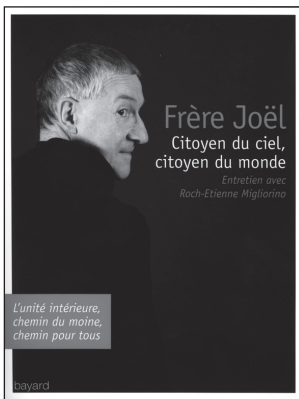
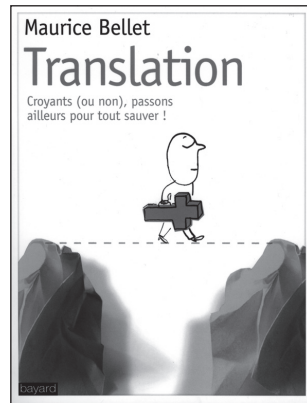
Translation

Ce qui s'annonce, et que nous ne savons pas encore comment nommer, est un prodigieux changement dans ce qui fait la condition humaine. On songe en particulier à cette explosion de la science et de la technologie, mélange inouï de réussites et de menaces où nous sommes comme emportés dans un courant que rien ni personne ne semble maîtriser. Mais du même coup, il y a urgence d'une mutation profonde, radicale, de ce qui avait charge de donner aux humains de quoi porter ce qu'ils sont : des êtres de désir, de question et d'amour.

Dans ce nouveau livre, Maurice Bellet nous invite à une translation, où tout ce que nous devons garder et sauver de ce qui a fait notre humanité doit héroïquement passer ailleurs.

Maurice Bellet, né en 1923, est prêtre, théologien et philosophe.

Bayard, 2011, 252 p., 15 €



Citoyen du ciel, citoyen du monde

"Séparé de tous, mais uni à tous." Ces mots d'Évagre le Pontique, moine du IV^e siècle, ont traversé le temps pour dire le chemin du moine chrétien. Séparé de tous, le moine s'est retiré à l'écart, menant une vie simple et austère, une vie gratuite, une vie cachée avec le Christ en Dieu. Pour autant la séparation n'est pas un but en soi. Uni à tous, c'est le défi du moine pour que son propos de séparation ne soit ni fuite, ni illusion, ni abandon des hommes, ses frères.

Le chemin du moine, chemin d'unité intérieure, est chemin pour tous. En chaque être humain, il y a un moine dès lors que l'on accepte et comprend que moine veut dire bien plus la quête d'unité que le fait d'être seul. Vivre au jour le jour cette quête d'unité intérieure : un véritable art de vivre jusqu'à la mort qui intéresse tout le monde.

Frère Joël (Dominique Chauvelot) est moine bénédictin depuis plus de quarante ans. Depuis 1996, il est supérieur de l'abbaye de Tournay.

Roch-Etienne Migliorino est diacre de la Mission de France et anime la pastorale de la santé à Ivry-sur-Seine.

Bayard, 2011, 188 p., 16 €

S'engager dans la vie religieuse

Bénédicte Barthalon
religieuse Auxiliatrice

Comment peut s'incarner et se mettre en œuvre aujourd'hui un désir de s'engager à la suite du Christ dans la vie religieuse ? Quel est le sens d'un tel engagement dans le contexte actuel du monde et de l'Église ? Professe temporaire depuis septembre 2006 chez les sœurs Auxiliatrices, je partirai d'une expérience singulière, la mienne, tout en essayant de mettre en évidence les enjeux ou les points de discernement qui me semblent importants dans les différentes étapes qui accompagnent le choix puis les premières années de vie religieuse.

Tout d'abord, quelques mots sur mon enfance, pour dire mon « terreau », le lieu d'où je viens. Née à Paris il y a 35 ans, je suis l'aînée d'une famille de cinq enfants. Je viens d'une famille chrétienne, croyante, vivant des valeurs de service et de respect du prochain enseignées par l'Évangile, souvent papa nous disait : « *Dieu est amour.* » Mais aussi une famille marquée par la situation de divorcés-remariés de mes parents. Nous n'étions pas « pratiquants » au sens de la définition réductrice que l'on entend sans cesse dans les médias : participation à la messe le dimanche. Et pourtant mes parents ont toujours souhaité que nous soyons éduqués dans la foi : scolarité dans l'enseignement catholique et scoutisme. J'y ai grandi en humanité et dans ma foi et ai été accompagnée pour faire des choix.

De ces années, je retiens plusieurs événements marquants qui ont éclairé la recherche de ce que je désirais faire de ma vie.

L'engagement chez les Scouts et Guides de France m'a permis de développer l'esprit d'équipe, découvrir la joie du service, prendre des

responsabilités, contempler la nature, goûter la joie d'une vie simple, prier personnellement et avec d'autres, apprendre à suivre le Christ.

Ma demande du sacrement de confirmation en cinquième a été une première décision personnelle d'adhésion à la foi reçue de ma famille. Pendant la récollection nous y préparant, j'ai été profondément touchée par la vie de Maximilien Kolbe qui a suivi le Christ jusqu'au bout en donnant sa vie par amour pour un père de famille. Ma foi était cependant plutôt secrète, car cela faisait un peu « ringard » à l'école de montrer ouvertement que l'on croyait.

Une conférence de Xavier Le Pichon, un scientifique vivant dans un foyer de l'Arche m'a éveillée à la solidarité indispensable entre le Nord et le Sud, entre les pays « riches » et les plus « pauvres ». La lecture de *La Cité de la joie* : l'histoire de ce prêtre ayant tout quitté pour vivre l'Évangile dans un bidonville, « vivre avec » ces hommes et ces femmes le quotidien et participer avec eux à l'amélioration de leurs conditions de vie.

Au lycée, relisant ma vie, cherchant ce que je désirais faire comme métier, j'ai accueilli en moi le goût du service des autres – découvert dans le scoutisme – et le désir d'un métier de relation. Mûrissant tout cela intérieurement, j'ai choisi de me mettre au service des gens par l'exercice de la médecine.

En terminale, j'ai eu l'intuition d'un appel à un don de ma vie, à la suite du Christ, « plus grand » que dans la médecine : la vie religieuse. C'était très net mais cela m'a fait si peur que je l'ai enfoui au fond de moi en espérant secrètement que la longueur des études me donnerait de rencontrer quelqu'un et de me marier ! La vie religieuse me faisait peur : j'avais en moi l'image de femmes en habit, qui avaient renoncé à tout, âgées, austères, tristes, coincées. Et puis il y avait ces questions entendues ici ou là : n'est-ce pas contre nature de ne pas avoir d'enfants ? La religion, c'est dépassé, un peu ringard, « pas branché ». Et puis l'obéissance : c'est complètement fou. Dans un monde marqué par l'individualisme et l'épanouissement personnel, est-ce possible de ne pas décider par soi-même et même de laisser quelqu'un d'autre décider à sa place, de ne pas choisir ce que j'ai envie de faire ?

J'ai donc débuté mes études de médecine. À la faculté, j'ai rencontré une grande diversité d'étudiants, diversité à la fois libératrice dans le sens où il n'existait pas un seul « modèle » pour vivre et en

même temps expérience d'un milieu laïc, parfois hostile à la foi. Dans certains services de psychiatrie, la foi est considérée comme suspecte et prédisposant à des pathologies mentales. L'expérience de la maladie, de la souffrance, les situations difficiles vécues dans les services sont venues questionner ma foi mais aussi la manière dont je désirais exercer la médecine, habitée par le respect de tout homme à la manière de l'Évangile ; comment puis-je dire que Dieu est amour devant la souffrance ? J'ai eu besoin de trouver un lieu où faire le point, me ressourcer.

En 1997, j'ai participé à une proposition du Réseau jeunesse ignatien, *Servir en Roumanie* : une rencontre d'étudiants français et roumains dans un petit village de Transylvanie. Ce voyage a été fondateur. J'ai rencontré tout d'abord d'autres jeunes, chrétiens comme moi, qui osaient dire leur foi devant d'autres. Timide comme je l'étais, le partage en confiance et en profondeur de ce qui m'habitait a libéré peu à peu ma parole. J'ai fait l'expérience que l'Évangile pouvait se vivre au quotidien et n'était pas réservé à des moments de « piété », j'ai fait une expérience d'Église. Enfin, moi qui avais été en classe chez les jésuites sans presque rien savoir d'eux, j'ai vraiment découvert la spiritualité ignatienne, le discernement, la vie d'Ignace mais aussi des religieux apostoliques, heureux d'être ce qu'ils étaient, vivant avec et dans le monde, des religieux qui n'étaient pas du tout comme les images qui m'avaient fait fuir ! Cela a éveillé mon désir de chercher comment vivre l'Évangile au quotidien, m'a mise en chemin pour approfondir ma foi et ma relation au Christ.

Deux ans plus tard, une autre expérience a relancé la question de la vie religieuse. Lors d'une messe, le témoignage d'un séminariste racontant son chemin de foi m'a permis de relire ma vie. En quelques instants, j'ai vu comment le Seigneur était présent à ma vie depuis mon enfance, combien j'avais reçu de lui à travers les moments heureux mais aussi plus douloureux de mon histoire. Saisie par son amour pour moi, cela a éveillé le désir de lui répondre de tout moi-même, de redonner en partage un peu de cet amour. Ce séminariste disait aussi que suivre le Christ, ce n'était pas vivre seul mais vivre à deux, avec le Seigneur. La question de la vie religieuse était là. J'ai reçu tout cela dans une grande paix et une grande joie, sans toutes les peurs qui m'avaient envahie la première fois. J'ai donc débuté un accompagnement spirituel, ayant conscience que j'avais besoin d'être aidée pour discerner. Je garde précieusement les paroles reçues lors

de notre première rencontre : « *Dieu désire notre bonheur. Dans la vie chrétienne il y a plusieurs types de vocations – le mariage et la vie religieuse – qui sont aussi bonnes l’une que l’autre. Il s’agit de choisir ce qui va te conduire, toi, vers davantage de vie, au service de Dieu.* » Je peux dire que ce « davantage de vie, pour moi » a été comme une boussole dans ma recherche au milieu des alternances de consolations et de désolations.

Après une retraite « choix de vie » en 2001, j’ai longuement cherché dans quelle congrégation vivre l’appel à la vie religieuse : à part des sœurs ignatiennes et apostoliques, je n’avais pas beaucoup d’autres éléments de certitude. Plusieurs choses me semblaient importantes : une congrégation internationale, où je pourrais éventuellement continuer mon métier, avec des sœurs encore jeunes, et le désir d’une vie communautaire forte. J’ai longuement hésité entre plusieurs. Ce qui m’a décidée, c’est d’abord l’expérience de Marie de la Providence, la fondatrice, et de nombreux aspects du charisme qui me rejoignaient : il n’y a pas de frontière à l’amour, aider tout homme à atteindre le but de sa création, être disponible pour tout service, aller des profondeurs du Purgatoire aux extrémités de la terre, mais aussi son esprit de simplicité, d’amour et de joie que j’ai goûté lors de mon premier séjour de quelques jours dans une communauté : je me sentais bien chez les Auxiliatrices et cela m’a permis de faire le pas de la candidature puis du noviciat.

De ces étapes qui m’ont conduite au noviciat, je voudrais retenir quelques points qui me semblent primordiaux :

- l’expérience spirituelle d’une relation vivante à Jésus-Christ et l’incarnation du désir de vivre l’Évangile dans la vie de tous les jours ;
- l’importance d’un chemin de maturation humaine et spirituelle, sans brûler les étapes avec des moyens concrets pour y aider : une vie de prière, une vie d’Église, un accompagnement spirituel, des temps réguliers de relecture de sa vie ;
- pour pouvoir accueillir la question de la vie religieuse :
 - combattre les idées reçues, les *a priori* présents dans la société et en nous,
 - rencontrer des personnes vivant différentes formes de vie religieuse, heureuses de leur vocation,

- passer de la vision d'un choix de vie religieuse comme « renoncement » à un choix pour « davantage de vie ». Ce n'est pas le renoncement qui est premier mais bien la réponse au Christ, la préférence pour lui,
- avoir une expérience de vie solide pour choisir en « connaissance de cause » ;
- travailler intérieurement à plus de liberté possible pour choisir et garder une disponibilité intérieure pour ces deux possibles que sont le mariage et la vie religieuse. Un vrai choix ne peut se faire qu'entre deux possibles qui sont bons ;
- l'importance du discernement des mouvements spirituels qui m'habitaient pour mieux entendre le chemin par lequel le Seigneur m'appelait ;
- la lecture d'un texte de Michel Rondet, *Dieu a-t-il sur chacun de nous une volonté particulière ?* permettant de clarifier quelle peut être la volonté de Dieu pour moi et ce qui dépend de moi dans cette recherche de sa volonté.

Le noviciat a été une expérience spirituelle forte. A travers les hauts et les bas, ma relation au Christ s'est approfondie notamment pendant la retraite de 30 jours selon les Exercices spirituels. La contemplation du Christ, homme au milieu des hommes, humble et serviteur, a approfondi mon désir de vivre, à sa suite et avec lui, dans la simplicité et le partage, mais aussi le désir de tisser des relations de fraternité avec tout homme, toute femme, et d'être remise entre les mains du Père. La vie en communauté, les différents « stages », l'étude des constitutions, les rencontres d'inter-noviciat m'ont permis aussi de vérifier que c'était bien avec les Auxiliatrices que pouvait s'incarner mon désir.

Après mes premiers vœux, j'ai été envoyée en communauté à Lyon avec un double « envoi » : prendre soin des gens en exerçant la médecine générale et débiter les études de théologie à l'université catholique de Lyon. « *Il faut du temps pour que les jeunes religieuses se trouvent à l'aise dans l'état de vie choisi.* » Cette phrase d'un document interne de formation m'a aidée à vivre cette étape de profession temporaire dans la patience et la confiance pour vivre l'accoutumance et les apprentissages nécessaires.

Les études de théologie nourrissent ma foi et ma réflexion. Elles me donnent de me sentir toujours plus d'Église malgré toutes les tribu-

lations qui peuvent la traverser. Je sens un réel enjeu à se former théologiquement pour l'Église et le monde d'aujourd'hui.

Travaillant dans un cabinet à mi-temps, je découvre toujours plus la richesse, la diversité et la complexité de ce métier de médecin généraliste et goûte vraiment la joie des rencontres, du service rendu, et de l'accompagnement de ceux et celles qui vivent des situations de souffrance.

Pendant ces années de profession temporaire, l'enjeu est aussi de trouver l'équilibre entre la vie apostolique et la vie communautaire : mettre en place les différents éléments de la vie quotidienne et notamment l'articulation entre apostolat, vie de prière, services, temps communautaires, temps de recollection mensuels... Arrivée dans une communauté qui vivait des passages difficiles, j'ai eu des moments de désolation, des envies de « partir ». Chaque fois, le choix de vivre avec le Christ m'était confirmé dans la prière. J'ai été amenée à re-choisir cette vie communautaire comme le lieu premier de mon attachement au Christ et de la vie fraternelle selon l'Évangile. Participer à des projets initiés par les Auxiliatrices, des rencontres, de petits groupes de travail m'a aussi permis de m'intégrer peu à peu au « corps auxiliatrice » dans son ensemble et pas seulement à une communauté locale.

Il faut du temps aussi pour entrer dans une compréhension plus réaliste et incarnée des vœux où la dimension de cheminement me semble importante :

- vivre la pauvreté comme recherche constante d'une vie simple et ouverte au partage ;
- chercher comment nouer des relations fraternelles avec chacun : trouver la juste distance qui laisse libre, sans confusion ou séparation ;
- expérimenter l'obéissance dans le dialogue. Il ne s'agit pas de laisser l'autre décider à ma place mais d'oser dire jusqu'au bout, dans la confiance, ce qui m'habite, mes désirs, les fruits du discernement personnel et, dans le même temps, rester disponible pour la décision qui sera prise, qui prend en compte à la fois le bien personnel et le bien commun. C'est être investie dans la prise de décision, mais profondément remise au Tout-Autre, dans un juste équilibre.

Mon choix pour la vie religieuse se confirme chaque jour et j'en recueille les signes : paix profonde, action de grâce pour l'intimité avec le Christ, dynamisme intérieur pour participer à sa mission, com-

pagnonnage qui s'approfondit avec les unes et les autres, joie pour le quotidien au-delà des difficultés ou tensions inévitables.

Ces premières années de vie religieuse sont donc un temps privilégié pour enraciner sa vie dans une relation vivante au Christ, expérimenter la vie communautaire dans le quotidien, trouver l'équilibre entre vie apostolique, communautaire et vie de prière, vivre un chemin d'intégration à un corps apostolique et, enfin, articuler recherche du « bien personnel » et prise en compte du « bien commun ». Elles comportent une dimension de combat spirituel et de crises dont il ne faut pas avoir peur et qui permettent de confirmer (ou non) la décision initiale.

Il y a plusieurs manières d'être fidèle à sa vocation de baptisé et de répondre à l'appel du Christ. La vie religieuse en est une. Ni meilleure ni moins bonne qu'une autre, elle n'est pas très valorisée de nos jours et souffre souvent d'une image poussiéreuse et vieillotte. Et pourtant, comme les autres vocations chrétiennes, elle est promesse de vie et de fécondité pour ceux et celles qui y sont appelés. Il ne s'agit pas d'abord de renoncer, mais de choisir de mettre en priorité, dans sa vie, l'alliance avec le Christ. Tout chrétien peut vivre la prière, la charité fraternelle, un engagement selon l'Évangile au service des autres. La vie religieuse, elle, fait de l'intimité avec le Christ sa préférence et le manifeste par des vœux et une vie communautaire à la suite du Christ pauvre, chaste, obéissant qui s'est fait serviteur et disponible pour tout homme. Elle porte en elle une espérance : espérance d'une fraternité possible au-delà des différences et des frontières, espérance d'un monde où la richesse, le désir de pouvoir ou la possession de l'autre n'auront pas le dernier mot, espérance d'une communion plus grande avec Dieu et les hommes. Comme tout chemin d'humanité, elle a ses difficultés et ses joies mais il est fidèle et miséricordieux, Celui qui appelle.

N'ayons pas peur de mettre en valeur les différentes vocations dans notre Église, elles se complètent et toutes ont force de témoignage pour notre monde : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père, Dieu attends que nous y édifiions la nôtre et Il est avec nous au travail.* »¹ ■

NOTES

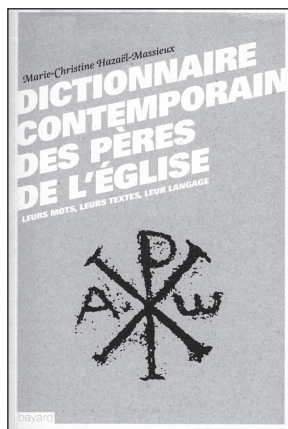
1 - Michel Rondet, « Dieu a-t-il sur chacun de nous une volonté particulière », *Christus* n° 144, 1989, p. 392-399.

Dictionnaire contemporain des Pères de l'Église

Ce dictionnaire présente les mots, concepts, expressions et thèmes qui tiennent une place importante dans les prédications et les écrits des Pères de l'Église. D'Abandon à Volonté, chaque article proposé introduit à un ensemble de textes et de citations, donne les repères nécessaires tant étymologiques, linguistiques que sémantiques, offre les références des œuvres des Pères les plus importantes, et la portée contemporaines des mots et des idées. Les textes cités sont soigneusement présentés et étudiés. Chaque article est accompagné de renvois pour approfondir l'étude. On y retrouve la plupart des Pères et Docteurs de l'Église, d'Orient et d'Occident, mais aussi de nombreux théologiens et spirituels dans leurs sillage, jusqu'aux auteurs les plus contemporains.

Marie-Christine Hazaël-Massieux enseigne la patristique à l'Institut catholique de la Méditerranée, et au Centre de La Baume-les-Aix. Linguiste de formation, elle est professeur émérite de l'Université de Provence (Aix-Marseille).

Bayard, 2011, 970 p., 49 €



Ils sont jeunes, ils sont prêtres, ils sont heureux !

Ils sont jeunes parce qu'ils ont entre 32 et 36 ans et qu'ils exercent un ministère depuis cinq ans tout au plus. Ils sont prêtres parce qu'ils pensent que la vie avec le Christ est une proposition qui tient la route et qui mérite d'être faite aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui. Ils sont heureux parce qu'ils ont choisi une vie de rencontres, pleinement humaine.

Ces jeunes hommes aiment la vie, leur vie et celles et ceux à qui ils sont envoyés. Ils sont "modernes", sont sur Facebook et tiennent des blogs. En racontant les difficultés et les joies de leur quotidien, ces cinq jeunes prêtres nous livrent des témoignages de foi et d'espérance.

Sylvain Brisson, 32 ans, est prêtre du diocèse de Nice. **Frédéric Da Silva**, 36 ans, est prêtre du diocèse de Soissons. **Frédéric Lerouge**, 35 ans, est prêtre du diocèse de Coutances. **Denis Tosser**, 34 ans, est prêtre du diocèse d'Angers. **Jean-Pierre Barrière**, 33 ans, est prêtre du diocèse de Limoges.

Presses de la Renaissance, 2011, 196 p., 17,90 €

Le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle

Evelyne Mayer

Groupement séculier Notre-Dame du Cénacle

Dans notre société très matérialiste, globalement indifférente à Dieu, étrange idée que celle d'annoncer sa foi dans le silence.

Pour me faire entendre, il est nécessaire qu'en quelques mots je situe mon histoire. Je suis née en 1952 dans une famille non pratiquante mais où chacun exprimait librement ses idées ; il a toujours semblé normal que j'aie toute seule au catéchisme et à la messe. En 1969, à 17 ans, j'ai rencontré, en pleine campagne électorale, Jean-Claude qui est devenu mon mari en 1971. Trois enfants en sept ans sont venus sceller cette union. Sa disparition brutale en 1982 a bouleversé le cours de notre existence. Benjamin avait tout juste neuf ans, Manuel sept et Julie pas encore deux. J'étais désormais seule et chef de famille.

Qui était donc Dieu pour nous traiter ainsi ? Décidée à ne plus m'agenouiller devant Lui, je l'ai exprimé à un prêtre, le meilleur ami de mon mari et parrain de notre fils aîné, venu nous soutenir. Dieu a entendu ma révolte et le Christ s'est fait présent à mes côtés, et m'a soutenue ensuite, dans ce qui m'a semblé être une longue transfiguration, tout au long d'un rude chemin.

Quinze ans de travail intéressant mais ininterrompu pour développer l'entreprise de travaux publics acrobatiques créée par mon mari et assurer les revenus nécessaires à l'éducation de mes enfants. Ils ont grandi, et bientôt les garçons, ayant terminé leurs études et devenus de jeunes adultes se sont mariés.

À cette époque, nos vues sur l'avenir de l'entreprise divergeant, mes associés m'ont évincée et j'ai mis à profit cette rupture professionnelle pour m'investir dans un secteur où il me semblait que j'avais des capacités à exprimer : le service à la personne.

La maison plus légère et Julie débutant ses études supérieures, se profilait un avenir où je serai seule. L'heure de nouveaux choix était venue, choix moins assumés, plus déterminés, et j'ai opté pour une retraite au centre spirituel du Cénacle de La Louvesc. L'idée d'un célibat consacré à la suite du Christ, lui dont la tendresse ne m'avait jamais lâchée, qui avait de temps à autre émergé au milieu des occupations, des soucis et aussi des pièges que l'adversaire n'avait pas manqué de me tendre, revenait.

Fidèlement accompagnée depuis des années par une sœur du Cénacle, à l'heure de la décision, j'étais seule pour discerner. J'ai choisi d'approcher le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle.

Par des contacts d'abord à Nice, puis l'entrée dans une équipe à Paris où je me suis rendue régulièrement et par la formation, j'ai fait l'expérience d'une décision qui changeait un peu mon existence extérieure, mon planning, dirais-je, mais qui allait surtout me transformer intérieurement dans un corps à corps étonnant avec le Seigneur.

Dans un premier temps, après l'entrée dans le groupement où je le rejoignais en quelque sorte, le Seigneur, Lui, a semblé se « dégager ».

Alors que je travaillais les documents spécifiques proposés par le groupement concernant la consécration séculière et que j'y trouvais des éléments de confirmation de mon choix, les difficultés de tous ordres s'accumulaient. Au fond de moi le sentiment que Dieu se taisait, qu'Il était loin. Piège à déjouer dans la fidélité à Celui qui m'appelait et qui n'ignorait pas combien, heureusement, je puis être entêtée. J'ai continué résolument le cheminement avec successivement l'offrande puis les premiers vœux en 2005.

Aujourd'hui, alors que je vais m'engager définitivement dans le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle, j'ai envie de témoigner de mon bonheur à vivre consacrée dans le monde.

Dire ce que je ressens depuis des mois : l'impression d'une grande légèreté, pour avoir « déposé » ma vie spirituelle en pronon-

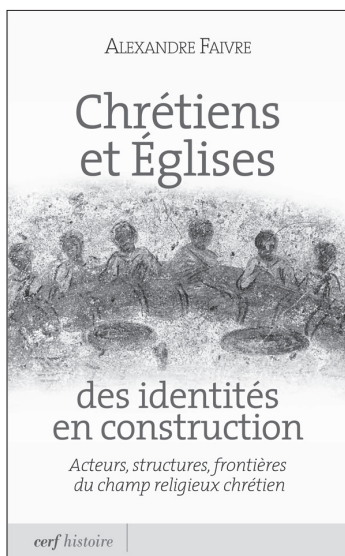
çant des vœux que le Seigneur a exaucés. J'avais pensé Le retenir à mes côtés, Il déploie devant moi des horizons nouveaux.

Comme directrice d'une structure de services à la personne à l'orientation gérontologique marquée, je me situe au cœur des vulnérabilités tant des clients que des intervenant(e)s. Chaque jour et avec toute l'équipe, par l'élaboration et la mise en œuvre de plans d'aide bien adaptés à leurs besoins et à leur désirs, je suis mise en cas d'améliorer la qualité de vie au domicile de nos bénéficiaires âgés. Chaque jour également, il m'appartient de travailler à plus de justice par la proposition de formations et par la valorisation des salaires du personnel d'intervention et d'encadrement. Une coopération à l'œuvre du Créateur qui donne sens à tous mes efforts.

Comme mère et grand-mère également, lors de week-ends et de courtes vacances dédiées à mes enfants et petits enfants, il s'agit par la réunion autour de repas familiaux d'être artisan de joie et d'unité.

Un emploi à plein temps dans le monde, parfois exténuant, et pourtant la paix. Le sentiment d'avoir ainsi revêtu la « tenue de service » qui convient.

En bref, je fais depuis mes premiers vœux l'expérience d'un chemin de libération où Dieu peut prendre tout son poids dans ma vie et j'entends ô combien cette exclamation de sainte Thérèse Couderc, fondatrice de la congrégation Notre-Dame du Cénacle et initiatrice de la famille spirituelle du Cénacle qui disait : *« Oh ! si l'on pouvait comprendre à l'avance quelles sont les douceurs et la paix que l'on goûte quand on ne met pas de réserve avec le Bon Dieu ! »* ■



Chrétiens et Églises des identités en constructions

Comment s'est construite l'identité sociale du christianisme ? Comment se sont organisés, à l'intérieur des groupes chrétiens, les rôles, les fonctions, les statuts, les états de vie ? Comment s'est différenciée la place des hommes et des femmes dans les communautés chrétiennes ? Comment les acteurs du champ religieux chrétien ont-ils pensé et modelé les structures ecclésiales ? Autant de questions qui se sont posées aux premiers siècles, dès les premières générations de disciples de Jésus, et qui éclairent les débats d'aujourd'hui. Autant de questions

qu'Alexandre Faivre, l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire des institutions paléochrétiennes, a travaillées durant plus de quarante ans.

Dans ce volume, sont regroupées un certain nombre de ses études les plus récentes touchant à la construction des deux « marqueurs » principaux de l'identité des disciples de Jésus : « chrétiens » et « Églises ». L'ouvrage permet d'aborder la question de l'identité chrétienne sous plusieurs aspects : identités individuelles, lorsque des disciples de Jésus, juifs, hellénistes ou même sympathisants païens, se distinguèrent et s'acceptèrent comme *christianoï* ; identité collective, lorsque leurs assemblées se spécifièrent comme *ekklèsia tou Christou*, lorsque les fidèles du Christ prirent conscience de former une multitude, *plèthos*, et que le « nous » ainsi dégagé en vint à revendiquer le titre de « peuple particulier de Dieu » dévolu par le Deutéronome au peuple juif ; identité institutionnelle, lorsqu'au sein des groupes les acteurs du champ religieux structurèrent fonctions et symboles, assignant aux ministres des places particulières, majorant le symbolisme féminin au détriment de la part active que les femmes auraient pu prendre dans la vie communautaire, opposant « clercs » et « laïcs » et se réappropriant les catégories lévitiques et sacerdotales pour mieux sacrifier les fonctions liturgiques.

Professeur émérite de l'université de Strasbourg, **Alexandre Faivre** est directeur scientifique de la Base d'information bibliographique en patristique (BIBP) de l'université Laval (Canada).

Cerf, coll. "Histoire", 2011, 605 p., 43 €

Vie consacrée, vie religieuse

Textes du Magistère

- Concile Vatican II
 - *L'Église (Lumen gentium)*, ch. 6.
 - *La rénovation et l'adaptation de la vie religieuse (Perfectae caritatis)*.
- Jean-Paul II
 - Discours aux évêque de la province de Marseille : « La vie consacrée, don de Dieu pour l'Église », *SNOP* n° 1152, 2003.
 - Exhortation apostolique *La vie consacrée (Vita consecrata)*, 1996.
- Congrégation pour les instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, « Repartir du Christ », *La Documentation catholique* n° 2273, 7 juillet 2002, Médiaspaul.

Textes officiels

- Commission théologique de la CORREF, *L'identité de la vie religieuse. Proposition théologique*, CORREF, 2011.
- *Passion pour le Christ, passion pour l'humanité*, Actes du congrès international de la vie consacrée, 2005.
- Comité canonique de la Conférence des supérieures majeures (CSM) et Conférence des supérieurs majeurs de France (CSMF), *Des vocations dans l'Église : les instituts de vie consacré et les sociétés de vie apostolique*, CSM, 2003.

- Commission épiscopale de la vie consacrée (CEVC), Conférence des supérieures majeures (CSM), Conférence des supérieurs majeurs de France (CSMF), Service des moniales (SDM), *L'appel à la vie religieuse*, SNV, 2001.
- Ordre des vierges consacrées, *La virginité consacrée, état de vie ancien et nouveau*, OCV, 1998.
- Assemblée de Lourdes 1993, *Ministère ordonné, vie consacrée*.
- Comité canonique français des religieux, *Vie religieuse, éremitisme, consécration des Vierges, communautés nouvelles*, 1993.
- Conférence nationale des instituts séculiers, *Les Instituts séculiers, historique, spiritualité, formation, contacts*, CNIS, 1992.
- Assemblée de Lourdes 1985, *Les véritables disciples*.

Revues

- *Documents épiscopat*, « La vie consacrée, éléments de réflexion pour aujourd'hui », (n° 5, 2010).
- *Église et Vocations*
 - « Promouvoir la vie consacrée », n° 16, novembre 2011
 - « La vie consacrée », n° 3, août 2008.
- *Jeunes et Vocations*
 - « Présenter la vie religieuse », n° 108, février 2003.
 - « La vie religieuse », n° 106, 3^e trimestre 2002.
- *Christus*, « La vie religieuse », avril 2006.
- *Cahiers de la vie religieuse*, coll. Médiasèvres
 - « La vie spirituelle des religieux », n° 159, 2011.
 - « La vie religieuse, une et plurielle », n° 157, 2010;
 - « Présence de la vie religieuse aujourd'hui », n° 154, 2009.
 - « La vie religieuse aujourd'hui, appel et proposition », n° 147, 2008.
 - « La dimension internationale de la vie religieuse », n° 143, 2007.
 - « Les communautés religieuses dans l'Église locale », n° 137, 2006.

Livres

- LAVIGNE (Jean-Claude), *Voici je viens. La vocation religieuse*, à paraître en 2012.
- FRÈRE JOËL, *Citoyen du monde, citoyen du ciel ?*, Bayard, 2011.
- LAVIGNE (Jean-Claude) (dir.), *La vie religieuse aujourd'hui. Une identité en construction*, Salvator, 2011.
- PASCAL (Michel), *À quoi servent les moines ?*, François Bourin Éditeur, 2011.
- LAVIGNE (Jean-Claude), *Pour qu'ils aient la vie en abondance. La vie religieuse*, Cerf, 2010.
- LÉCRIVAIN (Philippe), *Une manière de vivre. Les religieux aujourd'hui*, Lessius, 2009.
- TENACE (Michelina), *Servir la sagesse. Les supérieurs dans la vie religieuse*, coll. « La part Dieu », Lessius, 2009.
- ARNOLD (Simon-Pierre), *Une relecture des vœux*, Lessius, 2007.
- GODART (Anette), in *Pleinement consacrés et pleinement du monde : le défi des instituts séculiers*, coll. « Signatures », Parole et silence, 2007.
- MUCHERY (Gérard), *Chemins à la suite du Christ*, Bayard, 2007.
- HAERS (Jacques), *Vivre les vœux aux frontières*, Lessius, 2006
- JEDRZEJCZAK (Guillaume), *Un chemin de liberté*, Parole et Silence, 2006.
- TENACE (Michelina), *L'homme transfiguré par l'Esprit. Lumière de l'Orient sur la vie consacrée*, coll. « La part Dieu », Lessius, 2005.
- DELIZY (Bernadette), *Vers des familles évangéliques*, Éd. de l'Atelier, 2004.
- HAUSMAN (Noëlle), *Où va la vie consacrée ? Essai sur son avenir en Occident*, coll. « La part Dieu », Lessius, Bruxelles, 2004.
- LANDRON (Olivier), *Les communautés nouvelles. Nouveaux visages du catholicisme français*, Cerf, 2004.
- CENCINI (Amedeo), *Les sentiments du Fils. Le chemin de formation à la vie consacrée*, Éd. du Carmel, 2003.
- LANGERON (Pierre), *Les instituts séculiers, une vocation pour le nouveau millénaire*, Cerf, 2003.

- LICHERI (Lucie), *Par un simple oui. La vie religieuse*, Cerf, 2003³.
- BIANCHI (Enzo), *Si tu savais le don de Dieu. La vie religieuse dans l'Église*, coll. « La part Dieu », Lessius, Bruxelles, 2001.
- PERRET (Marie-Antoinette), *Une vocation paradoxale, les instituts séculiers féminins en France XIX^e-XX^e siècles*, Cerf, 2000.
- CHITTISTER (Joan), *Le feu sous les cendres*, Bellarmin, 1997.
- MESNARD (Guy), *La vie consacrée en France, ses multiples visages*, Solesmes, 1998 (présentation de 500 instituts religieux).
- HARMER (Catherine), *La vie religieuse au XXI^e siècle. En marche vers Canaan aujourd'hui*, Bellarmin, 1997.
- HOURTICQ (Christiane), *Les religieuses*, coll. « Tout simplement », Éd. de l'Atelier, Paris, 1996.
- SIMONET (André), *Le Seigneur l'épousera*, Éd. du Serviteur, Ourscamps, 1995 (sur les vierges consacrées).
- RONDET (Michel), *La vie religieuse*, coll. « Petite encyclopédie du christianisme », DDB, 1994.
- DELIZY (Bernadette), *Appelé(s), rassemblés, envoyés*, Médiaspaul, 1991.
- BOISVERT (Laurent), *La consécration religieuse*, Cerf, 1988.

CONTRIBUTIONS

Le rôle du prêtre aujourd'hui dans la pastorale des vocations (2^e partie)

Mario Oscar Llano de l'auteur
religieux salésien de Don Bosco,
Université pontificale salésienne, Rome

Le prêtre, catalyseur de la synergie des divers secteurs pastoraux sur le plan des vocations

Les réponses se répartissent, en fonction de l'expérience ecclésiale particulière, entre appréciations et critiques de la relation de synergie existant entre secteurs pastoraux, et l'on peut donc dire en général que la synergie est encore un idéal, fait de bonnes intentions et de certains moments de dialogue, mais aussi de bien des difficultés concrètes pour dépasser les polarisations ou les intégrations défectueuses. La synergie ne s'obtient pas seulement par l'effort des responsables des divers secteurs d'animation ecclésiale, mais plutôt par une pratique pastorale directe, et encore sporadique, dans des lieux où ces secteurs ne se distinguent pas encore complètement, et où s'exerce une sorte de fusion constante de leurs perspectives. La pastorale des vocations est bien souvent perçue comme la « sœur pauvre » des divers secteurs « frères » plus riches et plus soutenus des diocèses. Le rôle du prêtre est par conséquent décisif au niveau de la pratique.

C'est le prêtre par exemple qui, parce qu'il connaît son rôle dans le soutien des vocations [Colombie], manifeste et crée la synergie des divers secteurs pastoraux lors des célébrations liturgiques [Cameroun]. Il arrive qu'il soutienne et resserre le réseau pastoral entre les principaux secteurs impliqués dans la croissance des personnes [Espagne]. Dès le baptême, source de toutes les vocations, le prêtre dynamise la communauté pour susciter une culture des vocations, particulièrement en faveur du ministère ordonné [Brésil].

Il paraît nécessaire de réactualiser les compétences du prêtre dans le domaine de la pastorale familiale, du volontariat et du soutien de la participation des laïcs à la promotion de la culture des vocations [Italie], et de lui permettre de mieux prendre conscience que, lorsqu'il procède par exemple à une pastorale des jeunes, il met en œuvre un ministère qui relève résolument « des vocations » [Guinée].

La perspective des vocations peut précisément manifester et garantir que les actes et initiatives des autres secteurs sont orientés vers le Royaume de Dieu [Sénégal, Togo]. Pour parvenir à la synergie, le prêtre pourra unifier le service de la famille, de l'école, de la paroisse, du groupe des jeunes, afin d'élaborer une structure des vocations, c'est-à-dire un sens de la vie comme vocation, don reçu qui tend, par sa nature propre, à devenir un bien donné dans la diversité des vocations, à travers la proposition de différentes expériences : responsabilité personnelle, gratuité, ouverture, solidarité, sobriété, courage et renoncement [Espagne].

Le prêtre, promoteur des vocations en lien avec les familles

Dans le domaine de la famille particulièrement, il est bon que le prêtre ait conscience des attitudes manifestées par les familles elles-mêmes à l'égard de sa propre vocation sacerdotale.

Dans le contexte africain

La diversité des modèles familiaux existants (familles chrétiennes, non chrétiennes, mixtes, monogames, polygames, patriarcales, matriarcales, bipolaires) créent des conditions très particulières au niveau de la proposition de la vocation. Parmi les familles chrétiennes, il en est qui ont une attitude positive envers cette vocation [Ghana, Togo], et certaines encouragent leurs enfants à choisir le sacerdoce [Cameroun] ; mais il arrive aussi fréquemment, y compris chez les chrétiens, que les parents veuillent être honorés plus tard par leurs enfants à travers des petits-enfants, et qu'ils refusent par conséquent l'entrée de leurs enfants au séminaire [Ghana] et que d'autres désirent obtenir des compensations économiques ultérieures de la part de leurs enfants [Guinée].

Dans le contexte latino-américain

Beaucoup de familles s'intéressent aux vocations sacerdotales et les soutiennent, elles accueillent avec joie les séminaristes ; la plupart des catholiques admirent le sacerdoce mais leur attachement à leurs enfants ne les rend pas toujours favorables à ce qu'ils entrent au sémi-

naire. Les parents s'expriment en quelque sorte ainsi : « *Que Dieu nous donne davantage de prêtres mais qu'il épargne mon fils* » [Antilles, Argentine, Brésil, Canada-Vancouver, Honduras]. Des signes d'évolutions se manifestent toutefois. En effet, alors qu'auparavant certains parents éprouvaient une espèce d'orgueil de la vocation sacerdotale de leurs enfants, certains éprouvent maintenant de la surprise face à leur décision d'accueillir la vie sacerdotale ou consacrée, même s'ils acceptent et plus tard soutiennent ce cheminement [Colombie].

Le familles plus nombreuses sont plus enclines à susciter des vocations à la vie sacerdotale. Certaines propositions de vocations semblent plus attractives pour des jeunes issus de familles déstructurées, alors que d'autres conviennent mieux à des jeunes venant de structures familiales solides et riches, mais où l'individu a peu de place. Il semble par exemple que, plus la structure familiale est centripète, plus il sera difficile à un jeune de choisir une vocation missionnaire qui supposerait l'abandon de sa terre. À l'inverse, une structure familiale centrifuge pourrait difficilement susciter des vocations qui comporteraient la permanence et la proximité de la famille d'origine. De la même manière, des parents de style rigide et dominateur, éloignés de la vie ecclésiale, risquent de s'opposer à l'éventuelle vocation de leur fils. Il faut ajouter à ces observations que les situations personnelles particulières peuvent évoluer considérablement après une participation active à des expériences ecclésiales fortes et dynamiques [CELAM].

La vocation se manifeste différemment aussi selon la composition, la situation et les attitudes du noyau familial :

- du point de vue de la formation, certaines familles encouragent la vie sacerdotale, d'autres y sont ouvertement hostiles ;
- du point de vue du nombre d'enfants, moins ils sont nombreux, plus il est difficile que les familles soient généreuses vis-à-vis de la vocation sacerdotale ;
- du point de vue des aspects économiques, les familles ayant peu de ressources s'attendent à bénéficier de l'aide économique de leur enfant ; mais en même temps, les familles pauvres ayant la foi considèrent comme un honneur d'avoir un fils prêtre, alors qu'en général un moins grand nombre de vocations apparaît dans les familles dotées de meilleures ressources économiques [Costa Rica, Honduras] ;
- il faut également distinguer les familles chrétiennes urbaines, qui ne considèrent pas vraiment le sacerdoce comme une option possible pour leurs enfants, et les milieux ruraux où la vocation sacerdotale d'un fils est un motif d'orgueil [Mexique] ;

- les familles qui ont recours à une vie de prière et de dévotion sont normalement plus fécondes en vocations que celles qui ne le font pas [USA] ;
- l'attitude change aussi selon qu'il s'agit de familles traditionnelles (parents mariés à l'église, enfants baptisés et élevés dans la foi) ou de familles recomposées ou monoparentales qui résultent de la forte proportion de divorces, sans pour autant que ce dernier cas soit nécessairement un empêchement à la vocation si l'on considère le nombre de vocations sérieuses également issues de ces situations [Liechtenstein] ;
- enfin, l'attitude varie selon l'expérience que la famille a de la relation au prêtre : s'il y a eu des expériences négatives, le refus est très fort [Pérou].

La crise de l'institution familiale se répercute aussi chez les candidats au sacerdoce [Argentine].

Dans le contexte asiatique

Les Asiatiques sont en général très respectueux de la vocation sacerdotale ; les familles critiquent rarement les prêtres [Bangladesh]. Il continue d'y avoir des familles désireuses d'avoir des enfants prêtres. En certains milieux, la vocation sacerdotale reste un honneur et l'on désire avoir des fils ou petits-fils pour qu'ils puissent devenir prêtres, mais l'on trouve aussi de jeunes familles qui fondent leur refus de vocation de leur enfant sur des critères sécularisés [Vietnam].

Les parents des zones rurales encouragent leurs enfants à devenir prêtres, mais une évolution s'est produite ces dernières années. Pour des raisons économiques, beaucoup de parents dissuadent leurs enfants d'emprunter cette voie car le fils est considéré comme un investissement qui devra rendre sous forme de bénéfice ce qu'il tient de la famille [Philippines]. Certaines familles soutiennent spirituellement leurs enfants, d'autres sont vraiment désireuses de leur vocation, mais les unes et les autres y trouvent certainement des fruits différents [Japon].

D'autres familles encore ont beaucoup de difficultés à laisser partir leur fils aîné ou unique, du fait de sa responsabilité à l'égard de la famille, pour des raisons d'ordre traditionnel (influence du Confucianisme) ou parce qu'elles ne partagent pas la foi chrétienne de leur enfant ; ceci rend donc nécessaire la sanctification de la famille [Corée].

Dans le contexte océanique

Là aussi, bien des familles catholiques considèrent de façon positive la vocation sacerdotale et encouragent leurs enfants à ce service,

mais les modes de vie commencent à devenir plus subjectifs et plus égocentriques. On dirait que, là où se trouve la richesse, la capacité à percevoir une réalité plus vaste soit comme estompée. Beaucoup de parents éprouvent des difficultés à considérer le célibat ou le sacerdoce comme quelque chose de possible pour leurs enfants. Là encore, on trouve des familles qui considèrent leur enfant comme celui qui transmet le nom de la famille, et leurs petits-enfants comme leur espérance. De ce fait, bien des gens ne veulent pas que leurs fils soient prêtres, car ils considèrent la vie sacerdotale comme une limite au bonheur de leurs enfants. L'argent et le prestige ont beaucoup d'importance pour certains. Il s'agit souvent de bonnes familles catholiques. La question de l'abus sexuel reste, chez quelques-unes, un motif de refus. Les familles qui semblent heureuses de ce choix ont une compréhension toute particulière de la liberté de leur fils, et comprennent souvent mieux également l'appel de Dieu. D'autres ont une compréhension irréaliste du sacerdoce et considèrent comme un prestige d'avoir un fils prêtre [Australie].

On est ici devant un élément culturel sensible. Le nombre d'enfants influe beaucoup dans la famille. La question de la transmission du « nom » de famille est primordiale. Il faut éviter de reculer devant un choix, car sinon toute la communauté considérera cela comme un échec puisque quelque chose a été entrepris sans avoir pu être mené à bien. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait personne à vouloir entrer au séminaire, à devenir séminariste ; mais, dans certaines familles, l'attitude que l'on vient de décrire influe fortement. D'autres familles se montrent plus ouvertes dans leur compréhension de l'entrée au séminaire ; elles acceptent et respectent la décision du candidat au sacerdoce et sont davantage disposées à ré-accueillir leur enfant avec autant d'amour après un éventuel abandon du séminaire [Nouvelle Zélande].

En contexte européen

On note une double attitude, de joie ou de difficulté, à accepter la vocation d'un fils. En d'autres cas, se manifeste aussi une forte opposition au choix de la vocation sacerdotale [Belgique flamande, Belgique francophone, France]. En bien des cas, les familles acceptent les vocations qui naissent chez elles, en d'autres, les familles craignent d'en percevoir une chez leurs enfants, mais il est rare que les familles y soient définitivement opposées [Bulgarie]. Comme ailleurs, là encore, on veut des prêtres, mais on ne veut pas que son propre fils le devienne ; les vocations naissent dans les familles ayant une vraie pratique de la prière. Beaucoup de familles estiment que la possibilité de cette vocation est si éloignée de leurs enfants que le sacerdoce ne fait plus partie de

ce qu'elles estiment possible [Allemagne]. Les petites familles éprouvent davantage de difficulté à donner un de leurs enfants à l'Église [Péninsule arabe, Écosse]. Certains parents estiment que la vocation sacerdotale n'a aucun prestige [Espagne]. Peu de parents abordent la question de la vocation avec leurs enfants [France]. Et d'autres la refusent clairement, par souci de continuité du rameau familial ou parce qu'il n'existe aucune pratique de foi de leur côté (certains vivent ce choix avec hostilité et colère) [Croatie, Italie]. L'attitude envers la vocation varie parfois d'une région à l'autre ; la vocation peut permettre une ré-évangélisation de la famille [Italie] ; mais lorsque des familles catholiques et pratiquantes constatent que la vocation d'un de leurs enfants correspond à un cheminement de foi, elles l'accueillent bien [Espagne].

En d'autres contextes, il y a peu de temps encore, l'attitude de la famille était négative vis-à-vis de la vocation sacerdotale et elle décourageait les enfants qui l'éprouvaient ; au cours de ces dernières années toutefois, quelque chose a commencé d'évoluer dans de nouvelles familles qui n'ont pas été touchées directement par les scandales d'abus sur mineurs, et qui voient les prêtres faire aujourd'hui beaucoup d'efforts au service des jeunes ; elles estiment par conséquent que l'exemple du prêtre est significatif et admirable ; les réalités sociales jouent néanmoins un rôle non négligeable : d'abord, le manque de compréhension du témoignage ou de la valeur du célibat et la méfiance quant à sa véritable observance par les prêtres dans leur ministère, et ensuite le déclin de la pratique religieuse au sein des familles. Il faut également tenir compte du nombre de familles vivant en situations irrégulières, de l'augmentation du relativisme sur le plan interpersonnel, et du manque de discernement, de l'excès d'argent laissant les personnes sans possibilité de choix, et de la rareté d'un espace familial permettant de discerner l'appel. Certains de ces éléments font que l'attitude des parents envers la vocation sacerdotale est rarement de qualité, même si les choses changent et si, avec le temps, les choses pourront reprendre [Irlande].

Le prêtre, promoteur des vocations parmi les jeunes

L'attitude des jeunes à l'égard de la vocation sacerdotale, même si elle peut se caractériser de façons spécifiques selon les contextes, peut être décrite à partir de quelques éléments principaux, plus ou moins récurrents dans les diverses réponses données à notre enquête OPVS. Il apparaît clair, tout en émettant les réserves nécessaires, que la perception que nous allons décrire est encore plus affirmée dans les contextes multiculturels,

qui sont eux-mêmes plus présents dans la vie diocésaine et consacrée, surtout en Europe et en territoires de mission. Bien des candidats ne sont souvent pas nés dans le contexte où se développe leur cheminement de vocation ; c'est pourquoi il me semble qu'un aperçu général, que je ne voudrais pas généralisant, peut être fort utile pour les animateurs de la pastorale des vocations, et en particulier pour les prêtres.

En certains contextes, les jeunes qui entrent en relation avec les prêtres manifestent des attitudes positives, un accueil et une estime pour la vocation sacerdotale [*Cameroun, Ghana, Guinée, Sénégal*]. Certains la considèrent comme un honneur personnel [*Honduras, Mexique*]. Beaucoup considèrent la vocation comme une façon de transformer le monde et l'histoire, de prendre soin des plus faibles, des pauvres et des marginaux, de se montrer humbles et obéissants, d'exercer une responsabilité et de l'exercer [*Corée*]. Certains entendent vivre le grand idéal de la libération des conditions politiques, économiques et culturelles à travers le sacerdoce [*Vietnam*].

En même temps, comme nous le disions à propos des familles, les jeunes éprouvent souvent un refus ou une indifférence à l'égard du sacerdoce – peut-être est-ce la majorité – [*Cameroun, Sénégal, Ghana, Guinée, Antilles, Colombie, CELAM*]. Et tout en étant appelés ou sollicités sur le plan de la vocation, ils vivent des moments de crainte, ont besoin d'appuis et de clarifications, de dialogue, de soutien par rapport à leur famille et à leur groupe de référence, car le choix de la vie sacerdotale suppose d'aller à l'encontre de bien des valeurs prônées par la société, en particulier celle de la relation de couple [*Antilles, Brésil, Philippines*].

Certains, en réalité, veulent parfois bien vivre l'ensemble de la vocation sacerdotale, hormis le célibat [*Antilles*], d'autres se sentent indignes ou inadaptés à un travail dur et qui leur paraît manquer de joie [*Canada-Vancouver*], d'autres encore refusent l'idée parce qu'ils estiment que l'appel est lié à des conflits de nature sexuelle. Les diverses attitudes d'opposition à la vocation sacerdotale n'obéissent pas à un rapport de cause à effet, mais à une trame complexe d'influences familiales, éducatives, de groupe, tout ce qui constitue l'imaginaire collectif favori des médias [*CELAM, USA*] ; par ailleurs, les scandales de certains prêtres et leur rare proximité avec le monde des jeunes [*Costa Rica*] exercent certainement une influence et servent d'alibi à une réponse négative à la proposition [*Pérou*].

Les jeunes candidats, qui parfois sont aussi de jeunes adultes ayant conservé le désir de la prêtrise depuis leur préadolescence, et qui sont dotés d'authentiques qualités humaines et spirituelles – bonté, humilité, disponibilité, amabilité, serviabilité [*Haïti*], aptitude à l'aposto-

lat et à la responsabilité [Mexique] – proviennent d'expériences de prière, de groupes de vocations et de maturation personnelle, d'expériences dans des associations de spiritualités et caritatives, et du désir de servir ; ils sont généreux et opposés aux fausses illusions de bonheur, désireux de communication et de rencontre, sensibles aux maux du monde et à la pauvreté du prochain ; ils sont aptes à découvrir leur vocation, à condition d'y être aidés comme il convient [Brésil, CELAM], et sont principalement issus du monde rural [Philippines, Italie].

Parmi les aspects qui posent problème, notons que le prêtre qui rencontre des jeunes, et en particulier de jeunes candidats au sacerdoce, se trouve face à des représentants – avec leurs valeurs et leurs limites – typiques aussi bien de la culture postmoderne, telle que transmise par les médias, que de « l'éclatement » au plan personnel et de l'incapacité à s'engagements définitivement. Ils manquent de maturité humaine, ont une identité spirituelle faible et souvent individualiste ; tout cela empêchant la formation de véritables disciples et missionnaires. Ils sont souvent victimes aussi de la pauvreté économique et culturelle environnante, de l'exclusion, du manque de socialisation, d'une proposition religieuse et pseudo-religieuse antichrétienne, d'une éducation modeste qui les maintient en-dessous des niveaux nécessaires de compétitivité, et d'un usage excessif de la communication virtuelle [CELAM, Espagne] ; ils ont aussi des difficultés d'ordre intellectuel [Philippines], même si cette caractéristique n'est pas universelle [Corée]. Certains viennent par fascination pour les célébrations liturgiques – ils ont le « syndrome du rôle liturgique » –, fascination qui cache souvent des carences affectives et relationnelles, et les conduit à réduire l'engagement pastoral à cet unique domaine d'action ecclésiale. Les personnalités qui se manifestent dans ces cas sont rigides, obsessionnelles et compulsives, incapables d'adaptation à la relation fraternelle, ce qui anticipe sur des difficultés dans le futur presbyterium diocésain [Italie]. C'est bien entendu aussi chez ces personnes que se font sentir les conséquences de la crise de la vie familiale, les traces de la séparation des parents ou de l'union libre et de l'absence ou de l'inadaptation de l'image du père [Colombie]. Et, au niveau personnel, cela se traduit par une faible estime de soi, des difficultés relationnelles, des manifestations de timidité et de peur vis-à-vis de l'autorité, et par de l'autoritarisme et de la rigidité vis-à-vis des confrères [Vietnam], avec des perceptions tordues ou déviantes du sacerdoce qui se trouve réduit au seul visage du cléricalisme [Cuba]. Les vocations d'adultes à la quarantaine posent des problèmes considérables sur le plan de l'identité personnelle et de l'affectivité, ce qui démontre que le choix de la vocation est une sorte de refuge à leurs insécurités [Italie].

En contexte européen, les jeunes aiment les prêtres dont le contact est immédiat ; le choix du sacerdoce ne leur paraît pas en lui-même une véritable option, bien qu'ils ne soient pas surpris qu'on puisse le leur proposer. Ils sont séduits par un si grand nombre de possibilités attrayantes que la vocation au sacerdoce leur apparaît peu séduisante. Ayant peu le sens de l'ascèse et du don mais un grand sens de la liberté, ils restent ouverts à tous les possibles [*Belgique flamande, Espagne*]. Ils sont marqués par la fragilité de leur génération [*Belgique flamande*]. Mais, pour une grande majorité de jeunes, les prêtres sont peu connus : leur agenda est toujours plein, ils n'ont jamais de temps. Les cas d'abus commis par des prêtres, relatés dans les médias, empêchent toute identification à eux, et les jeunes les estiment frustrés, ayant une condition peu attirante et une mauvaise image sociale – autant d'éléments qui font ressortir leur propre crainte de la responsabilité [*Allemagne*]. Cette mauvaise connaissance, cette étrangeté du monde du sacerdoce vis-à-vis du monde des jeunes dans une société matérialiste où le mariage et la famille déclinent – ce qui provoque aussi la diminution des moments de religiosité familiale – fait prévaloir une attitude d'hostilité chez les jeunes par rapport à la vocation sacerdotale et diminue actuellement la valeur objective du prêtre [*Irlande*]. En certains autres contextes, on a le sentiment au contraire que ce qui effraie les jeunes est surtout la radicalité de l'engagement qui va à l'encontre de toutes les propositions du monde contemporain. Un sentiment général d'inadéquation apparaît face à un engagement qui, de toute manière, nécessite aujourd'hui une très grande cohérence de vie [*Italie*]. Les jeunes sont souvent attirés par des apostolats faciles et sûrs ; ceux qui sont plus difficiles mettent leurs capacités d'adaptation à l'épreuve [*Espagne*].

Les destinataires privilégiés de la pastorale des vocations

Nous avons déjà mentionné cet aspect, en parlant de la liturgie comme lieu de la pastorale des vocations qui permet de parler de la vocation à ceux qui se destinent aux ministères ou à des garçons déjà proches du ministère sacerdotal. Outre cela, il faut que le prêtre ait bien en tête que la proposition peut se faire à tout âge d'une façon diversifiée, progressive, complète et permanente. C'est ainsi que nous sommes invités à considérer les choses en tenant compte de l'expérience de plusieurs pays qui procèdent à des initiatives variées et adaptées aux

différents moments de la croissance [*Cameroun, Congo, Ghana, Guinée*]. En certains pays, une personne qui se découvre un début de vocation autour de l'âge de 20 ans, éprouve souvent beaucoup de difficultés [*Nigéria*]. Certains pays privilégient la préadolescence comme étant l'âge où les choses sont bien accueillies, et l'adolescence comme étant propice au discernement [*Sénégal, Congo*]. En certains lieux, on privilégie les garçons de 17 ans et plus, qui ont achevé le lycée, en envisageant notamment la fermeture des petits séminaires ou le fait que beaucoup de ceux qui les fréquentent risquent de toute façon de ne pas aller jusqu'au grand séminaire [*Argentine*]. Alors que divers pays éprouvent des difficultés vis-à-vis des vocations d'adultes, c'est-à-dire de celles des plus de 35 ans [*Guinée*], un pays a posé un l'âge limite de 25 ans pour entrer au séminaire [*Togo*].

Le prêtre, accompagnateur des vocations

L'accompagnement est manifestement le point délicat de la pastorale des vocations au niveau mondial. Les références nationales sont bien entendu ambiguës. Les prêtres consacrent le maximum de leur temps et de leur énergie à écouter et à pratiquer la direction spirituelle [*Guinée*], sous des formes plus ou moins traditionnelles à travers les confessions de Pâques et de Noël [*Péninsule arabe*], et à travailler à ce que beaucoup de laïcs aient une orientation spirituelle fondamentale qui dépasse les seules ressources de la pénitence [*Brésil*] ; mais en d'autres endroits, les prêtres ne sont pas très impliqués dans l'écoute des chrétiens jeunes et adultes [*Cameroun*]. En certains cas, l'écoute se réduit exclusivement au sacrement de pénitence [*Congo, Mexique*], ou bien c'est l'activisme qui réduit le temps d'accompagnement spirituel [*CELAM, Mexique*]. Il existe aussi des régions où l'accompagnement est une réalité inexistante [*Belgique flamande*], ou bien où l'on préfère concrètement l'accompagnement communautaire à l'accompagnement personnel [*Belgique francophone*]. Beaucoup de prêtres ne sont pas préparés et n'ont aucune formation pour ce type d'activité. Il faudrait développer des aptitudes sacerdotales spécifiques pour que du temps et de l'attention soient accordés à cet aspect [*Irlande*]. Par conséquent, à défaut d'une formation théorique et pratique spécifique, la tâche s'avère ardue et est facilement abandonnée. Certains Centres nationaux élaborent des instances systématiques et continues de formation initiale et permanente dont les fruits sont remarquablement enrichissants pour

les prêtres et les fidèles [Italie]. Mais il n'en est pas toujours ainsi ; en fait, la réponse à la question posée sur l'existence d'itinéraires et initiatives systématiques de propositions de la vocation sacerdotale, nous laisse quelque peu perplexes par son aspect général, comme le fait de laisser cela au libre choix de la communauté, ou dans le fait qu'il consiste tantôt dans une vérification morale, tantôt dans la condition effective du baptisé ou d'appartenance à des mouvements d'action catholique [Guinée], ou encore dans la proposition du petit séminaire [Togo, Colombie] ou bien dans un travail des deux derniers cours de l'école supérieure [Colombie] ; d'autres affirment d'emblée qu'ils n'ont pas d'itinéraire concret à proposer pour la pastorale des vocations presbytérales [Sénégal], et d'autres encore qu'ils n'ont pas même de Centre national pour les vocations [Soudan, Argentine, Costa Rica].

Les initiatives particulières

Le service du prêtre envers la pastorale des vocations peut se concrétiser à travers tout un ensemble d'initiatives vocationnelles qu'il garde toujours prêtes et à portée de main [Guinée] :

- groupes de croissance humaine et vocationnelle dans les paroisses [Cameroun, Congo, Italie] ;
- rencontres au contenu riche, visant à conscientiser sur les vocations [Ghana] ;
- catéchèse donnée par le prêtre lui-même [Hongrie] ;
- création de parcours [Écosse] et de groupes [Argentine] ou communautés de prière [Hongrie] ;
- camps ou week-ends vocationnels ;
- monastère invisible [Italie] ;
- adoration eucharistique [Hongrie et heure sainte hebdomadaire pour les vocations [Colombie] ;
- initiative de prière pour les vocations, neuvaine eucharistique pour les vocations [Argentine] ;
- renforcement et participation à la journée des vocations ;
- catéchèse en vue des vocations et catéchèse sur la vocation ;
- formation d'animateurs et accompagnateurs de vocations ;
- formes d'accompagnement préalables à l'entrée dans un cheminement vocationnel [Costa Rica] ;
- semaines pour les vocations [Italie] ou « année de la vocation » [Irlande] ;

- forum cinéma sur les vocations [Sénégal] ;
- contacts minutieux sur le terrain : école, famille, groupes [Italie] ;
- visites des groupes d'animation des vocations auprès des paroisses [Croatie] ;
- école de ceux qui s'orientent vers les ministères [Espagne] ;
- « Fontaine de vocation » ou « fontaine du oui » lors de rassemblements de jeunes [Italie] ;
- missions en vue des vocations, réalisées par les séminaires en différents secteurs de leurs diocèses, avec repérage des communautés chrétiennes sensibles ou prédisposées, propositions de témoigner sur la vocation et de faire connaître le séminaire à des associations, familles et groupes [Italie].

Certains centres nationaux ont systématiquement organisé ces diverses initiatives en itinéraires articulés, progressifs, successifs et orientés vers les diverses vocations [Italie] – l'un d'eux visant spécifiquement la vocation sacerdotale. Il existe donc de nombreuses formes particulières de discernement et d'accompagnement réalisées par des prêtres. Mais chaque pays dispose aussi de ses moyens propres. Il s'agit en général de connaître des jeunes se trouvant dans des situations qui leur permettent de révéler les domaines où ils devront ensuite être particulièrement accompagnés [CELAM]. Différents Centres nationaux pour les vocations ont élaboré des itinéraires progressifs, articulés et diversifiés, dans lesquels le rôle du prêtre est très important. Ces itinéraires rassemblent et prévoient donc des initiatives qui ne peuvent être séparées ou dissociées, sous peine de perdre leur efficacité. On signale – mais sans qu'il soit possible d'effectuer les vérifications nécessaires – le programme *Fischer of men* (« Pêcheur d'hommes ») [USA], qui a aussi été utilisé en d'autres lieux [Australie]. Il existe aussi un Institut catholique de soutien aux vocations, qui organise des parcours et conférences, publie une revue et aide ainsi l'activité de la pastorale des vocations [Hongrie].

Quelqu'un propose concrètement un véritable itinéraire particulier, qu'il convient néanmoins d'évaluer du point de vue de la progression et de l'intégrité des contenus, instances et domaines d'animation et d'accompagnement. On commence par semer-réveiller, c'est-à-dire introduire le souci des vocations dans les pastorales, en maintenant le contact entre les secteurs pastoraux voisins afin que la découverte des vocations et leur orientation ultérieure soient facilitées. Des formes particulières de cette étape sont la catéchèse de la confirmation comme lieu de proposition pour les vocations, les groupes de l'Enfance missionnaire et de l'Adolescence missionnaire, l'expérience de la pastorale familiale et le monde associatif.

On se propose ensuite d'accompagner, avec une équipe d'accompagnateurs, en consacrant du temps à l'orientation, à des ateliers de formation pour l'accompagnement personnel et en groupe, etc.

Puis on passe à éduquer, à travers l'École des ministères, le service de la catéchèse et les catéchistes, ainsi qu'à travers des temps de rencontres des vocations. Les programmes d'accompagnement des vocations, intimement liés à ce moment, se proposent de former par la lecture priante de la Bible, les retraites spirituelles, les temps de rencontres des vocations, les ateliers sur la psychologie et la théologie de la vocation, la coordination avec la pastorale des jeunes.

Par conséquent, on accepte de discerner, c'est-à-dire d'effectuer une série d'exercices quotidiens avec une personne préparée et disposée, d'avoir un accompagnement personnel à partir d'un projet de vie au séminaire voisin ou en famille, à la vérification et à des conseils sur ses façons de faire, à une sensibilisation permanente à la vocation comme service et don de soi, à la proposition d'un directeur spirituel stable, à la prière pour les vocations dans les communautés, à l'échange réciproque avec des personnes ayant des intérêts vocationnels.

Enfin vient le choix, favorisé par des temps forts de rencontre avec le Seigneur et sa Parole à travers des exercices spirituels intenses, l'accompagnement personnel et la participation à des célébrations de plus grande densité vocationnelle [*Cuba*].

Notons quelques modalités d'accompagnement indiquées par diverses réponses qui, parfois, peuvent aussi correspondre à des formes plus générales de soutien des vocations au sens large, comme celles qui consistent à maintenir le contact entre le « directeur » et le candidat potentiel par SMS ou e-mail, celle de grandir dans une amitié permettant de faire croître dans la vocation – le contact personnel étant sans aucun doute la meilleure stratégie [*Philippines*], ou encore celle de retraites personnellement guidées, associées à des expériences de conseil sur le plan de la vocation et éventuellement d'accompagnement psychologique par un expert [*Indonésie*]. On signale à ce même niveau les week-ends de discernement et les groupes de démarrage, organisés localement [*Belgique francophone*]. En certains contextes, on préfère conclure sur un contact de personne à personne après une rencontre de groupe que l'équipe diocésaine d'animation des vocations a organisée avec l'évêque [*Irlande, Écosse*].

En toutes ces initiatives, le prêtre peut insister fructueusement sur tout ce qui a trait à la dimension existentielle, à la connaissance de soi, à l'aide à l'élaboration de l'identité et de la maturation de l'affectivité personnelles, à travers les moyens et propositions déjà examinés [*Italie*].

Les défis de la pastorale des vocations pour la formation des prêtres

Cette série de tâches et les éléments de situations décrits représentent un défi important pour la formation initiale et permanente des prêtres, en ses quatre dimensions : humaine, spirituelle, intellectuelle et pastorale [CELAM]. Il arrive bien souvent que des initiatives, fonctions et itinéraires divers, ne puissent pas trouver d'animateurs dotés de la formation adaptée. Si l'on peut avoir l'impression que les prêtres dans leur ensemble travaillent en faveur de la pastorale des vocations, le niveau de formation qui est le leur n'est pas toujours aussi clair. Or, si les prêtres ne sont pas suffisamment formés pour pouvoir répondre pleinement et adéquatement aux besoins des gens, ces mêmes gens ne prêteront pas attention à la vocation sacerdotale [Japon].

Les programmes de formation initiale en ce domaine sont déficients du fait de l'immensité des contenus que comportent déjà les programmes de formation au niveau intellectuel [Sénégal, Japon]. Rares sont les programmes d'études comprenant la pastorale des vocations au début de la formation [exceptions : Belgique flamande, Irlande].

La formation permanente qui, bien que rare et insuffisante [Guinée], se trouve placée à la fois face à des situations et à des défis nouveaux [Nigéria] ; elle semble en certains contextes tout juste en mesure de commencer de fonctionner [Costa Rica, Écosse], alors qu'ailleurs d'autres on relève des initiatives intéressantes impulsées par le Centre national des vocations [Philippines].

Il y aurait grand intérêt à approfondir les indications données par ceux qui ont répondu sur la formation des prêtres en ce domaine, lorsqu'ils parlent des besoins de formation de ceux qui travaillent à susciter des vocations pour promouvoir la vocation sacerdotale.

Certaines contributions parlent en général de diverses dimensions de la formation, de la spiritualité, d'aspects à la fois humains et communautaires, intellectuels et relevant de la pastorale missionnaire.

On parle également d'habilitation aux tâches d'animation, et en particulier de formation humaine, pédagogico-pastorale et théologico-spirituelle, en psychologie de la personne et en psychologie sociale appliquée, en anthropologie et éthique religieuse, en liturgie, missiologie et spiritualité, et d'une formation permanente pour les enseignants.

Quelqu'un va jusqu'à proposer une formation spécifique à la pastorale des vocations, qui permettrait de disposer d'une perception globale de la promotion des vocations et de sa méthodologie. On

signale également le besoin d'une formation orientée sur le discernement, l'accompagnement et l'organisation. Par la suite, on souhaiterait entre autres bénéficier de modalités de formation spécifique pour ceux qui exercent un rôle d'articulation, notamment les Directeurs nationaux, et cela à partir de rencontres annuelles pouvant permettre à chacun de mieux progresser dans son propre domaine de travail.

Aucune contribution ne parle spécifiquement d'une formation en pédagogie et en pastorale des vocations ; le fait que ce besoin ne soit pas mentionné est éloquent par son absence même, puisqu'il se vérifie à de très vastes niveaux. Car toutes ces propositions indiquent au contraire, clairement et avec précision, le besoin d'une formation à tous les niveaux et en toutes les dimensions du travail pour les vocations, et donc d'une culture à la fois pédagogique, pastorale et vocationnelle spécifique et irremplaçable. Comme celle que nous tentons humblement de proposer et de promouvoir, à travers notre parcours de pédagogie des vocations de l'Université salésienne où nous travaillons sur ce terrain, avec d'autres experts, pour former des animateurs des services diocésains des vocations, des provinces religieuses, ainsi que des formateurs de vocations à divers niveaux, en proposant les cycles du baccalauréat (trois ans), de la licence spécialisée (deux ans) et du doctorat (trois ans).

C Conclusion

L'enquête permettrait encore de relever bien d'autres contradictions et particularités. Ce travail est une synthèse, nécessairement et volontairement incomplète, puisque le sujet contraint à délimiter ce que l'on choisit de rapporter, et que l'Œuvre pontificale pour les vocations a de droit la primeur et l'exhaustivité. En vous remerciant de votre attention et avec le désir que ce texte permette de réactiver votre réflexion, je conclus en confiant le tout à la Vierge Marie, Mère et Étoile de toute vocation. ■

Traduction de l'italien : Marie-Cécile Dassonneville,
Conférence des Évêques de France

Dans ce numéro dédié à la vie consacrée, plus de lamentations mais, au fil des pages, un désir de dialoguer avec le monde et en particulier avec les jeunes. Les auteurs de ce numéro, tous venus de disciplines très variées, nous partagent l'état de leurs réflexions regardant, notamment, la nouvelle donne culturelle et anthropologique. Il s'agit de tirer les leçons du changement des mentalités, de revisiter les *habitus* communautaires, afin de redonner à la vie consacrée la visibilité qu'elle mérite ! Le temps des propositions et des perspectives est arrivé au service d'un avenir fécond !

Bonne lecture !

Bénédicte Barthalon ■ Danièle Brunon ■ Grégoire Catta
Marie-Françoise Crépin ■ Cécile Dillé ■ Joëlle Ferry
Lysanne Guibault ■ Jean-Daniel Hubert ■ Isabelle Le Bourgeois
Jean-Claude Lavigne ■ Nicole Lemaître ■ Marguerite Lena
Oscar Llano ■ Jean-Pierre Longeat ■ Evelyne Mayer
Thérèse Revault ■ Marie-Hélène Robert ■ Sylvie Robert ■
Mgr Pascal Wintzer

